

# KRONSTADT

# 1921

**PROLETARIAT CONTRE BOLCHEVISME**

**ALEXANDRE SKIRDA**



D'importants inédits et documents, une bibliographie très complète, font de ce livre une mise au point définitive sur les événements de Kronstadt replacés dans le contexte de la Révolution russe, qu'ils permettent de mieux comprendre.

# **KRONSTADT 1921**

**Prolétariat contre bolchévisme**

**Textes publiés sous la direction de  
Max Chaleil**



ALEXANDRE SKIRDA

# KRONSTADT 1921

Prolétariat contre bolchévisme

Editions de la Tête de Feuilles



**I**

Alexandre SKIRDA

**PROLÉTARIAT CONTRE BOLCHÉVISME**





En cette année de célébration de la Commune de Paris, il y a une commémoration sur laquelle, en U.R.S.S., on passera pudiquement : le cinquantenaire de l'Insurrection des marins, soldats rouges et ouvriers de Kronstadt, en mars 1921, contre le « gouvernement » bolchévik. En effet, il est délicat et il pourrait même être malsain pour les habitants du Kremlin, de rappeler certaines questions posées par les kronstadiens, et demeurées sans réponses jusqu'à nos jours.

Une coïncidence de dates a voulu que le 18 mars, premier jour de la Commune de Paris, soit aussi 50 ans plus tard, le dernier jour de la Commune de Kronstadt, écrasée par les troupes du pouvoir de Lénine, Trotsky, Zinoviev, Kaménév et de tous les grands du Panthéon bolchévik, tous unis encore, à cette époque, dans la volonté commune de conserver et de consolider leur main-mise sur la Révolution Sociale russe.

Jusqu'ici tous les hagiographes officiels, tant à l'Est qu'à l'Ouest (1), se sont contentés de qualifier cet événement d'épisode mineur de la Révolution russe ; le présentant comme une simple mutinerie des matelots kronstadiens, lesquels évidemment, ne pouvaient rien avoir de commun avec ceux de 1917 qui portèrent les bolchéviks au pouvoir. Selon la plupart de ces « historiens », reprenant les thèses officielles, les insurgés auraient été manipulés dans leur rébellion, par tout un

---

(1) Nous faisons allusion à la plupart des études historiques et des manuels d'enseignement qui traitent de Kronstadt, car dans la majorité des cas un épais silence est de rigueur dans les ouvrages sur la Révolution russe.

amalgame d'éléments contre-révolutionnaires : des Socialistes-Révolutionnaires, des menchéviks, des anarchistes, sans oublier, bien sûr, les Blancs-gardistes !

D'autres explications, quelque peu en contradiction avec les précédentes, et d'autant plus révélatrices, ont été avancées ; par exemple, nous lisons dans la *Pravda* de Léninegrad du 20 mars 1926 :

*« Kronstadt est entré dans la conscience des prolétaires de tous pays, comme un événement d'une énorme importance... Les prémisses socio-économiques de Kronstadt se nouent à partir de la gigantesque ruine économique du pays, de la situation presque sans issue, dans laquelle s'est retrouvée la majorité écrasante de la paysannerie.*

*... Kronstadt signale le grand danger d'une rupture de l'avant-garde de la révolution avec la masse paysanne arriérée, de la ville avec la campagne, du parti avec le prolétariat... Kronstadt fut provoqué par une déviation petite-bourgeoise de la conscience d'une partie de la classe ouvrière.*

*... Pendant Kronstadt, le parti s'orienta vers une nouvelle politique économique... »*

Nous voyons donc que tout n'est pas si simple, et qu'il faut aller plus avant pour saisir la signification réelle de l'insurrection de Kronstadt. Celle-ci marque en fait un tournant décisif de la Révolution Sociale russe, non seulement parce que sa répression élimine les éléments les plus avancés du prolétariat, mais aussi parce qu'elle consacre l'instauration définitive du Bolchévisme et son affermissement au pouvoir, et qu'elle indique également le triomphe de Lénine. Nous verrons plus loin de quelle façon celui-ci a exploité Kronstadt pour mater et écarter « l'Opposition Ouvrière » au sein de son propre parti ; le tout, afin de passer à la N.E.P. (ou la Nouvelle Exploitation du Prolétariat, comme l'appela par dérision « l'Opposition Ouvrière »), retour franc et direct au capitalisme, ce qui n'eût certainement pas été possible sans la répression du dernier souffle révolutionnaire du prolétariat à Kronstadt.

Le triomphe du léninisme marquera l'abdication de

tout esprit révolutionnaire critique au sein du Parti, aussi faible qu'il ait pu être.

Pour mieux situer l'importance de l'insurrection de Kronstadt, il est nécessaire de la replacer dans le contexte de la Révolution russe, de remonter aux origines mêmes de la prise du pouvoir politique par le parti bolchévik et d'examiner son évolution ultérieure.

## LES 2 OCTOBRES DE 1917

Le 25 octobre 1917 consacre la chute, par un coup d'état militaire, du gouvernement de coalition de Kérensky, c'est le renversement officiel du régime bourgeois. Mais le fruit était déjà mûr : cet Octobre politique avait été précédé d'un Octobre « rampant », pendant lequel toute la base économique et sociale du régime bourgeois avait été détruite. Les soviets avaient pénétré dans presque toutes les usines, fabriques et ateliers, tissant une énorme toile désagrégatrice dans la Russie bourgeoise ; les comités et soviets de soldats avaient désorganisé totalement l'armée tsariste (2) ; dans les campagnes, en beaucoup d'endroits, les paysans avaient exproprié collectivement les gros propriétaires terriens, et avaient entrepris la culture commune de la terre. Citons à ce propos P. Archinov (3) :

---

(2) Cf. par exemple le livre du général blanc-gardiste Dénikine : *La décomposition de l'armée et du pouvoir — février-septembre 1917*. Paris 1922. Ed. Povolozky.

(3) Cette analyse d'Octobre 1917 pourra paraître nouvelle ou subjective à certains, aussi nous tenons à rappeler qu'elle a été faite pendant la Révolution russe même, et durant les années 1920, par ce qu'on peut appeler la gauche prolétarienne russe : certains S.R. de gauche, les maximalistes et les anarchistes-communistes. Parmi les écrits de ces derniers, nous extrayons deux passages capitaux de 2 articles : *Les 2 Octobres* de Piotr Archinov, et *Le grand Octobre en Ukraine* de Nestor Makhno, parus dans la revue anarchiste-communiste russe Diélo Trouda (L'Œuvre du travail), N° 29, à l'occasion du dixième anniversaire d'Octobre.

Il est à remarquer, d'autre part, qu'il existe une carence grave d'analyses de fond, d'un point de vue prolétarien critique, de la Révolution russe. Ce domaine a été réservé jusqu'ici aux « historiens » des idéologies dominantes, qui ont contribué gran-

« ... En octobre 1917, les ouvriers et paysans de Russie ont écarté un obstacle colossal, empêchant le développement de leur Révolution. Ils supprimèrent ainsi le pouvoir nominal des classes capitalistes ; mais avant cela, ils réalisèrent des actes d'une importance révolutionnaire non moindre, et peut-être même plus fondamentaux encore, en enlevant aux classes capitalistes leur pouvoir économique : la terre aux grands propriétaires terriens (4), à la campagne ; le droit à un travail libre et non contrôlé, en ville, quand ce ne fût le contrôle total des usines.

... Par conséquent, c'est bien avant octobre que les travailleurs révolutionnaires ont détruit la base du capitalisme. Il n'en restait que la superstructure politique. S'il n'y avait eu cette expropriation générale dans le pays des capitalistes par les travailleurs, détruisant la machine étatique bourgeoise, la Révolution politique n'aurait pas réussi pareillement, peut-être même n'aurait-elle pas réussi du tout, car alors la résistance des possédants aurait été bien plus grande.

D'autre part, l'objectif de la Révolution Sociale, en octobre, ne s'arrêta pas au renversement du pouvoir capitaliste. Une longue période de réalisations pratiques d'autogestion sociale et d'édification socialiste était en vue devant les travailleurs, mais elle échoua lors des années qui suivirent.

Ainsi donc, en considérant tout le déroulement de la Révolution socialiste russe, Octobre n'apparaît que comme l'une de ses étapes, étape puissante et décisive il est vrai.

... Une autre particularité non moins importante, réside en ce qu'Octobre contient deux significations : celle que lui ont donné les masses laborieuses ayant participé à la révolution sociale, et avec elles les anarchistes-communistes ; l'autre signification est celle que lui a

---

dement, par leurs manipulations, à déformer le sens et la portée réelle de la Révolution sociale russe. (Précisons aussi que, en dehors des citations de Lénine, la plupart des citations et œuvres citées ici sont traduites du russe.)

(4) Pomestchikis en russe — représentaient une classe de possédants dans la société agraire russe sous le tsarisme. (N.d.T.)

*donné le parti politique qui a conquis le pouvoir, à partir de cette aspiration à la Révolution sociale, et qui en a trahi et étouffé par la force tout développemement ultérieur.*

*Un énorme fossé existe entre ces deux interprétations d'Octobre. L'Octobre des ouvriers et paysans, c'est la suppression du pouvoir des classes parasites, au nom de l'égalité et de l'autogestion. L'Octobre des bolchéviks, c'est la conquête du pouvoir par le parti de l'intelligentsia révolutionnaire, l'instauration de son « socialisme » étatique et de ses méthodes « socialistes » de gouvernement des masses.*

La version de Nestor Makhno complète cette analyse, du point de vue de la paysannerie :

*« ... Pendant ce temps dans les campagnes, en particulier dans la partie zaporogue d'Ukraine, où l'autocratie n'avait jamais pu abolir entièrement l'esprit libre, la paysannerie laborieuse révolutionnaire considérait comme son devoir le plus impérieux et le plus important, le fait d'employer l'action révolutionnaire directe pour se libérer au plus vite des pomestchikis et des koulaks, estimant que cette émancipation faciliterait la victoire contre la coalition politique socialo-bourgeoise...*

*... Pour les paysans, le pouvoir des soviets locaux signifiait transformer ces organes en unités territoriales autonomes, sur la base du groupement révolutionnaire et autogestionnaire socio-économique des travailleurs, sur la voie de la construction d'une société nouvelle. Comprenant ce mot d'ordre ainsi, les paysans le firent leur, l'appliquèrent, le développèrent et le défendirent contre les atteintes des S.R. de droite, des cadets et de la contre-révolution monarchiste.*

*Octobre n'avait pas encore eu lieu lorsque les paysans, dans de nombreuses régions, refusèrent de payer les impôts de fermage aux pomestchikis et aux koulaks, leur saisirent les terres et le bétail au nom de leurs collectivités, et envoyèrent des délégués au prolétariat des villes pour s'entendre avec lui sur la prise en mains des usines, des entreprises... et pour établir des liens*

*fraternels, afin de construire ensemble la nouvelle société libre des travailleurs...*

*De cette façon, le grand Octobre, dans sa signification chronologique officielle, apparaît aux paysans révolutionnaires d'Ukraine comme une étape déjà franchie... »*

A tout ce travail de sape des fondements du régime bourgeois, l'Octobre militaire vient donc apporter une légitimation politique : le Pouvoir doit passer aux mains du congrès pan-russe des Soviets, réuni à Pétrograd, et cause directe de l'insurrection contre Kérensky qui avait menacé de le disperser. Aucune équivoque n'est possible là-dessus : toutes les revendications des travailleurs se ramènent aux mots d'ordre suivants :

*« La terre aux paysans, l'usine à l'ouvrier ».*

*« Le Pouvoir aux soviets locaux et au centre des soldats, ouvriers et paysans ».*

En fait, l'Octobre des paysans et ouvriers russes et celui des bolchéviks sont incompatibles. Ayant transformé l'élan révolutionnaire en simple putsch, ces derniers vont accaparer le pouvoir avec les S.R. de gauche, leurs éphémères alliés, et détourner progressivement les aspirations révolutionnaires des masses laborieuses.

## LA CONTRE-REVOLUTION BOLCHEVISTE

Le gouvernement de coalition de Kérensky fait place au « gouvernement ouvrier et paysan », exercé par le Soviet des commissaires du Peuple, dont les postes sont pourvus par les membres éminents du Parti bolchévik et des S.R. de gauche. Cette substitution d'équipe ne diffère que par le style du pouvoir, l'ère des décrets commence. La nature de ce pouvoir n'est pas très claire au début, car en principe il représente les soviets des principaux acteurs d'Octobre : les marins, gardes et soldats rouges, ouvriers — ceux qui ont pris le Palais d'hiver — et par extension tous les travailleurs révolutionnaires de Russie ; de même, toujours en principe, il est responsable devant tous ses mandants, mais aucune structure de

contrôle et de représentativité n'est mise sur pied (5), provoquant rapidement la mise à l'écart des compagnons de route indociles : les S.R. de gauche. A ce moment s'instaure « la dictature du prolétariat » ; ce qui implique une responsabilité devant la classe ouvrière prise globalement.

Puis ultime jonglerie, le « pouvoir » n'a plus à rendre des comptes qu'au parti, devenu entre temps « communiste », partie la plus consciente de la classe ouvrière : « *La dictature de la classe ouvrière ne peut être garantie que sous la forme de la dictature de son avant-garde, c.-à-d. du Parti Communiste* » (Résolution finale du Comité Central du Parti au XII<sup>e</sup> congrès) ce qui va entraîner encore une progression arithmétique : la dictature du Parti va devenir la dictature du Comité Central, puis celle des 7 membres du Politburo, pour finir enfin par être celle d'un seul personnage « éminent » (6).

Tout cela officiellement, car en réalité le « gouvernement » s'alignera dès Octobre sur les positions élaborées par le Comité Central du Parti, et en particulier, par son membre le plus « éminent » d'alors : V.I. Lénine.

Ce monopole politique s'affermir par toute une série de décrets, instituant des organes de contrôle et de coercition. En premier lieu, les organisations ouvrières sont mises au pas, le contrôle ouvrier de la production, qui était la clef de voûte de la reconstruction socialiste du pays, est d'abord habilement tourné, pour être définitivement abandonné par la suite : les plus grandes usines sont nationalisées en juin 1918 ; ce qui signifie qu'elles deviennent directement dépendantes du gouvernement et du commissariat de l'économie. Leur gestion est donc assumée par des fonctionnaires nommés par ces instances, enlevant de fait tout contrôle et pouvoir de décision

---

(5) Ne parlons pas de l'Assemblée Constituante, dominée par les éléments réformistes, et qui sera dispersée par le marin de Kronstadt, l'anarchiste Zelezniakov, après 12 heures d'existence.

(6) Boukharine a formulé en 1920, dans son ouvrage « *L'Economie de la période de transition* » (page 115 de l'édition russe) cette théorie du bonapartisme « prolétarien » (le régime personnel). Et Lénine notait à ce passage (cf. les Recueils de Lénine, tome XI, édition russe de 1930) : « C'est vrai... mais le mot n'est pas à employer. »

aux soviets, réduits désormais au simple rôle de courroie de transmission des directives venant « d'en haut ». Ainsi en novembre 1920, les 4/5 des grandes entreprises sont à nouveau sous direction individuelle et soumises à une discipline stricte de travail. Les nationalisations sont étendues à la plupart des petites usines et magasins où subsistait un reste de contrôle ouvrier, quand elles ne sont pas restituées purement et simplement à leurs anciens propriétaires.

Partout où cela est possible des « spécialistes bourgeois » sont réintégrés dans leurs fonctions, si bien qu'à la fin de l'année 1920, le pourcentage des employés « en col blanc », nouveaux et anciens réunis, est le double de ce qu'il était en 1917 par rapport aux ouvriers (7). La nouvelle bureaucratie fleurit.

Pour la grande majorité des ouvriers, replacer la classe ennemie dans une position dominante à l'usine, c'est trahir les idéaux d'Octobre. Leurs aspirations à une démocratie prolétarienne, momentanément réalisées en 1917, ont été rejetées et remplacées par les méthodes coercitives et bureaucratiques d'un nouveau capitalisme : discipline de fer, détachements armés dans les usines, application du système Taylor dans la production, baptisé opportunément militarisation du travail. Voilà comment raisonne Lénine à ce sujet :

*« ... Comparé aux nations avancées, le Russe travaille mal. Il ne pouvait en être autrement sous le régime tsariste où les vestiges du servage étaient si vivaces. Apprendre à travailler, voilà la tâche que le pouvoir des soviets doit assigner au peuple dans toute son ampleur. Le dernier mot du capitalisme sous ce rapport, le système Taylor, de même que tous les progrès du capitalisme, combine la cruauté la plus raffinée de l'exploitation bourgeoise aux conquêtes scientifiques les plus précieuses concernant l'analyse des mouvements mécaniques dans le travail, l'élimination des mouvements superflus ou maladroits, l'élaboration des méthodes de*

---

(7) Voir l'étude du communisme de guerre faite par Kristman, L.N.. *La période héroïque de la grande Révolution russe*. Moscou 1926.



*travail les plus rationnelles, l'introduction des meilleures méthodes de recensement et de contrôle, etc. La République des soviets doit faire siennes, coûte que coûte, les conquêtes les plus précieuses de la science et de la technique dans ce domaine.*

*Nous pourrons réaliser le socialisme justement dans la mesure où nous aurons réussi à combiner le pouvoir soviétique et le système soviétique de gestion avec les plus récents progrès du capitalisme. Il faut organiser en Russie l'étude et l'enseignement du système Taylor, l'expérimenter et l'adapter à nos fins. Il faut aussi, en visant à augmenter la productivité du travail, tenir compte des traits spécifiques de la période de transition du capitalisme au socialisme qui exigent, d'une part, que soient jetées les bases de l'organisation socialiste de l'émulation, et d'autre part, que l'on use des moyens de contrainte, de façon que le mot d'ordre de dictature du prolétariat ne soit pas discrédité par l'état de déliquescence du pouvoir prolétarien dans la vie pratique...*

*... Il faut dire que toute grande industrie mécanique, qui constitue précisément la source et la base matérielle de production du socialisme, exige une unité de volonté rigoureuse, absolue, qui permette de régler le travail collectif de centaines, de milliers et de dizaines de milliers d'hommes. Techniquement, économiquement et historiquement, cette nécessité est évidente et tous ceux qui ont médité sur le socialisme l'ont toujours reconnue comme l'une de ses conditions. Mais comment assurer une rigoureuse unité de volonté ? Par la soumission de la volonté de milliers de gens à celle d'une seule. Cette soumission rappellera plutôt la direction délicate d'un chef d'orchestre, si ceux qui participent au travail commun sont parfaitement conscients et disciplinés. Elle peut revêtir des formes tranchées, dictatoriales, si la parfaite discipline et conscience font défaut. De toute façon, la soumission sans réserves à une volonté unique est absolument indispensable au succès d'un travail organisé sur le modèle de la grande industrie mécanique (8). »*

---

(8) *Les tâches immédiates du pouvoir des soviets. Œuvres complètes de Lénine, tome 27, pp. 268 et 279.*

Un aspect méconnu du camarade Lénine... Les travailleurs russes auraient donc fait la Révolution pour « apprendre à travailler » ! Ils auraient renversé le capitalisme pour en reprendre le pire aspect, le taylorisme ! Ainsi pour s'émanciper devraient-ils passer par la plus grande aliénation !

Au besoin pour ce faire il faut « *user des moyens de contrainte de façon que le mot d'ordre de la dictature du prolétariat ne soit pas discrédité* »... admirons aussi la « *rigoureuse unité de volonté* » obtenue par « *la soumission de la volonté de milliers de gens à une seule personne* », au moyen soit d'une docilité absolue au « chef d'orchestre », soit de la force : la servitude volontaire ou le bâton en somme ! Oui vraiment, l'Octobre de Lénine et de son parti était totalement incompatible avec celui des travailleurs russes, car il y a là un profond mépris de la classe ouvrière, de ses luttes et de ses misérables conditions de vie, qui révèle le « maître » (9). Cela sent son réactionnaire à 10 lieues, bien qu'enrubanné dans toute une phraséologie prétendant distiller la « science infuse » de la Révolution.

Trotsky, encore plus léniniste que Lénine, va conduire cette militarisation du travail avec sa brutalité habituelle, encouragé d'autant plus par son « succès » dans la construction de l'Armée Rouge. En janvier 1920, le Conseil des commissaires du Peuple, (le sovnarkom) rend le travail obligatoire pour tous les adultes et décide l'encadrement des ouvriers par l'armée. Le renforcement de la discipline et la présence de l'armée à l'intérieur même des usines vont provoquer de nombreux meetings contre cette politique, meetings organisés par les conseils d'usine et les syndicats.

L'opposition à la militarisation déclenche même un conflit interne au parti, qui se cristallise sur la question syndicale. Pour Trotsky la subordination des syndicats, par rapport à l'Etat doit être totale, tandis que pour certains membres du parti — Alexandre Chliapnikov, Youri Loutvinov et Alexandra Kollontaï entre autres, regroupés à cette époque en fraction dénommée « Opposi-

---

(9) En russe, le mot « barine » est plus fort.

tion Ouvrière » (10) — l'indépendance des syndicats envers l'Etat et le parti doit être complète, et l'administration de l'économie doit être transmise à ces syndicats. Les critiques de ces oppositionnels iront plus loin, jusqu'à remettre en question la dégénérescence du régime des soviets en un nouvel Etat bureaucratique dominé par une minorité privilégiée. Finalement, Lénine et ses partisans vont trancher sur cette question, en optant pour une solution intermédiaire : les syndicats pourront nommer leurs propres responsables et discuter librement de l'économie, mais l'Etat continuera à tenir les rênes de l'économie ; ceci restera en réalité, une concession circonstancielle de courte durée, car Trotsky s'éleva avec force contre ce qui « *plaçait en quelque sorte au-dessus du Parti le droit des ouvriers à choisir leurs représentants, comme si le parti n'avait pas qualité pour affirmer sa dictature, même si celle-ci devait entrer pour un temps en conflit avec les fantaisies passagères de la démocratie ouvrière* » (11).

C'est à partir de cette époque que s'ancre le sentiment d'omnipotence du parti, qui fait qu'encore de nos jours, rien ne peut se faire au pays d'Octobre sans qu'on ne vienne tremper sa plume dans le vaste encrier kremlesque.

L'autre volet sombre du gouvernement « faucille et marteau » touche la question névralgique de la paysannerie. C'est là, qu'apparaît encore l'aberration de « la dictature du prolétariat » dans un pays où les 9/10<sup>e</sup> de la population sont des paysans, où la classe ouvrière est de formation récente, ayant gardé une solide souche paysanne, où les larges masses de soldats, dont l'intervention militaire a joué un rôle déterminant dans le combat contre la réaction blanche, sont des paysans.

En octobre, la participation des S.R. de gauche étant à ce prix, le pouvoir « ouvrier et paysan » pro-

---

(10) Présentant la fameuse « Plate-forme de l'opposition ouvrière » de Kollontaï au X<sup>e</sup> Congrès.

(11) Discours au X<sup>e</sup> Congrès du parti (1921), cité par Isaac Deutscher dans « *Les syndicats soviétiques* ». 1950.

mulgue aussitôt les décrets consacrant l'appropriation des terres par les paysans (12), mais pour Lénine et les bolchéviks, reprenant les schémas sociaux-démocrates les plus figés sur ce thème, le paysan est incapable d'une prise de conscience politique révolutionnaire, il ne peut aspirer qu'à devenir « petit propriétaire » ; comme son alliance est jugée indispensable, il faut donc lui faire des concessions dans ce sens, c'est-à-dire lui accorder le partage des terres, confisquées aux grands propriétaires terriens, à l'Eglise et à l'Etat. C'est nier le potentiel révolutionnaire immense de la paysannerie pauvre, soit la quasi-totalité de la population paysanne, et son aspiration à une « appropriation collective de la terre », signification réelle du mot d'ordre : « La terre aux paysans. » Quoi qu'il en soit, une fois les S.R. de gauche éliminés et « la dictature du Proletariat » instaurée, les concessions disparaissent, par exemple la première Constitution soviétique, bien que jamais appliquée comme toutes ses suivantes, va accorder aux paysans une représentation limitée à 1 député pour 125.000 électeurs, tandis que les ouvriers disposaient de 1 député pour 25.000 électeurs. Un ouvrier équivalait à cinq paysans, par conséquent, dans l'esprit des bolchéviks (13).

Cette attitude va s'accroître, tendre et réussir à opposer les intérêts des ouvriers et des paysans, créer le conflit ville-campagne.

La guerre civile va fournir l'occasion d'exacerber cet antagonisme artificiel ville-campagne. La politique du communisme de guerre des bolchéviks va être appliquée férocement auprès des paysans ; des détachements armés viennent saisir les surplus des grains et de la production agricole, en vue d'approvisionner les villes et l'armée rouge (qui comptera jusqu'à 5 millions d'hommes). La plupart du temps, ces détachements ne se contentent pas des surplus, et saisissent la totalité des récoltes, y

---

(12) Consulter l'étude d'Ida Mett : *Le paysan russe dans la Révolution et la post-révolution*, parue aux Cahiers Spartacus. 1967.

(13) Lénine, quant à lui, remarque qu'en Russie « un seul prolétaire est plus fort que 200 paysans ». (Tome 32, p. 53.)

compris ce qui est nécessaire à la consommation du paysan et ce qui est destiné aux semences. Lénine l'avoue : « *l'essence du communisme de guerre était que nous prenions au paysan tout son surplus, et parfois non seulement son surplus, mais une partie des grains dont il avait besoin pour se nourrir* » (Œuvres, tome 32, p. 364).

En plus des grains et des légumes, sont saisis les chevaux, les fourrages, les charrettes, les bottes, les clous, etc. sans aucune indemnisation évidemment, les paysans sont soumis ainsi à un pillage systématique ; cela les amène à une situation tragique, au plus complet dénuement ; ils n'ont plus ni sucre, ni essence, ni pain, ni tabac, ni rien qui vaille. Ils sont tout simplement assimilés à du bétail, à des objets sans intérêt. Singulière alliance !

Cet étranglement progressif de la paysannerie provoque une résistance désespérée. D'une part, les groupes de réquisition vont être accueillis par des détachements armés de paysans, amenant par réaction les expéditions punitives de la Tchéka. D'autre part, les paysans vont cacher tout ce qui peut être réquisitionné. Ainsi en 1920, plus du tiers des moissons échappera aux réquisitions. A un stade supérieur de la résistance, les paysans ne vont plus produire que ce dont ils ont strictement besoin, si bien qu'à la fin de 1920 le total des surfaces ensemençées ne représente plus que les 3/5<sup>e</sup> de ce qu'il était en 1913. Désormais, aux yeux des paysans les bolchéviks apparaissent comme des « nouveaux seigneurs ».

Jusqu'en 1920, les paysans tolèrent toutefois le régime bolchévik (14) comme un moindre mal, craignant da-

---

(14) Expliquons-nous sur l'emploi systématique de l'appellation « bolchéviks » pour désigner Lénine, Trotsky et leurs partisans. En mars 1918, Lénine renouvela la proposition qu'il avait faite en 1917, de transformer le parti social-démocrate russe dit bolchévik en parti communiste, reprenant le manifeste de Karl Marx. En 1917, tout espoir de fusion avec les frères ennemis, les menchéviks, n'avait pas été abandonné, aussi cette proposition avait été refusée. En 1918, Lénine voulait couper avec la social-démocratie et la II<sup>e</sup> Internationale qui la représentait ; le parti ratifia par conséquent cette position, mais en fait la pratique et le contenu de la doctrine ne changea guère, aussi est-il plus exact et précis d'utiliser le terme bolché-

vantage le retour des Blancs, qui aurait entraîné la restitution des terres aux anciens propriétaires et le rétablissement de tous les anciens privilèges. Mais après la défaite de la dernière tentative des Blancs, l'offensive du baron-général Wrangel, lorsque le péril blanc est écarté, la colère des paysans va éclater ; des révoltes armées embrasent le pays tout entier : province de Tambov, bassin de la Volga, Ukraine, Nord du Caucase, Sibérie occidentale...

D'autant plus qu'en hiver 1920-1921 des centaines de milliers de soldats sont démobilisés et regagnent leurs villages ; pour la plupart, ils rejoindront l'opposition armée aux bolchéviks. Entre novembre 1920 et mars 1921, le nombre de ces révoltes ne va cesser de croître ; en février 1921, soit un mois avant l'insurrection de Kronstadt, un rapport de la Tchéka dénombre 118 insurrections paysannes (15).

En Sibérie occidentale, toute la province de Tioumen est soulevée, ainsi que la majeure partie des provinces de Tchéliabinsk, Orenbourg et Omsk. De 1920 à 1921, la province de Tambov sera insoumise et entretiendra une armée insurrectionnelle de 40.000 hommes, commandée par le S.R. de gauche A.S. Antonov ; dans une seule province de Sibérie occidentale, il y a plus de 60.000 insurgés en armes. En Ukraine, les détachements anarchistes-communistes de la Makhnovchtchina mèneront une guerre de partisans contre l'Armée Rouge jusqu'en août 1921.

Les bolchéviks auront le plus grand mal à réduire ces mouvements insurrectionnels, et ce n'est que par la supériorité de leur armement et de leur nombre qu'ils réussiront à triompher (1.000.000 d'hommes, Frounzé, Boudienny et tous les « as » de l'armée rouge, pour vaincre Makhno).

---

vik, plutôt que celui de communiste. D'ailleurs, la plupart des léninistes ou trotskystes ne s'y trompent pas lorsqu'ils parlent du modèle bolchévik de la Révolution russe.

(15) Voir Singleton, « the tambov revolt (1920-1921) » *Slavic review*, XXV (septembre 1966).

Pour exercer « sa » dictature du Prolétariat (16), le parti au pouvoir a besoin d'une force docile et aveugle ; dès les premiers jours, une police politique, promise à un sinistre avenir, va être créée : la Tchéka, la « sentinelle de la Révolution » (17). Les comités d'armée, les milices ouvrières et les détachements de paysans révolutionnaires vont être dissous et fondus dans l'Armée Rouge, plus facile à contrôler par le centre ; des ex-officiers tsaristes, reconvertis en « spécialistes militaires » et assistés de commissaires politiques, vont l'encadrer.

*« L'orgueil et l'ornement de notre parti, c'est l'Armée Rouge et la Tchéka »,* dira Zinoviev. *« Les Tchéka pan-russes et locales doivent être les organes de la dictature du prolétariat, de la dictature inexorable du parti »* écrit de son côté Peters (18).

Ainsi, peu à peu, dès les premiers jours d'Octobre, toutes les conquêtes des masses révolutionnaires sont escamotées, provoquant la désaffectation de plus en plus grande des travailleurs envers le pouvoir, et expliquant en grande partie les premiers succès des offensives contre-révolutionnaires des gardes-blancs.

Face aux forces du passé, les prolétaires des villes et des champs préfèrent malgré tout ce pouvoir qui se veut être le garant de leurs revendications. Ils passent sur les méthodes de plus en plus autoritaires de cette dictature du parti ; la victoire de la Révolution doit passer par ces sacrifices. L'union des révolutionnaires est indispensable pour vaincre toutes les forces coalisées de la réaction russe et internationale. Au nom de cet objectif, les masses laborieuses vont donc endurer toutes les privations, dépenser leurs meilleures forces. Beaucoup sacrifieront leur vie en pensant que cela hâtera l'émancipation du Travail, non seulement en Russie mais aussi dans le monde entier. Ceux-là ne seront

---

(16) Nous dirions dictature « sur » le Prolétariat.

(17) Krasnyi Metch (le glaive rouge) N° 1, 18 août 1919. Tchéka signifie littéralement Commission Extraordinaire (auprès du Commissariat de l'Intérieur).

(18) Revue hebdomadaire de la Tchéka, N° 27, 1918.

plus là, plus tard, pour constater que tout n'aura servi qu'à instaurer une aliénation des travailleurs encore plus impitoyable que l'ancienne.

Le monopole politique de la Révolution des bolchéviks se précise au fur et à mesure que les compagnons de route sont liquidés : des vagues d'arrestations vont décimer les rangs des anarchistes (19), des S.R. de gauche, et des maximalistes. Ce sont des témoins gênants, d'autant plus qu'ils stigmatisent auprès des travailleurs l'abandon par le pouvoir des conquêtes d'Octobre : le rétablissement de la peine de mort, la paix capitulaire de Brest-Litovsk, la création de la Tchéka et d'une armée de métier, le retour des « spécialistes bourgeois », allant des simples geôliers et argousins aux fonctionnaires et officiers tsaristes, en passant par les anciens propriétaires d'usine ; le sabotage du contrôle ouvrier et des soviets, et la militarisation du travail.

Officiellement, toutes ces concessions sont présentées comme provisoires (20) et nécessaires, afin de sauvegarder le « premier Etat Ouvrier » du monde. Que cela paraisse contraire aux idéaux révolutionnaires n'est que contradiction apparente, car le parti a tous les droits pour disposer de l'avenir de la Révolution, identifié étroitement à ses intérêts de parti. Par conséquent, rien ne peut limiter les bolchéviks :

*« Nous possédons une morale nouvelle. Notre sentiment d'humanité est absolu, puisqu'il repose sur les idéaux glorieux de la destruction de toute oppression, de toute violence. Tout nous est permis, car nous avons été les premiers dans le monde entier à lever le glaive, non pas en vue d'asservissement et d'oppression, mais au nom de la liberté universelle et de la suppression de l'esclavage (21). De là l'application du vieux principe qui entraîne loin et explique tout :*

---

(19) A Moscou, les clubs anarchistes sont pris au canon et 600 anarchistes sont emprisonnés.

(20) Par Lénine, car Trotsky, quant à lui, voyait durer le communisme de guerre pendant des décennies, jusqu'à la victoire complète du socialisme !

(21) « Le glaive rouge », N° 1, 18 août 1919.



« *La fin justifie les moyens.* » La terreur rouge va s'appliquer d'abord aux éléments contre-révolutionnaires des anciennes classes privilégiées, puis va s'étendre à tous ceux qui sont hostiles à la dictature du Prolétariat, c'est-à-dire du parti, qui seront, à ce moment, assimilés aux premiers : petit-bourgeois, koulaks, mercenaires de la réaction, etc.

Ce mécanisme de la répression ne va pas cesser de faire ses preuves, tant et si bien qu'il se retournera et broiera ses inspireurs mêmes.

Les éléments révolutionnaires les plus sincères du parti, au moins au début, sont pris en tenaille par cette logique. Entre la Révolution et le parti, ils choisiront, pour la plupart, le parti. Victor Serge, l'un des chantres du bolchévisme, l'a bien exprimé :

*« Le patriotisme britannique s'exprime bien dans la forte devise : right or wrong my country (Qu'il ait tort ou raison, c'est mon pays !), la mentalité bolchévique implique, qualité inappréciable dans la guerre de classes, un patriotisme analogue de classe et de parti : il vaut mieux avoir tort avec le parti du Prolétariat que raison contre lui. Nulle sagesse révolutionnaire n'est plus profonde (22). De même les oppositionnels au sein du parti, ne remettent pas en cause la nature du pouvoir, ils ne réclament qu'une démocratie interne au parti, et qu'une dictature « réellement ouvrière » sans y avoir des contradictions fondamentales avec la Révolution.*

Leur conscience critique est étouffée par leur foi en le dogme du parti, celle qui rend sourd et aveugle vis-à-vis de la réalité prolétarienne.

Une des thèses principales de Lénine, dont on a mal mesuré l'importance à l'époque, consistera à prôner le passage à un capitalisme d'Etat :

*« ... C'est un rire homérique que provoque la découverte faite par les « communistes de gauche » et selon*

---

(22) V. Serge. L'An I de la Révolution. Edition de Delphes, p. 127.

laquelle si la « déviation bolchévique de droite l'emportait, la République des soviets risquerait d'évoluer vers un capitalisme d'Etat »... Or ils n'ont pas songé que le capitalisme d'Etat serait un pas en avant par rapport à l'état actuel des choses dans notre République des Soviets. Si dans six mois par exemple, nous avons instauré chez nous le capitalisme d'Etat, ce serait un immense succès et la plus sûre garantie qu'un an plus tard, dans notre pays, le socialisme serait définitivement assis et invincible.

... Aucun communiste, semble-t-il, n'a nié non plus que l'expression de République socialiste des Soviets traduit la volonté du pouvoir des Soviets d'assurer la transition au socialisme mais n'entend nullement signifier que le nouvel ordre économique soit socialiste. ... « le capitalisme d'Etat » ne contient rien que le pouvoir des soviets doive redouter, car l'Etat soviétique est un Etat dans lequel le pouvoir des ouvriers et des pauvres est assuré.

... tant que la Révolution tarde encore à éclore en Allemagne, notre devoir est de nous mettre à l'école du capitalisme d'Etat des Allemands, de nous appliquer de toutes nos forces à l'assimiler, de ne pas ménager les procédés dictatoriaux pour l'implanter en Russie encore plus vite que ne l'a fait Pierre le Grand pour les mœurs occidentales dans la vieille Russie barbare, sans reculer devant l'emploi de méthodes barbares contre la barbarie.

... les ouvriers ne sont pas des petits-bourgeois. Ils n'ont pas peur du « grand capitalisme d'Etat », ils le considèrent comme leur instrument prolétarien, dont leur pouvoir soviétique usera contre le désordre et le gâchis caractérisant la petite propriété (23).

Retenons cette définition « géniale » de la voie menant au socialisme : le monopole capitaliste d'Etat. Mais que représente ce fameux Etat ? Zinoviev y répond sans ambages :

« ... Le capitalisme d'Etat, c'est ce capitalisme que nous saurons organiser, ce capitalisme qui est étroitement lié

---

(23) Sur l'infantilisme de gauche et les idées petites-bourgeoises, Mai 1918. Tome 27, pp. 337-370.

à l'Etat ; quant à l'Etat, ce sont les travailleurs, c'est la fraction la plus progressiste des travailleurs, c'est l'avant-garde, c'est nous ! » (24).

Nous sommes loin de l'Etat du type de la Commune de Paris, préconisé par Lénine dans « *L'Etat et la Révolution* » !

Nous pouvons apercevoir en filigrane la continuation logique de cette thèse : le socialisme dans un seul pays — l'U.R.S.S. bastion du socialisme mondial —.

Cette conception « nouvelle » et « originale » de la Révolution prolétarienne demande tout de même à être quelque peu explicitée. Certains croient voir dans la politique de Lénine de cette époque soit un empirisme « efficace » soit un opportunisme délibéré, selon le point de vue auquel ils se placent. Pourtant cette thèse est constante chez Lénine, il l'affirme lui-même :

« ... Aux braillards menchéviks nous rappellerons simplement le fait que dès le printemps de 1918, les communistes avaient proclamé et défendu l'idée d'un bloc, d'une alliance avec le capitalisme d'Etat contre l'élément petit-bourgeois ... dans les premiers mois de la victoire bolchévique ! Déjà à ce moment, les bolchéviks ont fait preuve de lucidité. » (Œuvres, tome 33, p. 15.)

C'est que Lénine s'est toujours voulu fidèle au matérialisme historique, du moins à « sa » conception de celui-ci. Il a posé le capitalisme d'Etat en anti-thèse du régime capitaliste privé de Kérénsky, préparant la base économique pour instaurer le socialisme, synthèse de cette dialectique. Les « sauts » dialectiques de ces différentes phases, c'est-à-dire le moment de la transformation du capitalisme d'Etat en socialisme, par exemple, auraient été assurés par le Parti.

Le vice évident de cette formulation dialectique apparaît dans le choix de l'anti-thèse : le capitalisme d'Etat ne peut être ni contraire ni antinomique au capitalisme privé, il n'en est que le corollaire. Relevons ce qu'il y a

---

(24) Zinoviev, Les partis et tendances anti-soviétiques 1922, p. 8.

de mécaniste et de faux dans cette démarche : elle méprise l'homme en tant que sujet de l'histoire, et n'en fait que le produit mécanique de certaines conditions économiques. D'autre part vouloir contrôler artificiellement la marche de l'histoire sous la férule du parti, relève un volontarisme idéaliste situé aux antipodes du matérialisme historique et de la dialectique marxiste dont Lénine se réclamait. Ce qui ne l'empêcha pas de se retourner contre ceux qui appliqueront une réelle critique dialectique de la situation : Kronstadt, le mouvement makhnoviste, Antonov et les autres insurrections prolétariennes.

Lénine évolue avec beaucoup d'aisance parmi toutes ces contradictions, il en fait même une loi qui constitue pour lui tout le « sel de la dialectique ».

Ainsi pour le prolétariat : « On appelle prolétariat la classe occupée à produire les biens matériels dans les entreprises de la grande industrie capitaliste. Etant donné que la grande industrie capitaliste est ruinée et que les fabriques et usines sont immobilisées, le prolétariat a disparu. On l'a parfois fait figurer comme tel, d'une façon formelle, mais il n'avait pas de racines économiques. Si le capitalisme se rétablit, ce sera aussi, par conséquence, le rétablissement de la classe du prolétariat occupé à produire les biens matériels utiles à la société, occupé dans les grandes fabriques mécanisées, au lieu de se livrer à la spéculation... » (tome 33, p. 59).

C'est confondant de logique : pas de capitalisme, pas de prolétariat ! alors ressuscitons ou créons vite le capitalisme ! la seule différence consiste en ce que le parti garde l'autorité : l'Etat « prolétarien ».

Citons encore une explication « dialectique » de cette étrange conception : « Et nous qui avons un peu appris, en ces trois ou quatre années, à opérer de brusques tournants (quand un brusque tournant s'impose) nous nous sommes mis avec zèle, avec attention, avec assiduité (quoique avec insuffisance) à étudier le nouveau tournant, la « nouvelle politique économique » (la N.E.P.). L'Etat doit devenir un « patron » prudent, soigneux et habile, un *négociant en gros* consciencieux.

... Un *négociant en gros*, cela paraît être un type éco-

nomique éloigné du communisme comme le ciel l'est de la terre. Mais c'est précisément là une de ces contradictions qui, dans la réalité vivante, mène de la petite exploitation paysanne au socialisme, en passant par le capitalisme d'Etat. » (Tome 33, p. 51.)

En fait, Lénine a voulu jouer les apprentis-sorciers, montrant ce qu'il y avait d'irresponsable dans son comportement. Avoir jugé, à partir de schémas erronés, de l'avenir de la Révolution Sociale en Russie et dans le monde : voilà la lourde responsabilité qu'il assume devant le prolétariat et l'histoire.

Une des meilleures analyses de l'évolution du pouvoir bolchévik à cette époque a été faite par Anton Ciliga, communiste croate ayant séjourné en U.R.S.S. de 1926 à 1935, déporté en Sibérie où sa vision du régime s'enrichit au contact des déportés politiques de toutes tendances menant une confrontation permanente de leurs points de vue.

Ciliga analyse cette période de la façon suivante :

*« Le gouvernement soviétique et les sphères supérieures du parti communiste appliquèrent leur programme du renforcement du pouvoir de la bureaucratie. L'attribution aux « Comités exécutifs » des pouvoirs attribués jusqu'alors aux soviets, le remplacement de la dictature de la classe par celle du parti, le déplacement de l'autorité à l'intérieur même du parti, de ses membres à ses cadres, la substitution au double pouvoir de la bureaucratie et des ouvriers dans les usines du seul pouvoir de l'appareil, tout cela devait « sauver la Révolution » !*

*C'est à ce moment que Boukharine prononça son plaidoyer en faveur du « bonapartisme prolétarien ». « En se limitant lui-même », le prolétariat aurait soi-disant facilité la lutte contre la contre-révolution bourgeoise. Ainsi se manifestait déjà l'énorme suffisance quasi-messianique, de la bureaucratie communiste.*

*... Dans une révolution faite initialement au nom de la réalisation du socialisme, il n'est pas commode de dire tout de go : « C'est nous maintenant les nouveaux Messieurs et les nouveaux exploités. » Il est tellement plus*

*facile d'intituler le rapt des usines aux ouvriers « une victoire du mode de production socialiste », la main-mise de la bureaucratie sur le prolétariat « le renforcement de la dictature du prolétariat », et les nouveaux exploités, « l'avant-garde du prolétariat ». Dès l'instant où les seigneurs avaient été « les protecteurs des paysans », la bourgeoisie, « l'avant-garde du peuple », les bureaucrates pouvaient bien être « l'avant-garde du prolétariat ». Les exploités se sont toujours considérés comme l'avant-garde des exploités.*

*... Une fois de plus l'histoire devait montrer la justesse de cette phrase du vieil hymne révolutionnaire : « Il n'est pas de sauveur suprême, ni Dieu, ni César, ni tribun », la justesse de la formule du mouvement ouvrier : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. » Les révolutions contemporaines devront réaliser le socialisme intégral ou elles se transformeront inéluctablement en contre-révolution anti-prolétarienne, anti-socialiste (25). »*

Ainsi donc, toutes les grandes lignes du pouvoir et du régime bolchévik sont tracées le lendemain même de la Révolution d'Octobre. La dégénérescence de « l'Etat ouvrier » qui caractérise la période stalinienne d'après Trotsky, n'en sera que la digne continuation. Staline développera à l'extrême les leçons apprises auprès de son maître Lénine (26).

## LE DERNIER SURSAUT D'OCTOBRE : KRONSTADT 1921

Vers la fin de l'année 1920, tout danger pouvant venir de la Contre-révolution blanche paraît être écarté pour longtemps. Tous les travailleurs de la Russie soviétique, nouvelle née, se réjouissent, ils pensent pouvoir com-

---

(25) Extraits de *Lénine et la Révolution* d'Anton Ciliga, publié aux cahiers Spartacus en janvier 1948.

(26) Pour ne pas nous éloigner de notre propos, nous n'avons analysé ni la nature, ni l'idéologie du bolchévisme; nous renvoyons le lecteur à des études spécifiques sur ce sujet.

mencer à récolter les fruits de leur longue et pénible lutte. Pourtant c'est alors que leur apparaît le paradoxe de la situation dans toute son évidence : la Révolution est victorieuse, mais ses conquêtes leur échappent. Leur situation matérielle, déjà précaire, devient dramatique : l'hiver 1920-1921 est particulièrement rigoureux, le ravitaillement des villes catastrophique ; dans les campagnes, conséquence des réquisitions forcées et des répressions qui s'ensuivent, une disette s'instaure, qui ne tarde pas à se transformer en une terrible famine (27). Cette situation va accentuer au paroxysme les contradictions entre les intérêts du Parti et les aspirations des masses.

Dans les campagnes, nous l'avons vu, les insurrections se succédèrent, noyées dans le sang. Des barrages et des contrôles routiers empêchent les ouvriers de se ravitailler. La spéculation fleurit, les malins font des affaires. Cependant les rigueurs de la « Dictature du Proletariat » ne s'exercent que dans un sens, du « haut » en bas ; les membres du Parti, les bureaucrates syndicaux et autres membres de la grande famille, bénéficient de rations particulières, ont déjà des magasins d'approvisionnement particulier, envoient leurs enfants dans des écoles spéciales, bref, ne se privent de rien (28).

La décision gouvernementale du 22 janvier 1921, de réduire les rations de pain pour les citadins d'un tiers, jette une étincelle sur un baril de poudre. Des meetings spontanés se produisent courant février, dans les usines de Moscou. Les revendications avancées réclament la sup-

---

(27) On estime à 5.200.000 personnes, mortes victimes de la famine et du froid en 1921.

(28) La femme d'un haut fonctionnaire du parti, citée par Anton Ciliga dans son livre « *Au pays du mensonge déconcertant* », p. 83, exprime d'une manière prosaïque et révélatrice les privilèges dont elle jouissait :

« Pendant l'hiver 1930, le combustible vint à manquer et nous dûmes nous passer d'eau chaude pendant quelques jours. La femme d'un haut fonctionnaire qui habitait la Maison du Parti en fut tout indignée : « Quel désastre ce Kirov ! Certes Zinoviev est coupable de « fractionnisme », mais du moins de son temps le chauffage central fonctionnait et on ne manquait jamais d'eau chaude. Même en 1920, quand les usines de Léningrad se sont arrêtées faute de charbon, on pouvait chez nous prendre tranquillement son bain. »

pression du communisme de guerre, des barrages routiers, etc. Les émissaires du gouvernement envoyés dans les usines pour justifier l'état des choses, se font rabrouer.

Lénine lui-même, apparaissant à un meeting houleux s'entend dire par un métallurgiste, en réponse à sa question demandant si les ouvriers préféreraient voir revenir les blancs : « *Que viennent les blancs, les noirs, ou le diable lui-même, pourvu qu'ils vous jettent dehors* (29). »

Cette boutade montre bien le degré d'exaspération et de désespoir atteint par la classe ouvrière. Des grèves et des manifestations suivent les meetings, vite réprimées par les kursantis (30) et les unités spéciales de la Tchéka.

Le mouvement se répand dans de nombreuses villes, mais surtout il prend une ampleur exceptionnelle à Pétrograd, où déjà au début de février, 60 entreprises importantes ont dû fermer leurs portes en raison du manque de combustible.

Des meetings spontanés ont lieu dès le 22 février. Le 23, l'usine Troubotchny se met en grève. Le lendemain le mouvement gagne les usines Laferme, Patronny et Baltique. Une première manifestation d'ouvriers a lieu dans la rue, dispersée par les kursantis. Le 25, plusieurs dizaines de fabriques et usines débrayent à leur tour, l'agitation s'étend à toute la ville ; les ouvriers vont en cortège de l'île Vassiliev aux ateliers de l'Amirauté et à la galerie du port faire débrayer leurs camarades. Les attroupements sont dispersés par les kursantis. Des heurts sanglants se produisent.

Les bolchéviks de Pétrograd créent un « Comité de Défense », sous la présidence de Zinoviev. Une partie de la garnison refuse de réprimer les ouvriers et est désarmée.

Lachévitch dénonce le 26 février, à la réunion du Comité de Défense, le rôle d'avant-garde joué dans les événements par l'usine Troubotchny. Il est décidé de lock-outer les usines en grève, et de procéder à un nouvel

---

(29) Cité par Avrich. *Kronstadt* 1921, p. 36.

(30) Elèves-officiers des écoles militaires de l'Armée Rouge, triés sur le volet et soumis à un fort endoctrinement politique.



enregistrement. Les ouvriers en grève sont privés de rations de ravitaillement.

L'état d'urgence est décrété, ainsi qu'un couvre-feu sévère : tous les attroupements et les réunions sur la voie publique sont interdits. Le Comité de Défense exhorte les ouvriers à ne pas faire le jeu des contre-révolutionnaires, et dénonce les grévistes « *comme des provocateurs payés par les agents anglais, français et allemands* ». L'usine Poutilov, vieux bastion des luttes ouvrières, se met en grève le 26.

Au début les revendications des ouvriers sont d'ordre économique : augmentation des rations alimentaires et distribution de vêtements d'hiver et de chaussures. Très vite, les mots d'ordre se politisent, les menchévicks et les S.R. encore en liberté, tentent de lancer le mot d'ordre de la convocation de l'Assemblée Constituante, mais ils sont débordés par la conscience révolutionnaire des prolétaires ; le 27 février, la proclamation suivante est affichée sur les murs de Pétrograd :

*« Un changement complet est nécessaire dans la politique du gouvernement. Avant tout, les ouvriers et paysans ont besoin de la liberté. Ils ne veulent pas vivre par les décrets des bolchévicks. Ils veulent contrôler leurs propres destinées.*

*Camarades ! gardez votre sang-froid révolutionnaire ! exigez d'une façon ferme et organisée :*

*La libération de tous les socialistes et sans-parti arrêtés.*

*L'abolition de la loi martiale, liberté de parole, de presse, et de réunion pour tous les travailleurs.*

*Les élections libres des comités d'usines et de fabriques, des syndicats et des représentants aux Soviets.*

*Appelez à des meetings, faites circuler les résolutions, envoyez vos délégués aux autorités et œuvrez pour la réalisation de vos exigences ! (31). »*

---

(31) Cité par Alexandre Berkman dans « *Anti-climax* », et dans le recueil de Kornatovsky : « *La rebellion de Kronstadt.* » Lénin-grad 1931.

Précisons que la plupart des éléments d'information contenus dans la présente étude sont inédits en français, tout en étant complémentaires de l'excellente brochure d'Ida Mett, « *la Com-*

Les bolchéviks y répondent par des arrestations et fusillades. Le Comité de Défense fait publier l'ordre suivant : « *En cas de rassemblement dans les rues, les troupes ont l'ordre de tirer, ceux qui résisteront doivent être fusillés sur place (32).* »

Lénine et les bolchéviks traitent de haut ce mouvement de grève de la classe ouvrière, ils le nomment « volynka », ce qui signifie à peu près « lambiner ou traîner », car il est hors de question pour eux de reconnaître que des grèves puissent être déclenchées contre le « pouvoir ouvrier », d'être contestés par ceux-là mêmes dont ils tirent leur légitimité.

Toutefois, effrayés par l'ampleur et la profondeur du mouvement, les bolchéviks cèdent sur certains points : promesse d'une augmentation des rations, suppression des barrages routiers dans la province de Pétrograd, allègement de l'encadrement militaire des ouvriers à l'usine, annonce d'un plan de transformation des réquisitions forcées, achat de combustible à l'étranger... Parallèlement, la plupart des menchéviks, S.R. et anarchistes, encore en liberté, sont arrêtés et rejoignent les centaines d'ouvriers déjà appréhendés.

Le calcul s'avère juste en partie : en supprimant les causes économiques les plus criantes et en promettant une amélioration de la situation, d'une main, en arrêtant les grévistes les plus actifs et leurs derniers opposants politiques, de l'autre, les bolchéviks arrivent à stabiliser et à contrôler la situation. Les ouvriers reprennent peu à peu le travail, et à partir du 3 mars tout redevient presque normal.

Presque normal, car les échos assourdis des événements sont parvenus jusqu'à Kronstadt.

Kronstadt, qui fût le premier à proclamer le pouvoir des Soviets en 1917. Kronstadt dont les matelots avaient mérité le titre de « *gloire et fierté de la Révolution* »,

---

*mune de Kronstadt* » du recueil des Izvestia, paru chez Béliabaste, et de la brochure éditée par le Mouvement Communiste Libertaire : « *L'Insurrection de Kronstadt la Rouge* », (voir la bibliographie détaillée plus loin).

(32) Introduction de l'état de siège. Pravda de Pétrograd du 3 mars 1921.

décerné par les bolchéviks lorsque ceux-ci eurent besoin des Kronstadiens pour arriver au pouvoir.

Lors des premières grèves de Pétrograd les marins envoient une délégation, afin de se renseigner sur le caractère du mouvement. Cette délégation revient à Kronstadt, après avoir fait le tour des usines et garnisons de Pétrograd, et fait son rapport sur le croiseur Pétropavlovsk le 28 février. A l'issue du meeting, l'équipage vote une résolution qui va devenir la charte politique de l'insurrection (voir le texte plus loin).

Dans cette résolution les revendications des ouvriers de Pétrograd sont reprises et amplifiées, mais avec des mots d'ordre politiques plus radicaux : réélection des Soviets au scrutin secret, liberté de parole, de réunion et de propagande pour tous les travailleurs et les partis de gauche ; libération des emprisonnés politiques et des grévistes. Cette résolution ne fait que demander au gouvernement bolchévik l'application de sa propre constitution, à Lénine de mettre en pratique ce qu'il a défendu en 1917.

Tout cela est évidemment inacceptable pour le pouvoir.

Ainsi l'explosion contenue à Pétrograd et dans le reste du pays, éclate dans la vieille citadelle.

Le 1<sup>er</sup> mars, un meeting a lieu à Kronstadt, auquel participent 16.000 personnes, soit presque le tiers de la population de l'île. Le président du Soviet sortant, Vassiliev, préside l'assemblée ; Kalinine, président du Comité exécutif central du congrès pan-russe des Soviets, arrive de Pétrograd, accompagné de Kouzmine, l'un des deux commissaires politiques attachés au Conseil militaire révolutionnaire de la flotte baltique. Les deux dirigeants sont reçus avec les honneurs militaires.

La réunion se déroule sans difficultés jusqu'à la lecture des rapports des délégués sur les grèves de Pétrograd et la résolution du Pétropavlovsk. Kalinine intervient violemment et menace les marins. Un grand soldat rouge barbu lui crie : « *Tais-toi, Kalinine, tu as une place bien au chaud ! Avec tous les postes que tu occupes, je suis sûr que tu touches une ration pour chacun !* » Un autre : « *Nous savons ce que nous avons à faire. Quant à toi, va t'occuper de ta vieille femme !* ». Kalinine essaie de répondre, mais la foule ne le laisse pas continuer.

Kouzmine rappelle aux marins qu'ils sont « *l'orgueil et la fierté de la Révolution* » — on lui répond : « *As-tu oublié comment tu as fait fusiller un homme sur dix sur le front du Nord ! Va-t-en !* » — Kouzmine essaie de crier plus fort : « *Nous avons fusillé et fusillerons toujours les traîtres à la cause des travailleurs. Vous en auriez fusillé, à ma place, non un sur dix, mais un sur cinq !* » — « *Assez, ça suffit !* lui répond la foule, *il n'y a pas à nous menacer, nous en avons vu d'autres ! Jetez-le dehors !* » Kouzmine déclare alors que « *l'indiscipline et la trahison seront écrasées par la main de fer du prolétariat* ». Ces dernières paroles provoquent un tel vacarme qu'il est obligé d'évacuer précipitamment la tribune (33).

La résolution du Pétropavlovsk est soumise au vote, et est adoptée à l'unanimité moins 3 voix : Vassiliev, Kalinine et Kouzmine. Présents en grand nombre dans l'assistance, les membres du Parti votent en faveur de la résolution ou s'abstiennent. C'est un des traits caractéristiques de l'insurrection. D'août 1920 à mars 1921, presque la moitié des 4.435 membres du Parti avaient soit démissionné, soit avaient été exclus. Sur les 2.600 restants près de la moitié vont participer activement à l'insurrection, près de 40 pour cent resteront neutres, et moins de dix pour cent lutteront contre ! (34).

---

(33) Cité par Kouznetsov. *Souvenirs d'un militant*. Moscou et Léninegrad. 1930, pp. 62-86.

(34) Consulter Poukhov : *Kronstadt au pouvoir des ennemis de la Révolution*, dans « *Krasnaya Létopis* » (Les annales rouges) N° 1 (40) 1931, ainsi que Kornatovsky, op. cit. Dans ce dernier ouvrage, les chiffres suivants sont fournis : en août 1920, on dénombrait 4.435 membres et candidats au parti communiste (4.000 kronstadiens avaient adhéré pendant « la semaine du parti » en août 1919, durant les combats avec la marine anglaise). La composition sociale de ces membres se répartissait de la façon suivante : 50 % de paysans, 40 % d'ouvriers, et 10 % d'employés et d'intellectuels.

Parmi les 9 dirigeants, 6 étaient des intellectuels, 1 ouvrier et 2 divers. En septembre 1920, il y eut près de 25 à 27 % de démissions.

Au 1<sup>er</sup> mars 1921, on ne compte plus que 2.126 membres — 684 civils et 1.442 militaires — et 500 candidats.

Parmi les membres civils du parti, 3 ont adhéré avant 1917, 61 avant novembre 1917, et 449 pendant la semaine du parti.

Pendant l'insurrection, 497 membres démissionnent du parti,

Par la bouche de Trotsky et de Zinoviev, le Comité Central du Parti stigmatise aussitôt le mouvement comme une rébellion contre-révolutionnaire, fomentée de l'étranger par la réaction russe et internationale, et conduit par des anciens officiers tsaristes.

## LA COMMUNE DE KRONSTADT : DU 2 AU 18 MARS

Le 2 mars, 300 délégués de toutes les unités militaires, des équipages et des fabriques à raison de 2 délégués par unité ou entreprise, se réunissent dans le but d'élaborer les bases des nouvelles élections du Soviet, compte tenu de la résolution du Pétropavlovsk. Kouzmine et Vassiliev interviennent et profèrent de nouveau des menaces, tentant d'intimider l'assemblée ; ils sont désarmés et mis en état d'arrestation, ainsi que d'autres membres du Parti hostiles au mouvement. Toutefois, on laisse partir Kalinine et les militants du Parti sont laissés en liberté.

Un Comité Révolutionnaire Provisoire est désigné lors de cette réunion. Il comprend 15 membres, représentant l'ensemble de la population de l'île. Son rôle est de gérer la ville et la garnison jusqu'à ce qu'un nouveau soviét soit élu ; il s'installe sur le croiseur « Pétropavlovsk ».

La composition du Comité Révolutionnaire Provisoire est la suivante :

Pétritchenko, fourrier-chef sur le croiseur « Pétropavlovsk », président du C.R.P.

Yakovenko, téléphoniste du rayon de Kronstadt (service

---

individuellement ou publiquement par annonce dans les « Izvestia ». Après l'insurrection 724 membres seulement sont confirmés dans leur appartenance au parti, 211 sont exclus et 137 ne renouvellent pas leur enregistrement. Par conséquent, sur plus de 2,600 membres, près de 1.900 ont quitté le parti durant l'insurrection ! C'est un des traits les plus remarquables du mouvement. Et encore parmi les 724 membres restants, 327 ont été emprisonnés (chiffre quelque peu exagéré) 135 étaient en liberté, 95 en dehors de Kronstadt, *et seulement 167 ont pris part à la répression.* (Recueil de Kornatovsky, pp. 13, 15 et 51.)

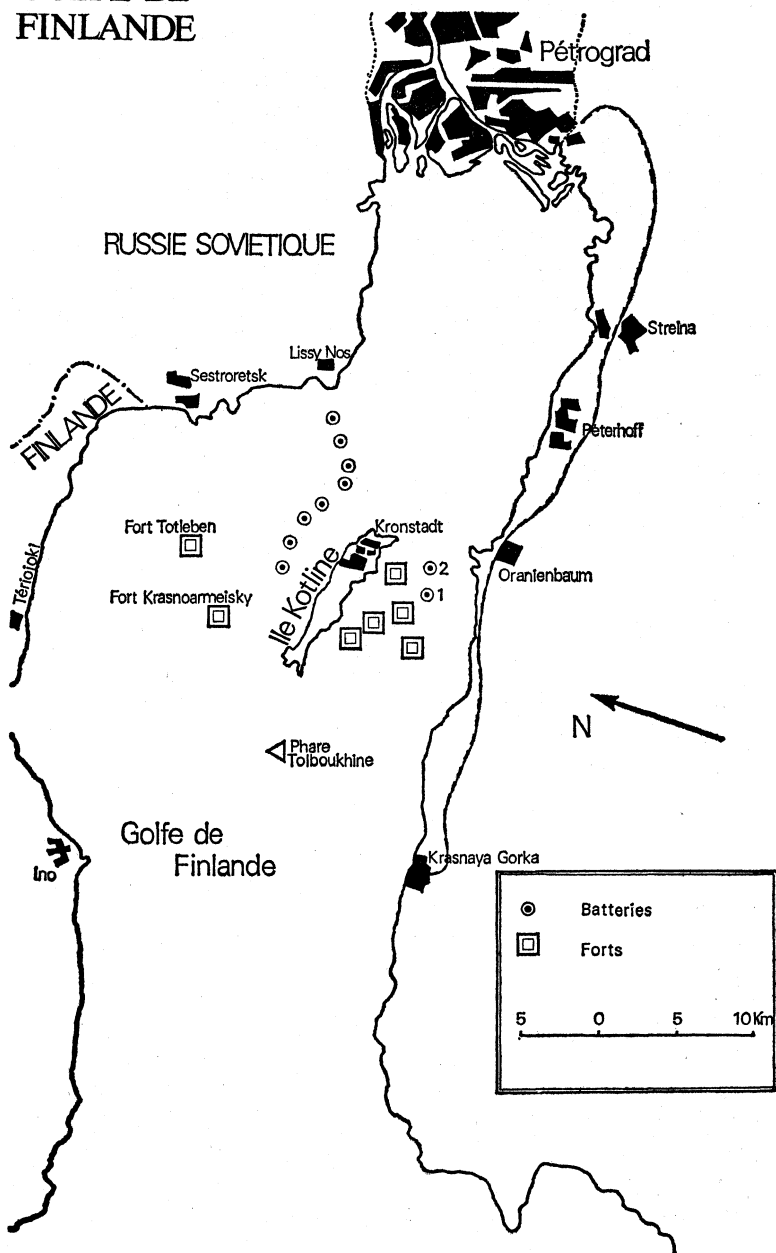
de liaison) vice-président du C.R.P.  
Ossossov, machiniste sur le croiseur « Sébastopol ».  
Arkhipov, chef-mécanicien, vice-président du C.R.P.  
Pérépelkine, électricien sur le « Sébastopol », délégué à la propagande.  
Patrouchev, chef-électricien sur le « Pétropavlovsk ».  
Koupolov, chef-infirmier.  
Verchinine, matelot du « Sébastopol ».  
Toukine, ouvrier de l'usine électrotechnique, délégué au ravitaillement.  
Romanenko, ouvrier d'entretien des docks, délégué aux affaires civiles.  
Oréchine, directeur de la 3<sup>e</sup> école de travail.  
Valk, ouvrier de scierie, délégué aux affaires civiles.  
Pavlov, ouvrier d'un atelier de mines, délégué aux transports.  
Boïkov, chef de convoi du service de la construction de la forteresse.  
Kilgast, pilote de grand raid, secrétaire et délégué à l'information.

Nous pouvons constater que presque tous les membres du C.R.P. ont une haute qualification professionnelle demandant plusieurs années de formation, ainsi ce sont des vétérans de Kronstadt bien au fait de ses récentes luttes révolutionnaires.

Le 3 mars paraît le premier numéro des « *Izvestia* » (les Nouvelles) de Kronstadt, journal quotidien de la Commune jusqu'au 16 mars. Toutes les prises de positions des insurgés y paraîtront.

Pendant son existence, la Commune va permettre aux marins et ouvriers de Kronstadt de donner libre cours à leurs aspirations à une démocratie prolétarienne, longtemps réfrénées : des troïkas révolutionnaires sont instaurées dans chaque unité de base, elles coordonnent le travail du Comité Révolutionnaire Provisoire avec la volonté de la masse ; ceci ajoute un autre trait caractéristique fondamental de la Commune : prise en mains directe de la vie sociale et économique de Kronstadt par les Kronstadiens eux-mêmes.

# GOLFE DE FINLANDE



## LES MOUVEMENTS DE SOLIDARITE AVEC KRONSTADT

La nouvelle de l'insurrection des matelots et soldats rouges de Kronstadt se répand immédiatement sur le continent et en particulier à Pétrograd. Les grèves ne sont pas encore brisées dans le « cœur de la Révolution mondiale ». Le mouvement des kronstadiens offre la possibilité aux ouvriers de développer leurs actions. Cependant la muraille de mensonges et calomnies dressée par la presse gouvernementale laisse planer un doute sur la nature de l'insurrection, et va curieusement contribuer à ramener l'ordre à Pétrograd. D'autant plus que depuis la proclamation de l'état de siège, la ville est quadrillée par des patrouilles de coursantis et de tchékistes. L'ordre de tirer à vue sur tout attroupement, décrété par le Comité de Défense bolchévik de la ville, constitue aussi une importante dissuasion. L'annonce de la N.E.P., laissant croire à une libéralisation du régime achève de désamorcer toute tentative de solidarité active avec Kronstadt.

Pourtant il se trouve quand même un ouvrier, à la réunion du Pétrosoviev du 4 mars, pour exprimer la solidarité du prolétariat de Pétrograd ; dans le tumulte et les cris hostiles de la salle remplie de militants du Parti, un ouvrier, délégué des ateliers de l'Arsenal, déclare en désignant Zinoviev et les autres dignitaires locaux :

*« C'est votre cruelle indifférence, à vous et à votre Parti, qui nous a amenés à faire grève et qui a soulevé le mouvement de solidarité de nos frères les matelots, qui ont combattu, côte à côte, avec nous pour la Révolution. Ils ne sont coupables d'aucun crime et vous le savez bien ! Et c'est consciencieusement que vous les calomniez et appelez à leur anéantissement. »* Dans le vacarme créé des cris jaillissent : *« Traître ! » « Contre-révolutionnaire ! », « Bandit menchévik ! »* Mais l'ouvrier élève sa voix et dominant le tumulte continue : *« Il y a à peine trois ans, Lénine, Trotsky, Zinoviev et vous tous, étiez dénoncés comme espions. Nous, ouvriers et marins,*



*sommes venus à votre secours et vous avons sauvés du gouvernement Kérénsky ! Prenez garde que la même histoire ne se répète pas pour vous ! »*

A ce moment un marin se lève pour prendre la défense de l'orateur.

*« L'esprit révolutionnaire de ses camarades n'a pas changé, dit-il. Ils sont prêts à défendre la Révolution jusqu'à la dernière goutte de leur sang ! »*, puis il tente de lire la résolution du Pétropavlovsk dans un concert de vociférations. (Cité par Emma Goldman.)

Voilà comment un autre témoin oculaire décrit l'atmosphère dans les quartiers ouvriers.

*« Les quartiers ouvriers sont complètement déserts. Des passants isolés marchent en longeant les murs, la tête baissée, vêtus d'habits rapiécés. On sent instinctivement que la conscience de leur impuissance et de l'impossibilité d'aider les Kronstadiens pèse lourdement sur leur âme. Les coups de canon les frappent comme des coups de fouet, l'on voit des poings se serrer involontairement et des visages se crispent. Brusquement les visages changent d'expression... une des patrouilles à qui Zinoviev a donné le droit de fusiller sur place tout « attroupe-ment » vient d'apparaître...*

*« Qu'il n'y ait pas d'attroupe-ment de plus d'une personne !... » Avec quelle haine les regards accompagnent ces esclaves de l'Etat bolchévik.*

*Tout le Pétrograd socialiste et anarchiste s'est trouvé décimé. Les équipes de la Tchéka arrêtaient tout le monde, les légalistes comme les illégaux, les militants actifs et les passifs, même ceux qui avaient milité il y a déjà pas mal de temps, durant les journées printanières de la Révolution, ainsi que ceux dont le seul tort était d'être en relation avec des anarchistes ou des socialistes : tous ont trouvé un refuge sûr et durable dans les caves de la Gorokhovaya 2. »*

*(Puis après l'annonce de la chute de Kronstadt)... « J'ai vu comment des gens pleuraient en lisant les annonces*

*de la prise de Kronstadt en lettres énormes dans les journaux. J'ai entendu des ouvriers accablés, ne craignant plus les patrouilles et discutant en groupe, dire : « Nous avons trahi nos matelots. Nous avons laissé passer notre chance... cela signifie qu'il faut supporter encore le joug... Que va-t-il advenir d'eux maintenant ? » (Kronstadtskie dni. Les journées de Kronstadt, paru dans le N° 16-18 de Révolioutsionnaya Rossiia.)*

Le kursant Stépanov note de son côté que les unités de kursantis étaient accompagnées de cris hostiles lorsqu'elles s'embarquaient à Pétrograd pour aller combattre Kronstadt : « Les junkers de Trotsky vont fusiller la classe ouvrière ! » et il remarque qu'il n'était pas bon pour les kursantis de circuler seuls en ville (recueil de Kornatovsky, pp. 93-94).

Pendant que des anarchistes « collaborationnistes » (Berkman, Goldman, Perkus...) essaient d'intercéder en faveur des Kronstadiens auprès des autorités, d'autres anarchistes, moins préoccupés de légalisme et de bons sentiments, lancent un appel à l'action directe :

*« Que se passe-t-il à Kronstadt ? Révolution ou contre-révolution ? Insurrection libertaire ou rébellion blancgardiste ? Les dirigeants bolchéviks déclarent : « Les Kronstadiens se sont soulevés contre nous, ils ont quitté notre route. Leur nouvelle voie ne peut les mener que dans le camp des blancs et de la contre-révolution ; ils n'ont pas d'autre issue. »...*

*Un pouvoir fort a besoin d'une obéissance docile ; cela signifie qu'il a besoin d'une discipline de fer, d'une armée répressive ; il lui est plus facile de gouverner lorsque le peuple est bâillonné et enchaîné.*

*Nous en avons vu les résultats : les réquisitions obligatoires pour les paysans, et le travail forcé pour les ouvriers. Un tel pouvoir n'hésite pas, sous prétexte de concessions, à vendre aux capitalistes étrangers, non seulement le labeur de l'ouvrier, mais aussi sa liberté, s'il peut affermir ainsi son autorité...*

*A propos de la seconde voie, tout le monde se tait. Tous les gouvernements la dissimulent soigneusement car c'est la fin de toute Autorité : la société libertaire. Là il n'y a plus de maîtres, plus d'esclaves, de mercenaires du travail, ni de contraintes. Chacun participe à sa propre vie.*

*L'armée régulière, instrument d'oppression, cède la place aux détachements libres de partisans. Au lieu du travail forcé, c'est le travail créateur et libre pour tous.*

*Les ouvriers s'occupent eux-mêmes de la production et de la répartition des produits. Ils se passent de l'Etat, et organisent un libre échange avec les paysans. Les questions et problèmes de la vie économique et sociale se résolvent au cours de libres assemblées des ateliers, usines et communes paysannes...*

*Mais alors vous, Pétrogradois, jusqu'à quand allez-vous vous taire et ne rien faire ? La Révolution est là qui vous attend impatiemment. Elle vous appelle à la suite de Kronstadt. Il y a quelques jours encore, vous pouviez hésiter, vous pouviez ignorer la vérité sur les événements ; le pouvoir vous avait impudemment trompés, pour sauver sa peau, pour rester en place il lui faut écraser Kronstadt. Mais qui irait combattre les matelots de Kronstadt pour défendre le pouvoir ? Le pouvoir a imaginé une fable vieille et rabattue : celle de la contre-révolution. Il veut tromper Pétrograd, il veut tromper à nouveau toute la Russie.*

*Ceux qui connaissent Kronstadt et son amour de la liberté, ne peuvent croire que les marins se soient entendus avec l'« Entente ». Seule une faible partie de la jeunesse s'est laissée prendre à cette fable. On l'a flattée, l'appelant les « vaillants défenseurs de Pétrograd » ; et sous le commandement de gredins conscients, elle a été envoyée canonner la Révolution. Voilà la vérité de ces derniers jours.*

*Sachant cela, Pétrogradois, vous vous taisez tout de même. Nuit et jour vous entendez le grondement des canons, et malgré cela vous ne vous décidez pas à intervenir ouvertement contre le gouvernement, pour détourner ainsi ses forces de Kronstadt.*

*L'affaire de Kronstadt est vôtre. Non moins que les Kronstadiens vous avez souffert du pouvoir bolchévik ces trois dernières années ; il a tué en vous tout ce qui était vivant, toute pensée, tout espoir en la possibilité d'une nouvelle révolution, même en la possibilité d'une émancipation lointaine.*

*Les Kronstadiens ont toujours été les premiers dans la Révolte ; maintenant aussi ils viennent de débarrasser leur cou des mains qui les étranglaient avec des chaînes. C'est pour cela qu'à Kronstadt, par-delà la canonnade, étincelle maintenant votre liberté.*

*C'est votre tour ! Après la révolte de Kronstadt, doit venir la révolte de Pétrograd !*

*Marins, soldats rouges, ouvriers, levez-vous à côté des Kronstadiens, et que le pouvoir amène ses bandes de coursantis, nous verrons alors pour qui sera la victoire et la Révolution.*

*Pétrogradois, votre première tâche est de supprimer ce gouvernement, et ensuite de ne pas laisser s'en instaurer un autre. Tout Etat apporte avec lui, dès le premier jour, la loi, les décrets et les interdictions. Seule la société anti-autoritaire ne vous enchaînera pas...*

*Marins, soldats, ouvriers, organisez entre vous une liaison, entendez-vous et mettez au point votre action. Attaquez tous les centres bureaucratiques, tous les dépôts d'armes. Le pouvoir vous recevra à coups de fusils : c'est ainsi que tout pouvoir rencontre la Révolution. Et comme toujours cela sera son chant de cygne. »*

(Kornatovsky, ouvrage cité, pp. 164-166.)

Des actions ont dû être tentées, nous manquons d'informations à ce sujet, mais en tout état de cause elles n'ont pas suffi pour briser l'étau de fer dans lequel était pris Pétrograd. Force resta au gouvernement « ouvrier et paysan ».

De même il est difficile d'apprécier l'impact de l'insurrection de Kronstadt dans le reste du pays. Le témoi-

gnage d'un marin de la Mer Noire, paru en 1928 (35), montre qu'un mouvement de solidarité était possible au sein de la Flotte de la Mer Noire, autre bastion révolutionnaire, mais le manque de liaison et d'informations sur Kronstadt paralysa toute initiative.

Par contre le mouvement gagna immédiatement la Division aérienne, basée à Oranienbaum. Un Comité Révolutionnaire Provisoire fut créé le 3 mars sur le modèle de celui de Kronstadt. Cependant aucune précaution militaire ne fut prise, les cantonnements de la division furent cernés la nuit suivante par des troupes gouvernementales, qui désarmèrent ces unités et procédèrent à l'exécution immédiate de 47 aviateurs. Sans aucun doute, si les Kronstadiens avaient pu compter sur la participation de cette division aérienne, il y a de fortes chances que leur entreprise eût été couronnée de succès.

## LES OPERATIONS MILITAIRES

La garnison de Pétrograd, nous l'avons vu, a été désarmée et consignée dans ses cantonnements dès les premières grèves de février. Deux cuirassés, le « Ganguot » et le « Poltava », ainsi qu'un brise-glace se trouvent immobilisés à Pétrograd par la glace. Immédiatement après la formation du Comité Révolutionnaire Provisoire de Kronstadt, les insurgés tentent de joindre les équipages de ces navires ; là aussi, les autorités ont pris les devants : les matelots sont désarmés, placés sous bonne garde, et, ultime précaution, les percuteurs des canons sont ôtés. Le pouvoir a donc les mains libres pour mobiliser tous ses fidèles à travers le pays. Le répit du 2 au 7 mars va être consacré à cette tâche : après des sondages sur l'état d'esprit des troupes, les autorités font venir des unités de coursantis, fortement laminés par la propagande officielle et d'une fidélité aveugle au Parti. Des unités sont constituées par des tchékistes, par des détachements de réquisition, par des permanents du Parti et

---

(35) Diélo Trouda N° 44-45. Traduit en français dans *L'Insurrection de Kronstadt-la-Rouge*.

des syndicats. On fait même venir des unités de Bachkirs, de Mongols, de Kirghizes, de Lettons, assez éloignés en esprit des matelots, et plus enclins à tirer sur ceux-ci que des Russes ou des Ukrainiens. Tout cela n'évitera pas de sérieux déboires à l'Etat-Major de l'Armée Rouge.

Considérons les effectifs des deux camps durant les opérations militaires (36).

Le camp des insurgés dispose des moyens suivants : 3.500 fusils, 68 mitrailleuses et 135 canons de tous calibres.

Les effectifs sont de 10.000 marins et 4.000 soldats rouges, dont 5 à 6.000 seulement pourront combattre, car beaucoup de marins n'ont que des bottes de feutre, utilisables sur les navires mais non sur la neige et la glace. Lors de l'investissement de la ville, des ouvriers vont constituer des détachements et se joindre aux insurgés. Dans le port de Kronstadt, 11 navires sont ancrés, mais seuls le Pétropavlovsk et le Sébastopol sont en état de fonctionner et encore : le Sébastopol n'a pas de carburant et dépend du Pétropavlovsk pour l'électricité, celui-ci ne disposant que de 300 tonnes de fuel (il en faut 40 pour une journée de fonctionnement).

Toute une série de forts et de batteries entourent la forteresse : — au Nord, 7 batteries et les forts Totleben et Krasnoarmeïsky — à l'Ouest de l'île Kotline, longue de 13 km, se trouvent les forts Kronchlot, Rif et Chanets — le phare Tolboukhine termine la boucle au-delà de l'île. — Au Sud se trouvent 5 forts : Constantin, Paul, Pierre, Alexandre et Milioutine.

Les lignes de défense sont donc très étalées et ne disposent pas d'un nombre suffisant d'armes légères. L'arme principale est l'artillerie, très efficace.

Mal équipés, les insurgés sont, ce qui est le plus grave, très mal nourris : les réserves alimentaires sont faibles. La farine de la forteresse se trouvait au moulin d'Oranien-

---

(36) Pour toutes les données des opérations militaires nous nous inspirons en grande partie des textes publiés par la suite par les participants bolchéviques : Ouritsky, Dybenko, Poutna, Boubnov, Rafail, Vorochilov, ainsi que de Poukhov et du recueil de Kornatovsky.

Cf. la bibliographie à la fin de l'ouvrage.

baum (60.000 livres), les bolchéviks se hâtèrent de la transférer dans un autre lieu. Les rations alimentaires seront réparties parmi toute la population, y compris les 2 à 3.000 prisonniers faits lors des premiers combats, les blessés ennemis hospitalisés sont de même fraternellement soignés, sans compter les dirigeants communistes emprisonnés (Kouzmine, le commissaire de la Baltflot réclamera même du beurre dans ses rations).

Selon un des membres du Comité Révolutionnaire Provisoire, les Kronstadiens auraient pu tenir s'ils avaient disposé de ravitaillement. Se nourrissant de miettes de conserves et de quelques biscuits, les insurgés assumèrent un service ininterrompu de 8 jours : ceci joua un rôle déterminant dans leur décision d'évacuer la forteresse.

Du côté gouvernemental tous les moyens sont mis en œuvre. Trotsky lui-même vient superviser les opérations. Bon nombre de spécialistes, officiers sortis de l'armée tsariste et acquis au nouveau régime, sont là : Toukhatchevsky, la nouvelle étoile de l'Armée Rouge, dirige le tout et élabore les plans des offensives ; Sédiakine commande le groupe Sud des assaillants, Kazansky, le groupe Nord. Les meilleurs cadres de l'Armée Rouge, officiers et commissaires politiques, participent activement : Poutna, Ouritsky, Tiouléniev, Dybenko, Boubnov, Vorochilov...

Les assaillants disposent rien qu'au groupe Sud, de 120 canons de tous calibres ; cependant Poutna reconnaît la supériorité de l'artillerie kronstadienne, et précise même que l'artillerie de l'Armée Rouge évitait de canonner la forteresse trop longtemps, pour démoraliser éventuellement les insurgés, car l'effet contraire se produisait alors : la riposte énergique et précise de Kronstadt avait le plus mauvais effet sur le moral des troupes gouvernementales.

C'est surtout dans les armes légères que les assaillants dominaient : la 79<sup>e</sup> brigade à elle seule disposait de 67 mitrailleuses, soit autant que tout Kronstadt.

La première offensive a lieu dans la nuit du 7 au 8 mars. Près de 20.000 hommes sont engagés du côté gouvernemental. Cette première attaque se termine par un désastre : les assaillants sont fauchés par le feu des mi-

trailleuses et des canons, des désertions massives des régiments de la 187<sup>e</sup> brigade ont lieu (Gromov, dans Kornatovsky).

Le 561<sup>e</sup> régiment, composé de Kronstadiens, passe en partie dans le camp des insurgés. Des coursantis même se rendent par compagnies, passant outre aux injonctions de leurs officiers. Fait plus grave, des régiments, en particulier ceux de la Division Générale, refusent de marcher à l'assaut. Ce mouvement de refus va s'intensifier les jours suivants : beaucoup de mobilisés veulent savoir ce que réclament les Kronstadiens et pourquoi on les envoie contre eux, d'autres craignent de s'aventurer sur la glace à découvert.

L'école d'aspirants de la 93<sup>e</sup> brigade, intégrée dans le 95<sup>e</sup> régiment, crie au commandant et au commissaire politique qui la passent en revue : « Pourquoi nous avez-vous amenés ici ? » Deux jours plus tard, elle refuse de partir à l'assaut et les rigueurs du tribunal militaire s'abattent sur elle (ceci signifie qu'un homme sur cinq est fusillé).

Le 14 mars, les régiments d'Orchansky, de Névelsky et de Minsk refusent d'attaquer. Pourtant ce sont des unités d'élite qui se sont signalées dans la lutte contre les blancs. Ils sont désarmés et le « tribunal » sévit. Le 15 mars, c'est au tour du 237<sup>e</sup> régiment de Koursk de refuser : on fusille encore un homme sur cinq.

Le 16 mars, deux échelons de la 81<sup>e</sup> brigade, en route pour Oranienbaum, se mutinent, tuent leurs commandants et commissaires et se dispersent dans la campagne avoisinante.

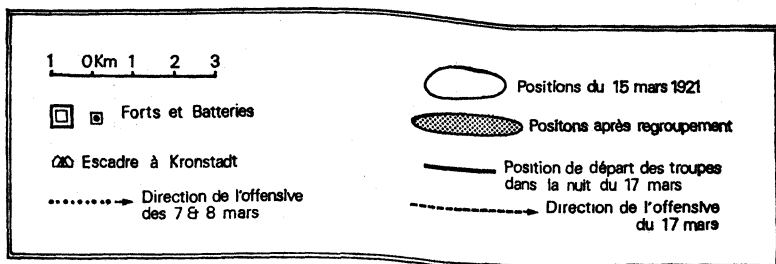
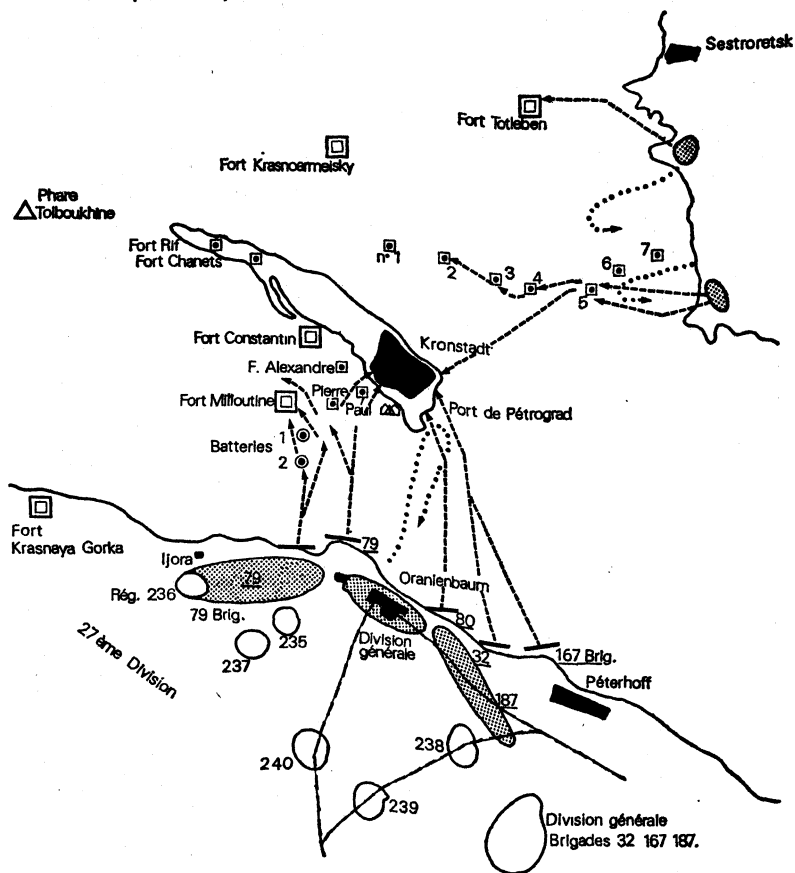
Le 16 mars, la 27<sup>e</sup> Division, commandée par Poutna, se révolte ; les soldats chassent tout leur commandement ; la 32<sup>e</sup> brigade et d'autres troupes vont être contaminées, le régiment spécial des coursantis, commandé par Fedko, intervient énergiquement et désarme les régiments mutinés : fusillades encore. (Stépanov, dans Kornatovsky.)

Lors des attaques, afin de prévenir la reddition des troupes, des chaînes d'éléments sûrs (tchékistes, permanents du Parti) sont placés derrière les assaillants et leur tirent dessus à la moindre hésitation. D'après cer-



# OPERATIONS MILITAIRES DU 17 MARS

Carte établie d'après Ouritsky



tains témoignages oculaires, des vagues d'assaut perdent plus de la moitié de leurs effectifs avant d'arriver en vue des forts (cité par Ida Mett).

Toujours le 16 mars, à la veille de l'offensive décisive, le régiment des koursantis de Péterhoff refuse de monter à l'assaut, prétextant la dysenterie ; après une visite médicale négative, 30 koursantis sont isolés, déshabillés et amenés dans un hangar pour être exécutés (Kornatovsky).

Ce même jour Toukhatchevsky donne l'ordre de s'emparer de la forteresse coûte que coûte. Toutes les forces disponibles sont massées sur les rives d'Oranienbaum et de Sestroretsk. L'offensive est divisée en deux groupes : Sud et Nord.

Au Sud, participent à l'action : la Division générale, commandée par Dybenko, le régiment spécial des koursantis, la 27<sup>e</sup> Division d'Omsk, les brigades 32, 79, 80, 167 et 187 ; soit en tout 16 régiments, ce qui équivaut approximativement à 40-50.000 hommes (officiellement plus tard on essaiera de minimiser les chiffres, ainsi Poutna parlera de 10.000 hommes, chiffre tout de même faible pour 16 régiments en considérant qu'un régiment normal peut atteindre 4.000 hommes). Le groupe se divise en trois colonnes : l'une attaque les forts 1, 2, et Milioutine ; la deuxième les forts Paul, Pierre, Alexandre et a pour objectif d'atteindre la ville par le vieux rempart et d'occuper la partie orientale de la forteresse ; la troisième fait mouvement sur les Portes de Pétrograd, point le plus vulnérable de la cité. (Voir carte des opérations.)

Le groupe Nord est composé exclusivement d'unités de koursantis atteignant environ 10-15.000 hommes, et a pour tâche de prendre les batteries et les forts Totleben et Krasnoarmeïsky, puis de faire diversion au Nord de l'île.

Depuis le 10 mars au soir, 320 délégués du X<sup>e</sup> congrès sont venus renforcer l'encadrement politique des troupes. La plus grande partie de ces délégués est composée de membres de l'Opposition Ouvrière et des partisans du Centralisme Démocratique, venus prouver au Parti leur loyauté. (Boubnov est un des leaders du « Centralisme Démocratique ».)

Les combats commencent à l'aube et deviennent tout de suite très acharnés. Les marins se défendent avec rage. Les pertes des assaillants sont énormes, mais ils parviennent à submerger les garnisons des forts 1 et 2, au Sud, des batteries 6, 5, 4, 3, et 2, au Nord. Grâce à leur camouflage (enveloppés dans des draps blancs pour être invisibles sur la neige) les troupes de la 3<sup>e</sup> colonne du groupe Sud trompent les observateurs de la forteresse et attaquant en force, réussissent une percée par les Portes de Péetrograd. La bataille se transforme en combats de rue extrêmement durs, la situation change de mains plusieurs fois au cours de la journée ; à un moment le haut-commandement craint la débâcle et envisage une retraite ; la situation se stabilise dans la soirée : les Kronstadiens restent maîtres de la plus grande partie de la ville et de quelques forts.

Cependant les marins n'en peuvent plus ; ils sont épuisés par huit jours de veille ininterrompue, affamés, à court de munitions, et sentent qu'ils ne pourront pas résister davantage ; aussi décident-ils d'évacuer la forteresse en plusieurs groupes successifs, huit mille personnes en tout, et vont se réfugier, en bon ordre, en Finlande. Certaines unités, isolées, ne peuvent être évacuées et combattront avec acharnement le 18 mars jusqu'à la dernière cartouche. Une dernière chaîne de 180 marins accueillera par un feu d'enfer l'ennemi, le 18 mars au soir, à proximité du fort Rif et du phare Tolboukhine. Les Kronstadiens sont défaits mais non vaincus.

Les pertes des assaillants sont terribles : Dybenko signale qu'en 20 minutes, la 32<sup>e</sup> brigade perd 30 % de ses troupes, 50% de son commandement ; dans la première colonne commandée par Tiouléniev, il ne reste plus que 40 % du commandement, le 237<sup>e</sup> régiment perd la moitié de son effectif, son commandement est anéanti ; la Division Générale perd 90 % de son commandement ; le 3<sup>e</sup> bataillon du 235<sup>e</sup> régiment est complètement décimé ; l'école d'aspirants de la 79<sup>e</sup> brigade est entièrement anéantie ; dans la 79<sup>e</sup> brigade, 60 % des soldats sont tués ou blessés, 70 % de l'encadrement politique, 80 % des délégués du X<sup>e</sup> congrès. Dans le groupe Nord, les

pertes se situent à la même échelle : après la prise de la batterie N° 6, un bataillon de choc de koursantis est complètement décimé ; d'un autre bataillon, il ne reste plus que 20 à 25 survivants (Stépanov). Ouritsky signale aussi un bataillon dont il ne reste plus que 18 rescapés.

Les combats de rue ont été extrêmement meurtriers ; il a fallu prendre d'assaut chaque maison où des ouvriers et des matelots s'étaient retranchés. Deux cent-soixante Kronstadiens, retranchés dans l'école des machines, tiennent tête pendant deux heures à toute la deuxième colonne, avant de se rendre : il n'y reste plus que 30 survivants, tous blessés.

L'Armée Rouge a fait son apprentissage des combats de rue, remarque Ouritsky, cela lui sera encore utile plus tard, ajoute-t-il. Poutna, lui, considère que c'est un triomphe pour l'Armée Rouge. Officiellement, le chiffre des pertes sera très minimisé : 700 tués et 2.500 blessés. Un des participants, Stépanov, conteste ces chiffres, uniquement d'après la prise du fort N° 6.

On peut considérer que les assaillants ont eu, depuis le début des hostilités, en comptant le nombre des noyés, plus de 10.000 tués et le double de blessés, et c'est un minimum. Quant aux Kronstadiens, les nombres avancés par eux des pertes durant les combats sont de 600 morts et de 1.000 blessés.

Citons le témoignage d'un témoin d'une conversation entre plusieurs « héros » rouges :

« ... L'atmosphère devint pénible à Pétrograd. Je repartis pour Moscou. L'ironie du destin m'amena à voyager dans le même wagon que les « commandants rouges », qui venaient d'écraser Kronstadt. Je regardais comme dans un rêve, dans un pénible cauchemar, leurs visages nerveux, tentant de paraître calmes. J'écoutais les expressions de joie de leurs voix enivrées de « victoire ». Parmi eux il y avait Dybenko, le héros principal ; les autres apparaissaient simplement comme des bourreaux, lui avait en plus l'empreinte du traître-Judas. Renégat de de la Révolution, renégat de la flotte (37), il semblait

---

(37) Ce même Dybenko passait à l'époque pour un membre

qu'il le sentait lui-même et se vengeait de sa chute. Ce n'est pas pour rien qu'on l'avait nommé commandant de Kronstadt, sitôt la ville investie. Il fallait voir le rictus de ses lèvres lorsqu'il parlait des 900 matelots et soldats rouges qu'il avait fait fusiller dès le premier jour de la prise de la forteresse. Il disait, en souriant cyniquement : *« A la guerre comme à la guerre... Il n'y avait pas à faire des manières avec ces canailles »...*

D'autres admirent tout simplement les belles montres offertes par le Soviet de Pétrograd, ou les décorations de l'étendard rouge (rouge du sang des paysans et ouvriers, qu'ils venaient de faire couler abondamment à la gloire... de ces mêmes paysans et ouvriers).

Ils tentent de garder le sérieux qui incombe à des généraux rouges. Evidemment, ils n'y arrivent pas, ce qu'ils viennent de vivre ruisselle d'eux. Il est particulièrement pénible d'entendre leurs récits sur la prise de Kronstadt.

*« Cela fait huit ans que je fais la guerre sur tous les fronts, raconte Tiouléniev (qui commandait la 3<sup>e</sup> colonne d'assaut), mais je n'arrive pas à me souvenir d'un combat aussi acharné. C'était l'enfer, les matelots attaquaient comme des bêtes féroces. On dit que la canonnade de cette nuit a brisé toutes les vitres d'Oranienbaum, moi je n'entendais plus les coups de feu... Je ne peux pas comprendre d'où leur venait cette hargne. »*

*... « Vous savez, il fallait prendre d'assaut chaque maison. Cela retenait une compagnie entière pendant une demi-heure, enfin elle était prise et qu'est-ce que vous pensez ? Près d'une mitrailleuse deux ou trois matelots baignent dans le sang, l'un est déjà mourant mais il rampe tout de même vers un revolver et balbutie : « Scélérats ! je n'en ai pas encore assez descendu !... »*

*... « Comme ils étaient fiers encore ! Nous avions encerclé une petite batterie qui n'avait que 3 pièces légères d'artillerie. Ils voient qu'ils ne peuvent plus rien faire.*

---

de la gauche du Parti, n'entretenait-il pas aussi une liaison passionnée avec Alexandra Kollontaï, celle qui écrivit la Plateforme de l'opposition ouvrière ?

Il se trouvera quand même quelques âmes tendres en 1938 pour déplorer sa « purge »...

*Le commandant, un grand matelot, nous dit : « Que le diable vous emporte. La force rompt la paille. Emmenez les canons. »*

*Dybenko commande naturellement : « Prisonniers ! venez par ici ! » Alors le matelot bondit : « Quoi ? prisonniers — nous sommes prisonniers ! Ah mon salaud ! Premier canon, Feu ! ». Ils ont eu le temps de faire feu de deux canons, ils tuèrent l'aide de camp qui se tenait à côté de Dybenko, mon commissaire politique... »*

*« — Pour cela il ne leur resta que les côtes ! » interrompit Dybenko — « Oui, nous les avons taillés en morceaux », lui répond avec considération celui qui parle.*

*Le train fonce, emportant ces « rouges » vers d'autres honneurs, et moi vers mes camarades, vers la nouvelle lutte pour la cause des Kronstadiens. En pensant à tous ces récits qui glorifient leur conduite, je me dis : « Oui, ils surent tenir leur parole : Vaincre ou mourir. Ils ne purent vaincre, alors ils périrent comme savent le faire les Kronstadiens. Cela ne peut pas passer inaperçu — si Kronstadt a péri — sa cause reste vivante ! Leur sang a été versé sur un sol fertile où doit éclore dans toute sa splendeur la fleur écarlate de la Révolution des travailleurs. »*

*(Kronchtadtskie dni, op. cit. dans Révolioutsionnaya Rossiia.)*

## LA REPRESSION

Le nombre des Kronstadiens tombés au combat est relativement peu élevé ; il va être considérablement augmenté par le nombre des prisonniers et blessés exécutés sommairement par leurs ennemis. Les Kronstadiens, qui n'avaient pas touché un cheveu de la tête ni des dirigeants communistes emprisonnés, ni des prisonniers faits au cours des combats précédents, vont être sauvagement pourchassés dans les rues de la ville, les blessés achevés sur place. Dybenko, nous venons de le voir, en revendique 900 pour la première journée de son pouvoir sur la forteresse. Fédotov-White parle de 5 à 600 blessés pris les

armes à la main, exécutés sommairement sur place. Écoutez le récit d'un des coursantis, Ioustchouk, lors de la prise de la batterie N° 6 : « ... Nous entrons en courant dans la casemate, nous y voyons une masse compacte de marins, se tenant debout les bras levés. Nous nous heurtons à l'entrée à un monceau de cadavres ennemis. Nous demandons : — Pourquoi il y en a-t-il tellement ici ? Un coursant nous répond : « Bah voilà, il y a un camarade qui a voulu s'amuser un peu, nous l'avons arrêté avant qu'il ne les tue tous. » (Kornatovsky, p. 91.)

Il y a eu certainement d'autres exemples de ce « jeu amusant ». L'ordre « soviétique » doit régner. Les prisonniers seront méthodiquement exterminés, cela pendant plusieurs mois ! Citons Victor Serge qui s'étonne ingénument : « ... Peut-on, enfin, justifier le massacre insensé, et je le répète, abominable, des vaincus de Kronstadt, que l'on fusillait encore par paquets dans la prison de Pétrograd, trois mois après la fin du soulèvement ? C'étaient des gens du peuple russe, arriérés (!) peut-être, mais qui appartenaient aux masses de la Révolution même (*Sur Cronstadt 1921 et quelques autres sujets*. La Révolution Proletarienne, N° 277, du 25-8-1938).

Victor Serge ne comprend pas que les Kronstadiens étaient devenus des témoins trop gênants des « contradictions » de la Dictature du Proletariat. Leur seule existence continuait à représenter un danger pour le Parti, car ils pouvaient contaminer le reste de la population laborieuse, en les informant de la nature et du caractère réels de leur mouvement. Quant à la qualification « d'arriérés » de V. Serge, elle est assez révélatrice de sa personnalité, elle lui sert à justifier sa veulerie lors des événements : humanisme de salon teinté d'un certain « fatalisme » intellectualiste.

Il y eut environ 1.500 Kronstadiens arrêtés de février à octobre, en dehors des événements, à Pétrograd ou dans le pays, au cours d'élections de soviets ou d'assemblées générales. Les 2.000 Kronstadiens faits prisonniers lors de la prise de la forteresse, seront envoyés à Novotcherkassk et comparaitront devant un tribunal de la Tchèque ; 200 seront fusillés, 1.000 envoyés aux travaux forcés à

Mourmansk. Parmi eux des ex-membres du parti, 400 seront internés dans des camps de concentration et périront peu à peu par malnutrition, les 400 restants seront, selon toute vraisemblance, mis en liberté et renvoyés chez eux.

(Voir Maximoff. Guillotine at work, et « Sotzialistický Vestnik » (le messager socialiste) N° 7, avril 1922.)

Les huit mille Kronstadiens réfugiés en Finlande sont internés dans des camps et pris en charge par la Croix Rouge internationale. Certains ne peuvent pas supporter l'inaction et constituent de petites unités qui vont combattre les Bolchéviks dans la Carélie, d'autres, assez nombreux, se laissent abuser par une promesse « d'amnistie » et rentrent, en mai et juin, au pays ; là, ils sont immédiatement cueillis et envoyés dans les geôles tchékistes, pour être soit fusillés, soit déportés dans les camps de concentration, où on les fera mourir à petit feu.

Parmi ceux qui moururent fusillés, relate V. Serge (*Mémoires d'un révolutionnaire*, p. 145) certains crièrent : « Vive la Révolution mondiale ! » et même : « Vive l'Internationale Communiste ! ».

Il y eut une amnistie officielle en 1922 ; beaucoup d'autres Kronstadiens s'y laissèrent encore prendre et subirent le sort de leurs premiers camarades. Nous avons retrouvé une liste de 20 Kronstadiens emprisonnés en août 1923, dressée par Simon Fléchine, libertaire russe qui se trouvait arrêté également à cette époque. Cette liste, parue dans *Anarkhitchesky Vestnik* (le messager anarchiste) à Berlin, en 1924, fournit les noms et les caractéristiques des Kronstadiens considérés comme les meneurs du mouvement, d'ailleurs deux membres du Comité Révolutionnaire y figurent ; pour la plupart ce sont tous des révolutionnaires aguerris :

1 — Fédotoff, Vassily Mikhéiévitich — Marin sur le « Pétropavlovsk », ancien ouvrier de l'usine Poutilov à Pétrograd, participa à la Révolution de 1917, a pris une part active à la création du premier Soviet révolutionnaire de la Flotte Baltique en 1917. Participa à l'insurrection de 1921, revint de Finlande sur la base des deux amnisties du Comité Central Exécutif de la République.



2 — Zveltis, Ivan Ivanovitch — Ancien ouvrier, se trouvait sur le « Sébastopol » depuis 1916, participa à la création du premier Soviet de la Baltflot en 1917, revint de Finlande après les deux amnities.

3 — Andréitchenko — Marin du « Sébastopol », ancien ouvrier d'une usine de fabrication de machines, a pris part aux trois Révolutions. Se trouve emprisonné depuis un an.

4 — Gouriev-Dalmatov — Marin du « Pétropavlovsk », paysan de la province de Riazan, participa aux trois Révolutions.

5 — Ioudine, Vladimir — Marin, paysan de la région d'Olonetsk, prit part aux trois Révolutions.

6 — Broussnikine, Stépan, paysan de la province de Simbirsk, prit part aux trois Révolutions.

7 — Térentiev, Stépan — Marin, avant le service militaire était ouvrier métallurgiste, était membre du Parti Communiste qu'il a quitté pendant l'insurrection.

8 — Zakharov, Alexandre Fokitch — Marin, membre du Parti Communiste qu'il a quitté pendant l'insurrection. Participa à la Révolution de 1905.

9 — Ermolaiev, Ivan Alexéievitch — Marin, ouvrier, participa aux trois Révolutions.

10 — Koulichev, Stépan Dmitriévitch — Marin, paysan, participa à la Révolution de 1917 et à l'insurrection de 1921.

11 — Toukine, Gavril Pavlovitch — Secrétaire du Comité Révolutionnaire Provisoire — ouvrier en électromontage, ancien marin, participa à toute l'activité révolutionnaire de la Flotte Baltique.

12 — Bogdanov, Andreï Artemievitch — Marin, paysan, participa à la Révolution de 1917 dans la Flotte Baltique.

13 — Kourkine, Ivan Ivanovitch — Soldat rouge, paysan de la province de Riazan, participa au mouvement révolutionnaire avant 1917.

14 — Lobachev, Ivan Vassiliévitch — Soldat rouge, paysan de la province de Novgorod, participa à deux Révolutions.

15 — Erchov, Vassily Efrémovitch — Soldat rouge, paysan de la province de Novgorod, participa à la Révo-

lution de 1905 à Novgorod, participa à l'activité révolutionnaire de Kronstadt, fut emprisonné sous le tsarisme.

16 — Martynov, Iakov Ivanovitch — Soldat rouge, participa en 1917, enfermé depuis 13 mois.

17 — Fedorov, Iakov — Soldat rouge, paysan, participa au mouvement révolutionnaire dans l'armée.

18 — Raskazov — Soldat rouge, participa au mouvement révolutionnaire dans l'armée.

19 — Biélov, Léonide. — Paysan, participa à l'insurrection de 1921.

20 — Yakovenko, Vassily Andréievitch — Marin, participa activement à tout le mouvement révolutionnaire de la Flotte Baltique, membre du Comité Révolutionnaire de Kronstadt. Vers la mi-septembre, fut envoyé à Moscou. Son sort ultérieur nous est inconnu.

Après plusieurs grèves de la faim pour protester contre leur emprisonnement depuis plus d'un an, ces Kronstadiens furent condamnés à 3 ans de travaux forcés dans les îles Solovki (Bagne extrêmement dur, où il y avait peu de chance de survivre), sans que leur détention préventive entrât en considération .

## LA SIGNIFICATION POLITIQUE DE KRONSTADT : LA 3<sup>e</sup> REVOLUTION

Au début de l'insurrection, les spécialistes militaires, ex-officiers impériaux reconvertis dans l'Armée Rouge par Trotsky, conseillent aux insurgés de constituer une tête de pont sur le continent, en particulier à Oraniembaum, importante base militaire dont la garnison est gagnée par le mouvement. Les insurgés refusent, ce qui entraîne de graves conséquences militaires : c'est la même erreur que les communards de Paris dédaignant de prendre le Mont-Valérien. En effet, une fois débarqués sur le continent, les marins auraient rallié la plupart des unités d'Oraniembaum, de Péterhoff, et de la Krasnaya Gorka, qui leur étaient favorables, puis auraient pu mar-

cher et prendre sans difficultés Péetrograd, ce qui aurait changé la face de bien des choses par la suite.

Par contre, cette erreur stratégique n'en était pas une politiquement, et c'est là toute la valeur de la démarche prolétarienne des Kronstadiens ; car en fait ils ne voulaient pas jouer le rôle d'une avant-garde putschiste, se substituant ainsi au prolétariat de toute la Russie ; ils comptaient sur la justesse de leur cause et sur sa contamination de la population laborieuse du pays. Il eût fallu pour cela qu'il y ait une information correcte et large de leur mouvement, et ils n'en eurent ni les moyens ni le temps, d'autant plus que le pouvoir éleva des véritables montagnes de calomnies et de mensonges autour des événements.

Les premiers mots d'ordre, nous l'avons vu, signifiaient un retour à l'esprit et aux idéaux d'Octobre 1917 ; au fur et à mesure que les relations avec le gouvernement deviennent plus hostiles, la signification politique de l'insurrection se précise, pour se cristalliser autour du mot-d'ordre fondamental de « *Tout le Pouvoir aux Soviets, et non aux Partis* », que Lénine transforme en « *Tout le Pouvoir aux Soviets, sans les bolchéviks* », démasquant là, la véritable nature contre-révolutionnaire du régime.

Dans le dernier numéro des « *Izvestia* » de Kronstadt du 16 mars, un couplet des tchastouskis (38) définit bien l'intention profonde des insurgés :

*« Une nouvelle aube apparaît  
Débarrassons-nous des chaînes de Trotsky  
Jetons bas le tsar Lénine,  
Donnons la liberté au Travail  
Répartissons-nous la terre, les fabriques et les usines,  
Le Travail instaurera l'égalité,  
Et avec le Travail libre,  
La fraternité de tous arrivera  
Ou sinon alors jamais. »*

---

(38) Chanson populaire russe, traitant sur le mode ironique les différents aspects de la vie quotidienne.

Dans le numéro 6 du 8 mars, l'article « *Pour quoi nous luttons* » exprime la dimension et le caractère du mouvement, nous pouvons considérer le passage suivant comme le testament politique des insurgés :

*« C'est ici, à Kronstadt, qu'est posée la première pierre de la 3<sup>e</sup> Révolution, celle qui brise les dernières chaînes des masses laborieuses et ouvre une nouvelle et large voie pour l'édification socialiste.*

*Cette nouvelle révolution mettra ainsi en marche les masses laborieuses de l'Est et de l'Ouest, devenant l'exemple d'une nouvelle construction socialiste, opposée à « l'ordre » bureaucratique des bolchéviks, convainquant les travailleurs étrangers de toute évidence que ce qui a été accompli chez nous jusque là, au nom des ouvriers et des paysans, n'était pas du socialisme.*

*Les ouvriers et les paysans doivent aller en avant, de manière irréversible, laissant derrière eux l'Assemblée Constituante et son régime bourgeois, la dictature du Parti Communiste, des tchékas et du capitalisme d'Etat, qui étouffent le prolétariat et menacent de l'étrangler définitivement. »*

Cette troisième et ultime Révolution fait suite à la première contre le tsarisme, contre la noblesse féodale et l'autocratie, et à la deuxième contre la bourgeoisie, le parlementarisme et le capitalisme privé. La troisième révolution se fera, elle, contre le césarisme bureaucratique de parti et le capitalisme d'Etat, pour établir le pouvoir des Conseils, sans parti « guide » ni politiciens messianistes.

On a voulu voir une influence anarchiste dans ces mots d'ordre ; dans une certaine mesure, c'est vrai : Pérépelkine était libertaire, Pétritchenko sympathisait avec le mouvement makhnoviste et en avait subi l'influence, mais ce qui est sûr c'est que la masse des insurgés s'identifiait étroitement à toutes ces positions, communistes dissidents compris. En fait, il y a eu à Kronstadt une démarche collective de classe, il n'y a pas eu de meneurs entraînant la foule ; les articles fondamentaux des Izvestia ne sont pas signés, à la différence des journaux

bolchéviks, menchéviks ou S.R. de l'époque. Les insurgés se sont voulus sans étiquette, ou du moins ne se sont réclamés que de celle de sans-parti. Toutefois, l'autogestion de la vie et des luttes, la démarche collective de classe, le caractère authentiquement prolétarien et communiste du mouvement l'apparentent à l'autre extraordinaire mouvement insurrectionnel des paysans d'Ukraine, connu sous le nom de Makhnovchtchina. Les bolchéviks seront d'ailleurs les premiers à faire le rapprochement entre ces deux mouvements communistes libertaires.

Kalinine, le président de l'Union Soviétique déjà mentionné plus haut, qui était d'extraction paysanne et pour cette raison le porte-parole du pouvoir à l'égard de la paysannerie, explique l'insurrection de Kronstadt dans un discours, vers la fin de mars 1921.

*« ... Une des manifestations les plus éclatantes du banditisme apparaît, sans aucun doute, dans l'insurrection de Kronstadt. Celle-ci a éclairé de façon très lumineuse les forces qui combattent, elle a montré au monde entier que toute insurrection dirigée contre les communistes, est l'œuvre de la bourgeoisie mondiale, ouvrant le chemin du pouvoir aux pomestchikis et aux capitalistes. Tout cela, malgré certains participants de la mutinerie de Kronstadt — qui ne sont peut-être pas des escrocs politiques, mais des imbéciles politiques — voulant montrer qu'ils sont rouges ; mais ce fait ne change rien à l'affaire : ils font la même chose que les ennemis les plus noirs et irréductibles du pouvoir soviétique.*

*... Les matelots ont proclamé des slogans, apparemment non bourgeois bien qu'agréables à ces derniers : « Egalité, Fraternité... », « A bas la violence des Communistes » ou bien même « A bas les intrus de la Révolution », et enfin, « A bas les capitalistes, nous sommes pour le Pouvoir des Soviets ». C'est sous les mêmes slogans qu'éclatent les insurrections de bandits : celles de l'anarchiste Makhno, du S.R. de gauche Antonov, de Kolesnikov et des autres batko.*

*Pourquoi les capitalistes se réjouissent tant et sou-*

tiennent ces insurrections où, ils ne sont pas les leaders et dont les mots d'ordre leur sont apparemment hostiles du genre de « A bas les Capitalistes, Vive le Pouvoir des Soviets » ?

Seulement parce que tous ces Makhno, Antonov et le Pétritchenko de Kronstadt, indépendamment de leurs mots-d'ordre, continuent le travail des Koltchak et des Ioudénitch : ils combattent les ennemis jurés des capitalistes — les Bolchéviks —.

...Rappelez-vous : il y a six mois lorsque les contre-révolutionnaires s'emparaient du pouvoir quelque part, une demi-heure après les officiers avaient remis leurs épaulettes.

Cela a été partout et toujours. Maintenant à Kronstadt, nous avons vu que pas un seul officier n'a eu cette idée. Il va de soi qu'ils y ont pensé, mais l'expérience leur a enseigné que maintenant il n'est pas possible de combattre les ouvriers et paysans avec des mots-d'ordre ouvertement contre-révolutionnaires. Il n'est possible de les combattre qu'en sapant la base même de la Révolution, en œuvrant à sa décomposition interne, en agissant au sein même du Parti communiste, ou bien alors en proclamant des mots-d'ordre à première vue très à gauche et révolutionnaires. C'est de tels mots-d'ordre qu'était remplie la résolution des Kronstadiens. C'est pour cela que lorsque l'on m'a demandé à l'assemblée du Soviet de Pétrograd de dire quelle était la résolution des insurgés, j'ai dit que dans la forme cette résolution n'était pas contre-révolutionnaire, mais par son contenu il n'était pas possible de présenter quelque chose de plus contre-révolutionnaire.

Car il ne s'agissait pas ici d'une résolution verbale, sous la couleur de cette résolution le pouvoir soviétique des Communistes était remis en question, un chemin était ouvert à l'infiltration des généraux, ce qui arriva en réalité. Un coup était porté à la Révolution même, et non pas à telle ou autre insuffisances, qui existent évidemment dans le travail des organes soviétiques, et qui sont l'œuvre en grande partie d'éléments étrangers in-

*filtrés* » (suit une analyse du « banditisme » de Makhno) (39).

Il est intéressant de relever dans ce texte la reconnaissance implicite du contenu révolutionnaire des mots-d'ordre de Kronstadt, bien qu'ils soient assimilés de façon confuse aux bandits Makhno, Antonov et autres, et que tous ces « *imbéciles politiques* » soient manipulés par la bourgeoisie mondiale. Cela va constituer, à quelques nuances près, le refrain essentiel de toutes les analyses bolchéviques.

## LES BOLCHEVIKS SUR KRONSTADT

L'importance et le rôle décisif de l'insurrection dans le cours de la Révolution russe et de l'évolution du régime bolchévik apparaissent nettement dans les analyses, textes et jugements de Lénine, Trotsky et autres sommités du Parti. Les conclusions qu'il est possible de tirer de leurs explications, souvent embarrassées et contradictoires, ne sont que plus révélatrices de la nature du mouvement kronstadien.

Référons-nous, tout d'abord, à l'analyse de Poukhov, historien soviétique officiel de l'insurrection, faite en 1930 avant que ne tombe complètement la longue nuit stalinienne.

Dans un premier texte consacré aux causes de l'insurrection (40), Poukhov explique l'état d'esprit des matelots à la veille des événements :

*« ... Avec le début des « volynki » (voir le sens plus haut) à Pétrograd, l'état d'esprit politique des matelots se modifia brusquement en mal. Les éléments petits-bourgeois envahirent la flotte. Sur les navires et dans les unités militaires, des meetings et des assemblées eurent lieu spontanément, passant outre, évidemment, aux interdictions des commissaires ou du commandement.*

---

(39) Kalinine. *Œuvres choisies* (tome 1), Moscou 1960. De la guerre à l'édification d'une économie de paix, pp. 268, 269 et 270.

(40) Dans « Krasnaya Lépotis » (les annales rouges). N° 4 (37), 1930. « A Pétrograd, à la veille du soulèvement de Kronstadt. »

*A ces assemblées, il fut procédé à la désignation de « délégués » pour aller examiner la situation des ouvriers des usines et des fabriques de Pétrograd. Les slogans de « nouvelles élections des soviets », de « la liberté de réunion », de l'organisation d'une conférence des « sans-parti », de la suppression des détachements politiques dans les unités, de la liquidation des barrages routiers, etc. circulaient librement sur les navires et étaient discutés intensément par les marins. »*

Poukhov signale aussi le conflit entre le sommet et la base du Parti :

*« ... Les dirigeants du Parti, à Kronstadt, qui étaient permanents des Soviets et des syndicats, jouissaient de certains privilèges : ils recevaient des rations spéciales et vivaient dans de meilleures conditions que les militants de base du Parti... Mais dire qu'ils se distinguaient de la masse en général serait exagéré. L'inégalité matérielle se faisait sentir, mais pas trop fort (!). »*

Poukhov voit, en conclusion, trois raisons essentielles du soulèvement :

*« ... (1) La modification sociale des équipages de la Flotte, due à l'arrivée d'éléments déclassés, petits-bourgeois et anarchisants.*

*(2) Le processus de décomposition de la flotte, venant des difficultés d'approvisionnement, de l'inactivité militaire et de la détérioration de la situation psycho-politique : renforcement de l'influence de la campagne sur les marins, les lettres de leurs familles, les permissions, etc.*

*(3) La carence de l'organisation du parti ; l'insuffisance de son encadrement de la masse des marins et de la ville de Kronstadt ; ainsi que l'absence d'une appréciation correcte de la gravité de la situation, la passivité et la panique des dirigeants locaux lors des moments décisifs de tension.*

*... Kronstadt se trouvait dans l'attente des graves évé-*



nements qui ont joué un rôle important dans la vie de notre pays. »

Dans un autre texte : « *Kronstadt au pouvoir des ennemis de la Révolution* », Poukhov traite du contenu politique de l'insurrection :

« ... Des revendications comme l'abolition de la peine de mort, le scrutin secret et le droit de vote égal pour tous, ainsi que les autres « libertés » démocratiques exigées, ne signifient rien de moins que le renversement de la Dictature du Proletariat.

... La réalisation dans les faits d'un droit de vote égal pour tous, et la participation au pouvoir, ne serait-ce que des partis de « gauche », auraient entraîné un changement radical de la Constitution soviétique, et aurait privé le prolétariat de son rôle dirigeant dans l'Etat.

Un des mots-d'ordre fondamentaux des insurgés était le suivant : « Tout le Pouvoir aux Soviets, et non aux Partis » ; ce mot d'ordre s'exprima clairement dans la résolution du 1<sup>er</sup> mars.

... Le Soviet à la Kronstadt, librement élu, un soviet sans-parti, n'est rien d'autre qu'un paravent, derrière lequel se cache le parlement bourgeois le plus ordinaire en miniature, la parlotte la plus banale entre les représentants des diverses tendances de partis et de groupes. Voilà sous quel mot d'ordre combattaient les mutins.

Tout l'essentiel de leur programme était orienté sur la voie de la Constituante, d'une démocratie bourgeoise et de toutes ses institutions. Combien de mensonges et d'hypocrisie dans tous ces documents et articles, inspirés par le Comité Révolutionnaire Provisoire.

En outre, le Comité Révolutionnaire Provisoire affirmait que le mouvement, commencé à Kronstadt, devait s'étendre en dehors de Russie, aux pays de l'Est et de l'Ouest.

Les membres du C.R.P. s'imaginaient être les créateurs d'une 3<sup>e</sup> Révolution. ... Les belles phrases au sujet de la « pierre de la 3<sup>e</sup> Révolution », n'étaient que du bavardage d'hypocrites.

*... En fait, Kronstadt s'adressa au Centre, d'où lui venaient des dizaines de messages de félicitations : de Milioukov, de Tchernov... , des milieux d'affaires de Paris, de Bénés...*

*... En réalité, Kronstadt devint le centre de la Contre-Révolution, le lieu d'intervention en Russie des Etats impérialistes.*

*Voilà où menaient et ce que voulaient les meneurs aventuristes de Kronstadt, les Kozlovsky et Cie. En l'espace de quinze jours, ils en vinrent à la restauration de la bourgeoisie (41). »*

Plus loin, Poukhov distingue parmi les meneurs deux groupes : celui des ex-officiers tsaristes et le groupe « *anarco-bandit* » de Pétritchenko. Pourtant, il reconnaît que ce dernier, malgré ses relations avec des groupes anarchistes et ses sympathies makhnovistes, se considérait comme un honnête militant révolutionnaire sans-parti.

Selon Poukhov les théoriciens du mouvement auraient été Lamanov, qui était membre du Parti Communiste et ex-maximaliste, et Poutiline, soi-disant ex-pope, instructeur des coursantis (étonnant pour un ex-pope!). Poukhov reproche à ce dernier d'avoir enseigné en essayant d'être impartial et politiquement sans-parti. Précisons que Lamanov et Poutiline étaient responsables de la rédaction des Izvestia du C.R.P. de Kronstadt.

Poukhov insiste aussi sur le rôle actif des jeunes marins qu'il tente d'opposer aux plus âgés.

Nous retrouverons, à peu de choses près, les mêmes éléments d'analyse dans les prises de positions officielles des sommités du Bolchévisme à l'égard de l'insurrection des Kronstadiens, qui sera niée en tant que telle ; car bien qu'ils n'aient pu dissimuler le caractère de masse du mouvement et la participation active de la population, les bolchéviks ne peuvent reconnaître officiellement qu'une insurrection prolétarienne ait été dirigée contre eux, c'est-à-dire que ceux-là mêmes qui légitimaient leur

---

(41) « *Krasnaya Léfopis* ». N° 1 (40), 1931

pouvoir, aient pu le contester. C'est pour cette raison qu'ils employèrent les termes de rébellion ou de mutinerie, plutôt que de révolte ou d'insurrection, d'une part, et qu'ils essayent toujours de cacher la nature du mouvement en l'amalgamant d'autre part à un complot blancgardiste.

Cette dernière thèse ne résiste pas à l'examen, et a été démentie officiellement par Lénine lui-même (voir plus loin). En premier lieu, comment expliquer que les matelots de Kronstadt, qui avaient combattu vaillamment partout la réaction blanche, au point de s'en faire terriblement haïr, aient pu se retrouver aux côtés de leurs plus grands ennemis ? C'est tout simplement insoutenable. Les spécialistes militaires, anciens officiers tsaristes qui s'étaient ralliés à l'insurrection, avaient été nommés par Trotsky, et avaient prouvé leur attachement à la Révolution en maintes occasions. Kozlovsky, dont les bolchéviks feront le leader du « complot », ne doit cet « honneur » qu'au fait qu'il était général ; par ailleurs il avait été un des premiers officiers à se rallier au nouveau pouvoir en octobre 1917.

De toute façon, tous les témoignages concordent, ces militaires n'ont eu aucun rôle politique pendant les événements, ils n'ont fait que se mettre au service des insurgés. Leur proposition de constituer une tête de pont à Oraniembaum n'a d'ailleurs pas été retenue pour la raison indiquée plus haut.

D'un autre côté, s'il y avait eu complot ou préméditation, la date choisie aurait été certainement plus tardive, car à partir de la fin mars le dégel aurait commencé, la glace se serait rompue, libérant les eaux, ce qui aurait rendu Kronstadt inexugnable.

Autres arguments contre la prétendue préméditation du mouvement : Il y avait très peu de réserves alimentaires à Kronstadt, ce qui contribua grandement à saper la résistance physique des insurgés. Des navires étaient immobilisés à Léninegrad pour réparation et à cause des glaces ; dès le début des événements leurs équipages seront désarmés et emmenés vers une destination inconnue. Enfin à Kronstadt même, en prévision de trou-

bles éventuels, les commissaires avaient envoyé en permission, vers la fin février, près de mille marins, techniciens et spécialistes choisis parmi les plus remuants et les plus importants : mitrailleurs, artilleurs, galvanomètres, pilotes, etc.

Tout cela n'empêcha pas les bolchéviks de parler de complot fomenté par les généraux blancs-gardistes, par les espions de l'Entente et les agents du capitalisme mondial. Un couplet qui reservira à l'occasion.

Comme dit le proverbe : « Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage. » Il fallait à tout prix masquer le contenu révolutionnaire de Kronstadt, afin de pouvoir justifier sa répression. De la même manière, on expliquera la répugnance des troupes bolchéviques à donner l'assaut à Kronstadt, par la fragilité de la glace, au point qu'il faudra mettre des unités de communistes sûrs derrière eux qui tireront à la mitrailleuse sur leurs propres soldats pour les faire avancer ! (42).

Que la réaction internationale ait spéculé sur l'insurrection — cela est indéniable — comme en toute occasion. N'avait-elle pas spéculé aussi sur Lénine, lorsque celui-ci avait traversé toutes les lignes du front allemand, dans le fameux wagon plombé, pour revenir en Russie ? A l'époque, c'était Kronstadt qui l'avait défendu contre l'accusation d'être un agent allemand !

Victor Serge montre la véritable dimension de la signification de Kronstadt, bien qu'avec beaucoup de retard :

*Nous aurions bien tort de nous dissimuler maintenant que tout l'acquis historique de la révolution russe est mis en question. De l'immense expérience du bolchévisme, les marxistes-révolutionnaires ne sauveront l'essentiel, le durable, qu'en reprenant tous les problèmes par la base, avec une véritable liberté d'esprit, sans amour-propre de parti, sans hostilité irréductible (surtout sur le plan de la recherche historique) envers les autres tendances du mouvement ouvrier. Au contraire, à ne point*

---

(42) Voir Kouznetsov, op. cité, pp. 75-76, où il reconnaît qu'il fallait pousser les soldats au combat sous la menace des armes.

*reconnaître des erreurs anciennes, dont l'histoire n'a pas cessé de faire ressortir la gravité, on risque de compromettre tout l'acquis du bolchévisme. L'épisode de Kronstadt pose à la fois les questions des rapports entre le parti du prolétariat et les masses, du régime intérieur du parti (l'opposition ouvrière fut brimée), de l'éthique socialiste (tout Pétrograd fut trompé par l'annonce d'un mouvement blanc à Kronstadt), de l'humanité dans la lutte des classes et surtout dans la lutte au sein de nos classes. Il nous met enfin aujourd'hui à l'épreuve, quant à notre capacité d'autocritique (43).*

Pourtant le Comité de Défense de Pétrograd, avec à sa tête Zinoviev, se permit d'envoyer un message d'une impudence et d'une stupidité rares :

*« A ceux de Kronstadt trompés.*

*Voyez-vous maintenant où les vauriens vous ont menés ? Voilà où vous êtes !... Tous ces Pétritchenko et autres Toukine sont maniés comme des pantins par le général tsariste Kozlovsky, les capitaines et autres gardes blancs avérés. On vous trompe !...*

*Vous êtes entourés de tous côtés. Quelques heures encore et vous serez obligés de vous rendre. Kronstadt n'a ni pain, ni combustible. SI VOUS PERSISTEZ ON VOUS TIRERA COMME DES PERDRIX. Tous ces généraux de Kozlovsky, tous ces vauriens comme Pétritchenko, Toukine... s'enfuieront à la dernière minute...*

*Rendez-vous tout de suite sans perdre une minute. Celui qui se rendra volontairement sera pardonné. Rendez-vous immédiatement ! (44) »*

Ce même Zinoviev, lorsqu'une délégation d'anarchistes pro-bolchéviks (Emma Goldman, Alexandre Berkman et autres) viendra le trouver afin de proposer de servir d'intermédiaires pour des négociations, refusera en tré-

---

(43) Article cité.

(44) Poukhov lui-même le trouve trop grossier (en 1931, il est vrai, lorsque Zinoviev est disgracié).

pignant et opposera une fin de non-recevoir. Quinze ans plus tard le boomerang lui reviendra sous la forme d'une balle dans la nuque.

Que la population soit trompée, c'est un fait, certes, condamnable, mais il s'explique au moins par la logique du pouvoir en place. Mais que le parti lui-même le soit, et surtout lors de ses assises souveraines du X<sup>e</sup> Congrès, cela montre déjà à quel point les quelques dirigeants avaient personnalisé les destinées du Parti :

*« Le X<sup>e</sup> Congrès du Parti manifesta un intérêt exceptionnel pour Kronstadt, ce qui était tout à fait normal. Aux yeux des délégués, il était clair que la cause de la rébellion reposait sur la crise économique du pays, le mécontentement de la paysannerie vis-à-vis de la politique économique du Parti.*

*Les conséquences de la rébellion étaient évidentes aussi s'il n'était pas possible de la mater. En un mot, Kronstadt nous intéressait sur 3 plans : économique, politique et militaire.*

*La première information sur Kronstadt eut lieu le 9 mars. (Les hostilités avaient été engagées le 7, N.du.T.) « ... Les Kronstadiens s'adressent évidemment à ceux dont ils peuvent attendre de l'aide. Une émission de radio interceptée indique qu'ils se sont adressés au président des Etats-Unis, nouvellement élu. Le message n'est pas très audible, mais on peut comprendre que les Kronstadiens le saluent et l'informent que Kronstadt est devenue une république indépendante. » (Compte rendu sténo-graphié du X<sup>e</sup> Congrès, 1921, p. 90.)*

(Extrait de l'étude de Rabinovitch sur les délégués du X<sup>e</sup> Congrès à Kronstadt, dans « Krasnaya Létopis ». N<sup>o</sup> 2 (41) - 1931.)

D'ailleurs, la décision d'envoyer des délégués du X<sup>e</sup> Congrès combattre à Kronstadt a été prise par le présidium et non par le congrès. Les 320 délégués, soit plus du quart du total, ont été choisis par ce même présidium, composé de Lénine, Trotsky et autres.

La majorité du Parti donna raison à Kronstadt, mais

suivit tout de même Lénine, Trotsky, Zinoviev et autres « guides » ; y compris l'Opposition Ouvrière, qui était bien placée pour comprendre et se solidariser avec Kronstadt, poussant cependant le masochisme jusqu'à aller combattre et par cela consacrant sa propre perte. Car c'est en ce moment décisif où il fallait se décider, que l'Opposition Ouvrière choisit le Parti, et montra les limites de sa contestation.

Tous, ils ne faisaient qu'appliquer le sacro-saint principe de tout dogmatisme : « Tous ceux qui ne sont pas avec nous, sont contre nous. » Les bolchéviks ne pouvaient accepter que la direction des événements leur échappe, ce qui eût été se nier eux-mêmes et nier leur messianisme « prolétarien ». En effet, « ils » sont les guides, les seuls à savoir ce qui est bon ou mauvais pour le prolétariat, et n'ont de leçons à recevoir de personne, surtout pas de ce même prolétariat, base même de leur pouvoir.

Ce qu'ils firent à Kronstadt. ils l'avaient déjà fait plusieurs mois avant avec le mouvement makhnoviste, lorsqu'ils massacrèrent traîtreusement à Pérékop en Crimée, dans la nuit du 25 au 26 novembre 1920, plusieurs milliers de combattants makhnovistes qui venaient de servir de fer de lance pour défaire Wrangel. Comme ils recommencèrent avec les détachements de partisans pendant la deuxième guerre mondiale. Sitôt qu'ils n'en ont plus besoin, ils se débarrassent de leurs compagnons de route « non-alignés ».

## LENINE ET KRONSTADT

Lorsque l'on connaît la véritable idolâtrie professée, jusqu'à nos jours, pour V.-I. Lénine, considéré à juste titre comme le fondateur du Bolchévisme, il est très important de se référer à ses prises de position sur Kronstadt, à son interprétation des événements et d'analyser le parti qu'il en tira.

La première référence de Lénine à Kronstadt a lieu le 8 mars 1921, dans son rapport d'activité politique du

Comité Central au X<sup>e</sup> Congrès du Parti Communiste russe :

*« ... Je voudrais dire maintenant quelques mots des événements de Kronstadt. Je n'ai pas encore les dernières nouvelles mais je ne doute pas que cette insurrection où l'on a vu rapidement se profiler les généraux blancs que nous connaissons si bien, soit écrasée dans les jours qui viennent, voire même dans les heures qui viennent. Il ne peut y avoir de doutes à ce sujet. Mais nous devons étudier de près les leçons politiques et économiques qui se dégagent de cet événement.*

*Que signifie-t-il ? Le pouvoir politique détenu par les bolchéviks est passé à un conglomerat mal défini ou à une association d'éléments disparates, légèrement plus à droite que les bolchéviks, semble-t-il, et peut-être même « plus à gauche », on ne sait, tant l'ensemble des groupements politiques qui ont essayé de prendre le pouvoir à Kronstadt est indéterminé. Dans le même temps, il est certain, vous le savez tous, que des généraux blancs ont joué un rôle important. C'est pleinement établi. Deux semaines avant les événements de Kronstadt, les journaux parisiens annonçaient déjà une insurrection dans la ville. Il est absolument évident que c'est l'œuvre des socialistes-révolutionnaires et des gardes blancs de l'étranger, et par ailleurs le mouvement a abouti à une contre-révolution petite-bourgeoise, à un mouvement petit-bourgeois anarchiste. C'est là quelque chose de nouveau. Cet événement, rapproché de toutes les crises, doit être très attentivement pris en considération, très minutieusement analysé, du point de vue politique. Des éléments petits-bourgeois anarchistes, toujours orientés contre la dictature du prolétariat, ont revendiqué la liberté du commerce. Cet état d'esprit s'est largement répercuté sur le prolétariat. Il s'est reflété dans les entreprises de Moscou et dans de nombreuses localités. Cette contre-révolution petite-bourgeoise est sans nul doute plus dangereuse que Dénikine, Ioudénitch et Koltchak réunis...*

*Si petit et peu notable que fût au début, comment*



dirais-je, ce décalage du pouvoir que les marins et ouvriers de Kronstadt proposaient, — ils voulaient corriger les bolchéviks sous le rapport de la liberté du commerce, il semblait bien que ce transport fût peu notable, que les mots d'ordre du « Pouvoir des Soviets » fussent identiques à quelques changements près — mais en réalité les éléments sans-parti ont fait office de marche-pied, de gradin, de passerelle pour les gardes blancs. C'est inévitable, du point de vue politique. Nous avons vu les éléments petits-bourgeois, les éléments anarchistes dans la Révolution russe, nous les avons combattus pendant des dizaines d'années. ... Nous devons nous souvenir que la bourgeoisie cherche à dresser les paysans contre les ouvriers, qu'elle cherche à dresser contre ces derniers les éléments petits-bourgeois anarchistes sous le couvert de mots d'ordre ouvriers, ce qui entraînera directement la chute de la dictature du prolétariat, partant la restauration du capitalisme, de l'ancien pouvoir des propriétaires fonciers et des capitalistes. Le danger politique est évident... (Œuvres en 45 volumes. Tome 32. Editions sociales 1962, traduit sous la responsabilité de Roger Garaudy, pp. 190, 191 et 192).

Le lendemain, dans sa conclusion au rapport d'activité, Lénine revient sur Kronstadt :

« ... La camarade Kollontäï, par exemple, a dit carrément : « Dans son rapport, Lénine a éludé Kronstadt. » Lorsque j'ai entendu ces mots, je suis resté stupéfait. Tous les congressistes savent parfaitement, — bien sûr, dans les comptes rendus des journaux il faudra parler moins ouvertement —, qu'ici même, dans mon rapport, j'ai tout ramené aux leçons de Kronstadt, tout, depuis le début jusqu'à la fin ; et j'ai peut-être mérité davantage le reproche d'avoir beaucoup parlé dans mon rapport des leçons pour l'avenir découlant des événements de Kronstadt.

Nous traversons une époque où un péril sérieux nous menace ; comme je l'ai déjà dit, la contre-révolution petite-bourgeoise est plus dangereuse que Dénikine. Cette

*contre-révolution a ceci de particulier qu'elle est petite-bourgeoise, anarchiste, et j'affirme qu'il existe un lien entre les idées, les mots d'ordre de cette contre-révolution petite-bourgeoise, anarchiste et les mots d'ordre de l'« Opposition Ouvrière ».*

*... Notre tâche était de séparer dans l'Opposition Ouvrière les éléments sains des éléments malsains.*

*... Lorsqu'on nous dit qu'il n'y a pas assez de démocratie, nous répondons : c'est vrai, absolument vrai. Oui, il n'y a pas assez de démocratie. Nous avons besoin d'aide, d'indications sur la façon d'appliquer la démocratie... Nous acceptons aussi ceux qui se réclament de l'« Opposition Ouvrière », ou même qui ont une appellation plus vilaine, bien que je pense qu'il n'y a pas d'appellation pire et plus impudente pour des membres du parti communiste que celle-ci. Même s'ils inventaient un nom plus laid encore, nous nous dirions : puisque c'est une maladie qui contamine une partie des ouvriers, il faut redoubler d'attention à son sujet.*

*A présent, je passe à l'« Opposition Ouvrière ». Vous avez reconnu que vous êtes restés dans l'opposition. Vous êtes venus au congrès du parti avec la brochure portant l'inscription « Opposition Ouvrière ». Lorsque vous remettiez les dernières épreuves, vous étiez au courant des événements de Kronstadt et de la Contre-révolution petite-bourgeoise qui montait. Et c'est à ce moment que vous venez avec le titre d'« Opposition Ouvrière » ! Vous ne comprenez pas la responsabilité que vous assumez, ni comment vous violez l'unité ! Au nom de quoi ? Nous vous interrogeons, nous vous ferons passer ici un examen.*

*S'il y a quelque chose de sain dans cette opposition, il est indispensable de consacrer toutes nos forces à séparer les éléments sains des malsains.*

*... et ce tri devient plus facile ici, devant le congrès du parti. On élit ici au présidium ceux qui représentent le groupe malade, et à présent ils n'oseront plus se plaindre, pleurnicher, ces « pauvres petits », ces « of-fensés », ces « exilés »...*

*Montez tout de suite à la tribune, et prenez la peine de répondre !*

Voyons à présent ce que vous offrez au moment où approche un danger que vous reconnaissez vous-mêmes plus grave que Dénikine ! Que nous offrez-vous ? Quelle critique faites-vous ? Cet examen doit avoir lieu à présent, et je pense qu'il sera définitif.

Cela suffit, on ne peut plus jouer ainsi avec le parti !... Il faut en prendre conscience, il faut y mettre un terme !

... A la page 25 de cette brochure, la camarade Kolontäï écrit, et c'est là un des points capitaux des thèses de l'Opposition Ouvrière :

« L'organisation de la gestion de l'économie nationale appartient au congrès des producteurs de Russie, groupés en syndicats de production qui élisent un organe central dirigeant l'ensemble de l'économie nationale. »

C'est la thèse de l'« Opposition Ouvrière » que j'ai toujours citée dans la discussion et dans la presse. Je dois dire qu'après l'avoir lue, je n'ai pas eu besoin de lire les autres, c'eût été perdre mon temps, car après cette thèse, il est évident que tout a été dit, qu'il s'agit d'un mouvement petit-bourgeois, anarchiste, et à présent, à la lumière des événements de Kronstadt, il est d'autant plus étrange d'entendre cette thèse.

... « Congrès des producteurs en Russie », qu'est-ce que cela signifie ? Allons-nous encore perdre notre temps avec des oppositions semblables dans le parti ? Il me semble qu'il est temps d'en finir avec ces discussions ! Tous ces propos sur la liberté de parole et la liberté de critique, qui émaillent toute la brochure et transparaisent dans tous les discours de l'« Opposition Ouvrière », constituent les neuf dixièmes de la substance des discours vides de substance ; autant de paroles de la même espèce. Car il faut, camarades, parler non seulement des mots, mais aussi de leur contenu. Nous ne serons pas dupes de mots comme « liberté de critique ».

... Nous avons passé pas mal de temps à discuter et je dois dire que, maintenant, il vaut beaucoup mieux « discuter avec les fusils » qu'avec les thèses préconisées par l'opposition. Il ne faut plus d'opposition, camarades, ce n'est pas le moment ! Ou bien par ici, ou bien par là, avec un fusil et pas avec l'opposition. Cela découle de la

*situation objective, ne vous en prenez à personne. Camarades, nous n'avons pas besoin d'opposition à présent ! et je crois que le congrès devra arriver à cette conclusion, il devra conclure que l'opposition à présent est finie, et bien finie, nous en avons assez des oppositions ! (Applaudissements.)*

*... On a dit que la production doit être gérée par le « congrès des producteurs de Russie ». J'ai du mal à trouver des mots pour qualifier cette ineptie... il est fastidieux, peu sérieux de parler d'un « congrès des producteurs de Russie » appelé à gérer l'économie nationale.*

*... Or quelles sont les résolutions de Kronstadt ? Vous ne les avez pas toutes lues ? Nous vous les montrerons : elles disent la même chose. Si j'ai souligné le danger de Kronstadt c'est qu'on n'y revendique, semble-t-il, qu'un petit décalage : « Que les bolchéviks partent « nous amènerons légèrement le pouvoir » voilà ce qu'on veut à Kronstadt. Le résultat, c'est que Savinkov est arrivé à Revel, que les journaux parisiens ont parlé de l'événement deux semaines à l'avance et qu'un général blanc a fait son apparition.*

*... Les thèses de l'Opposition Ouvrière c'est de la démagogie sur laquelle se fondent les éléments anarchistes de Makhno et de Kronstadt (45). »*

La pointe finale figurera dans l'avant-projet de résolution du X<sup>e</sup> Congrès sur l'unité du Parti :

*« ... Aussi le congrès déclare dissous et ordonne de dissoudre immédiatement tous les groupes sans exception qui se sont constitués sur tel ou tel programme (groupes de l'Opposition Ouvrière, du Centralisme Démocratique, etc.) La non-exécution de cette décision du congrès doit entraîner sans faute l'exclusion immédiate du parti.*

*Afin de faire régner une discipline stricte à l'intérieur du parti et dans toute l'activité des soviets, et afin d'obtenir le maximum d'unité en éliminant toute action fractionnelle, le congrès donne plein pouvoir au Comité Cen-*

---

(45) Tome 32, pp. 200 à 216.

*tral pour appliquer, au cas où la discipline serait violée et l'action fractionnelle reprise ou engagée, toutes les sanctions du parti jusques y compris l'exclusion, et en ce qui concerne les membres du Comité Central, leur rétrogradation dans les rangs des suppléants, voire même, à titre de mesure extrême, l'exclusion du parti (46)... »*

Lénine retirera, au dernier moment, cette proposition, car c'était aller trop vite, compte tenu de la situation, mais ce point servira plus tard pour justifier les manœuvres des majorités contre les minorités, au sein du Comité Central.

Entre temps, disposant certainement de plus amples informations, Lénine déclarera le 15 mars à propos de Kronstadt que *« Là-bas, on ne veut ni les gardes blancs ni notre pouvoir, et il n'y en a pas d'autre ; et cette situation est la meilleure propagande en notre faveur et contre tout nouveau gouvernement. »* C'est le démenti le plus formel de sa première thèse et de tout ce qu'il avait dit précédemment à propos de complot des gardes blancs, de la bourgeoisie internationale, des S.R., etc. (47).

Qu'importe ! la première version étant plus efficace, plus utile à ses fins, Lénine y reviendra souvent par la suite :

*« Les événements de Kronstadt ont révélé une collusion avec la bourgeoisie internationale. Nous constatons en outre que ce qu'ils craignent le plus en ce moment (les ennemis qui nous entourent du point de vue pratique du capital international, c'est le rétablissement normal des relations commerciales. Mais ils ne réussiront pas à les compromettre. Des représentants du gros capital qui se trouvent actuellement à Moscou n'ajoutent plus foi à toutes ces rumeurs... (48) »*

La vérité filtre : les bolchéviks eux-mêmes étaient en

---

(46) Idem., pp. 253 et 255.

(47) Idem., p. 238.

(48) Tome 32, p. 285.

train de négocier avec les représentants du gros capital international ! Et ils craignaient que ces projets ne soient compromis par l'opposition interne du parti et la résistance des travailleurs. On ne peut être plus éloquent.

L'extrême fabulation de Lénine va consister à découvrir des gardes blancs camouflés en communistes d'extrême gauche !

*«... L'exploitation par les ennemis du prolétariat de toute déviation de la stricte ligne communiste a été illustrée, de la façon la plus saisissante sans doute, par l'émeute de Kronstadt, où la Contre-révolution bourgeoise et les gardes blancs de tous les pays du monde se sont aussitôt montrés prêts à accepter même les mots d'ordre du régime soviétique, pourvu que fût renversée la dictature du prolétariat en Russie ; où les socialistes révolutionnaires et de façon générale, la contre-révolution bourgeoise, ont utilisé à Kronstadt les mots d'ordre d'insurrection, soi-disant au nom du pouvoir des soviets, contre le gouvernement soviétique de Russie. De tels faits prouvent pleinement que les gardes blancs veulent et savent se camoufler en communistes, et même en communistes d'extrême gauche ; à seule fin d'affaiblir et de renverser le rempart de la Révolution prolétarienne en Russie (49). »*

Plus tard, Lénine nuancera : les Kronstadiens auraient été les complices « inconscients » des gardes blancs :

*« Sous le mot d'ordre : « Plus de confiance en la force de la classe ouvrière », on travaille en fait, aujourd'hui, à raffermir les influences menchéviques et anarchistes : au printemps 1921, Kronstadt l'a montré et démontré de toute évidence. Tout ouvrier conscient a le devoir de démasquer et de chasser loin de lui ceux qui crient à « notre manque de confiance dans les forces de la classe ouvrière », car ces braillards sont en fait les auxiliaires de la bourgeoisie et des grands propriétaires fonciers, au profit desquels ils travaillent à affaiblir le prolétariat*

---

(49) Idem., p. 253.

*en élargissant l'influence des menchéviks et des anarchistes.*

*... Notre mot d'ordre est : A bas les braillards, à bas les inconscients complices des gardes blancs, qui répètent les fautes des misérables émeutiers de Kronstadt du printemps 1921 ! (50).*

*Quant aux mots d'ordre kronstadiens, il y a « très peu de choses concrètes, précises, définies. Des mots d'ordre vagues », « liberté du commerce », « affranchissement », « les Soviets sans bolchéviks », ou réélection des Soviets, ou suppression de la « dictature du Parti », etc., le menchévik Valk, un des chefs de l'émeute de Kronstadt, vote dans cette ville pour la « Constituante » (51)... »*

Tout cela est complètement faux, aucun de ces mots d'ordre n'a été exprimé pendant l'insurrection. Nous voyons que Lénine était passé maître dans la dialectique jésuistique : mensonge par omission, par amalgame, ou bien par falsification systématique.

Ces mensonges ne peuvent s'expliquer que par l'extrême opportunisme tactique de Lénine : il profite d'une forte tension sociale et politique du pays pour arriver à ses fins. Tout d'abord, il se débarrasse de son opposition interne par des manœuvres machiavéliques : il fait nommer Chliapikov et Koutouzov au Comité Central, envoie la plus grande partie des délégués de l'Opposition Ouvrière combattre à Kronstadt, en renvoie une autre partie à Samara et à Saratov, sous prétexte de troubles locaux ; puis pour mieux les ligoter dans les instances du parti, il propose que le Comité Central puisse exclure de lui-même qui bon lui semble.

Chliapnikov s'écriera au X<sup>e</sup> Congrès après l'intervention de Lénine qu'il n'avait jamais entendu de sa vie de militant un discours aussi impudent et mensonger.

Un autre délégué, Miliounov, remarquera pertinem-

---

(50) Tome 33, *Nouveaux temps, anciennes erreurs*, p. 17.

(51) *L'impôt en nature. Bilan et conclusions politiques*. Tome 32, p. 381.

ment que : « l'attitude de Lénine est psychologiquement compréhensible : *le camarade Lénine est président du Conseil des Commissaires. C'est lui qui dirige notre politique soviétique. Il est évident que tout mouvement, d'où qu'il vienne, qui gêne cette direction, ne peut être considéré que comme un mouvement petit-bourgeois et particulièrement nocif* ».

D'autres part, Lénine n'était pas sans ignorer les différences des positions entre les menchéviks, les Socialistes Révolutionnaires de gauche ou de droite, les anarchistes ou encore les maximalistes. S'il les syncrétise, c'est parce qu'ils ont la particularité commune d'être contre les bolchéviks, c'est-à-dire contre la « dictature du prolétariat » ou plutôt contre la « dictature du Parti ». De cette façon, Lénine leur prête une unité qu'ils n'ont pas et ne peuvent avoir. Cela lui servira encore à stigmatiser les « *sans-parti déguisés en menchéviks ou socialistes révolutionnaires* ». Les mots d'ordre de « liberté du commerce ou affranchissement » sont inventés de toutes pièces par Lénine, dans le but de justifier et d'appuyer la N.E.P., en faisant croire que les masses des travailleurs des villes et des campagnes sont plus sensibilisées par la « liberté du commerce » que par le « Pouvoir des Soviets ».

Dans le plan de la brochure sur « *l'impôt en nature* », Lénine posera ce qu'il considère comme la seule alternative :

« *Ou bien la terreur des gardes blancs, ou bien la direction (sans cesse plus souple) du prolétariat, sa dictature. Qu'y a-t-il de terrible dans le mot « dictature » ? A cela, il n'y a pas d'autre issue, en effet : « Seuls les narcisses infatués d'eux-mêmes peuvent bavarder et rêver d'une troisième voie », d'une « troisième force (52). »*

Ayant jugulé les forces, tant à l'intérieur de son parti que dans le pays, qui auraient pu contrecarrer son inten-

---

(52) Idem., p. 384.



tion de préparer les bases du capitalisme d'Etat, étape nécessaire à ses yeux pour atteindre le socialisme, Lénine va donc instaurer La Nouvelle Economie Politique, qui va comporter trois volets essentiels : la substitution d'un impôt en nature aux réquisitions arbitraires de ravitaillement pour les paysans, la liberté du commerce intérieur, et l'octroi, à des conditions très avantageuses, de concessions aux capitalistes privés russes et étrangers pour qu'ils fassent fonctionner les entreprises industrielles.

A ceux qui s'élèveront au sein du parti contre une décision si importante, prise sans qu'il y ait eu discussion préalable d'une part, et l'absence de nombreux délégués partis à Kronstadt ou ailleurs, d'autre part, Lénine rétorquera que la discussion avait été engagée par un de ses articles antérieurs dans la Pravda, et ceux qui n'y avaient pas répondu n'avaient à s'en prendre qu'à eux-mêmes (53).

Lénine réussit ainsi l'extraordinaire gageure de ressusciter le capitalisme dans un pays où il n'existait plus ! Les propriétaires terriens ou d'usines ayant été soit anéantis, soit chassés avec les blancs. Dans sa foulée, Boukharine, ex-communiste de gauche en 1918, conseillera : « Enrichissez-vous ! ».

A certains membres du parti, qui ont du mal à s'habituer à la nouvelle situation, Lénine conseille :

*« Jusqu'à présent nos communistes n'ont pas encore bien compris leur véritable rôle de direction : ne pas chercher à « tout » faire « soi-même », en se surmenant en vain... mais vérifier le travail de dizaines et de centaines d'auxiliaires... guider le travail et s'instruire auprès de ceux qui possèdent les connaissances (les spécialistes) et l'expérience dans l'organisation des grosses entreprises (les capitalistes). Un communiste intelligent ne craint pas de s'instruire auprès d'un capitaliste... les résultats de cette « leçon » devront être vérifiés par la seule expé-*

---

(53) Lénine fit adopter la N.E.P. le 16 mars, alors que plus de 320 délégués étaient absents, dont la quasi-totalité des membres de l'Opposition Ouvrière.

*rience : fais mieux que les spécialistes bourgeois d'à côté... Ne lésine pas sur le prix de cette leçon, ne regarde pas à la dépense si la leçon est profitable (54). »*

La mystification sera si habile qu'elle déroutera complètement tous les oppositionnels ; ce Contre-October ne rencontrera pas plus de résistance chez les travailleurs, du moins active, car désormais les travailleurs n'opposeront plus que la passivité et l'inertie aux décrets et initiatives du nouveau pouvoir autocratique.

## LE « CAS » TROTSKY

Léon Davidovitch Trotsky était en 1921 président du conseil militaire de la République, et à ce titre il supervisait toutes les opérations militaires menées dans le pays. Son attitude pendant les événements de Kronstadt lui valut une solide haine de la part des insurgés, qui le traitèrent de « feldmaréchal », de fusilleur, etc.

Dans ses écrits postérieurs, en U.R.S.S. et en exil, il fut assez discret sur cette question. Ce n'est que lorsque la commission internationale, constituée en 1938 pour étudier les origines des procès de Moscou, lui demanda des comptes sur son rôle à Kronstadt, qu'il répondit à Wendelin Thomas, un des meneurs de l'insurrection des marins allemands à Kiel en 1919, membre de la commission, en fournissant une analyse de l'insurrection, identique en tous points à la version orthodoxe de Moscou :

*« ... Le soulèvement de Kronstadt ne fut qu'un épisode dans l'histoire des relations entre la ville prolétarienne et le village petit-bourgeois... Dans la longue liste des autres mouvements et soulèvements petits-bourgeois, Kronstadt ne se distingue que par un aspect plus sensationnel... durant le soulèvement, des proclamations furent lancées, la radio fut en action. Les socialistes-*

---

(54) Tome 32, pp. 386, 388 et 389.

révolutionnaires et les anarchistes, qui s'étaient hâtés d'arriver de Pétrograd, enrichirent le soulèvement de phrases et de gestes « nobles ». Tout ce travail laissa des traces sur le papier. A l'aide de ce matériel « documentaire », c'est-à-dire de fausses étiquettes, il n'est pas difficile de construire autour de Kronstadt, une légende d'autant plus exaltée qu'en 1917 le nom de Kronstadt fut entouré d'une auréole révolutionnaire.

... Parmi les marins de Kronstadt, il y avait 3 couches politiques : les révolutionnaires prolétariens, certains avec un sérieux passé de luttes et une trempe révolutionnaire ; la majorité intermédiaire, surtout d'origine paysanne, et enfin une couche de réactionnaires fils de koulaks, de boutiquiers et de popes.

... Si les marins de Kronstadt de 1917-1918 s'étaient trouvés considérablement au-dessus du niveau de l'Armée Rouge, et avaient constitué l'armature de ses premiers détachements, de même que l'armature du régime soviétique dans de nombreuses provinces, les marins qui étaient restés dans le Kronstadt « en paix » jusqu'au commencement de 1921, sans trouver d'emploi sur aucun des fronts de guerre civile, étaient en règle générale, considérablement en dessous du niveau moyen de l'Armée Rouge et renfermaient un grand pourcentage d'éléments complètement démoralisés, qui portaient d'élégants pantalons bouffants et se coiffaient à la façon des souteneurs.

... A Kronstadt, garnison qui ne faisait rien et vivait sur le passé, la démoralisation avait atteint des proportions extrêmement importantes. Quand la situation devint particulièrement difficile dans Pétrograd affamé, on examina plus d'une fois au bureau politique la question de savoir s'il ne fallait pas faire un « emprunt intérieur » à Kronstadt où il restait encore d'anciennes denrées de toutes sortes. Mais les délégués des ouvriers répondaient : « Ils ne nous donneront rien de bon gré. Ils spéculent avec le drap, le charbon, le pain. A Kronstadt, maintenant, la racaille a relevé la tête. » Telle était la situation réelle, sans les doucereuses idéalizations faites après coup.

... Ces messieurs (de la critique) n'ont pas la moindre

*notion des critères et des méthode d'une investigation scientifique. Ils citent les appels des insurgés comme des dévôts prédicateurs citent les saintes écritures. Ils se plaignent d'ailleurs que je ne tiens pas compte des « documents », c'est-à-dire de l'Évangile selon Makhno et autres apôtres. « Tenir compte » des documents ne signifie pas les croire sur parole.*

*... Seul un homme à l'esprit complètement creux peut voir dans les bandes de Makhno ou dans l'insurrection de Kronstadt une lutte entre les principes abstraits de l'anarchisme et du socialisme d'État.*

*... Si on ne se laisse pas tromper par des mots d'ordre pompeux, de fausses étiquettes, etc. le soulèvement de Kronstadt n'apparaît que comme une réaction de la petite-bourgeoisie contre les difficultés de la révolution socialiste et la rigueur de la dictature du prolétariat. C'est précisément ce que signifiait le mot d'ordre de Kronstadt : « les soviets sans les communistes », dont s'emparèrent immédiatement, non seulement les socialistes révolutionnaires, mais aussi les libéraux bourgeois (55).*

*... Les soviets dominés par les socialistes-révolutionnaires et les anarchistes pouvaient seulement servir de transition pour passer de la dictature prolétarienne à la restauration capitaliste. Ils n'auraient pu jouer aucun rôle, quelles qu'aient été les « idées » de leurs participants. Le soulèvement de Kronstadt avait ainsi un caractère contre-révolutionnaire... Quelles qu'aient été les causes de l'insurrection de Kronstadt proches ou lointaines, celle-ci signifiait au fond une menace mortelle contre la dictature du prolétariat. Est-ce que la révolution prolétarienne, si même elle avait commis une erreur politique (obstination*

---

(55) Trotsky reprend ici la falsification de Lénine du mot d'ordre « *Tout le Pouvoir aux Soviets, et non aux partis* ». Lénine s'était référé à la déclaration de Milioukov, ancien ministre de Kérensky en exil à Paris, disant qu'il fallait « *les soviets à la place des bolchéviks* » et non « *sans les bolchéviks* » qui est déjà une interprétation fallacieuse.

De toute manière, Milioukov parlait en son nom propre et les insurgés n'étaient concernés en rien par cette prise de position, postérieure à leur mot d'ordre.

à maintenir les méthodes du communisme de guerre) devait pour se punir elle-même, recourir au suicide ? »

... au fond, messieurs les critiques sont les adversaires de la dictature du prolétariat et, par là même, les adversaires de la révolution (56).

Trotsky reprenait les ragots les plus éculés et les calomnies les plus basses afin de masquer toujours la nature prolétarienne et révolutionnaire de l'insurrection.

Le mépris ostensible de Trotsky envers ceux qu'il avait lui-même qualifiés de « gloire et fierté de la Révolution russe », est un des traits les plus remarquables de cette analyse. Il allait s'attirer une réponse cinglante d'Anton Ciliga :

« ... La réponse de Trotsky à Wendelin Thomas montre que, malheureusement, Trotsky — qui est avec Staline, le seul des chefs d'Octobre qui soit encore en vie parmi ceux qui ont effectué la répression de Kronstadt — se refuse actuellement encore, à regarder le passé objectivement. Bien plus, dans son dernier article : « Beaucoup de bruit autour de Kronstadt », il élargit encore le fossé qui s'était alors creusé entre les masses laborieuses et lui ; il n'hésite pas, après avoir ordonné leur bombardement en 1921, à présenter aujourd'hui les hommes de Kronstadt comme « des éléments complètement démoralisés, des hommes qui portaient d'élégants pantalons bouffants et se coiffaient à la façon des souteneurs ».

Non ! ce n'est pas avec de telles accusations, qui puent la morgue bureaucratique à cent pas, que l'on peut apporter une utile contribution aux enseignements à tirer de la grande révolution russe.

... Pour ne pas nous contenter, comme Trotsky, de simples affirmations, soumettons aux lecteurs la résolution qui servit de programme au mouvement de Kronstadt...

... il n'y a pas de calomnie au monde qui puisse faire

---

(56) *Beaucoup de bruit autour de Kronstadt*. Dans le « Bulletin de l'Opposition » (en russe) N° 66-67, pp. 22-26, 1938.

douter de la liaison intime existant entre cette résolution et le sentiment qui guidait les expropriateurs de 1917.

La profondeur des principes qui animent cette résolution se trouve montrée par le fait qu'elle est encore largement actuelle. On peut en effet, l'opposer aussi bien au régime de Staline de 1938 qu'à celui de Lénine de 1921. Il y a même plus : les propres exigences de Trotsky à l'encontre du régime de Staline ne sont que la reproduction, timide il est vrai, des revendications de Kronstadt. D'ailleurs quel autre programme quelque peu socialiste pourrait être opposé à l'oligarchie bureaucratique en dehors de ceux de Kronstadt et de l'Opposition Ouvrière ?

Le début de la résolution montre la liaison étroite qui existait entre les mouvements de Pétrograd et de Kronstadt. La tentative de Trotsky d'opposer les ouvriers de Pétrograd à ceux de Kronstadt afin de consolider la légende du caractère contre-révolutionnaire du mouvement de Kronstadt se heurte à Trotsky lui-même : en 1921, Trotsky, en effet, plaidant pour la nécessité dans laquelle Lénine s'était trouvé de supprimer la démocratie au sein des soviets et du parti, accusait les grandes masses, dans le parti et en dehors du parti, de sympathiser avec Kronstadt.

... L'assertion de Trotsky suivant laquelle « l'insurrection aurait été inspirée par le désir d'obtenir une ration privilégiée » est encore plus effarante. Ainsi, c'est l'un de ces privilégiés du Kremlin, pour lesquels les rations étaient très supérieures à celles des autres, qui ose lancer un semblable reproche à des hommes qui, dans le paragraphe IX de leur résolution, réclamaient explicitement l'égalisation des rations ! Ce détail montre à quel point l'aveuglement bureaucratique de Trotsky est infini et désespéré.

... tout ce qu'il y avait encore de socialiste et de révolutionnaire dans cette Russie de 1921, c'était la base qui le possédait. En s'opposant à celle-ci, Lénine et Trotsky, d'accord avec Staline, Zinoviev, Kaganovitch et autres, répondaient aux désirs et servaient les intérêts des cadres bureaucratiques. Les ouvriers luttèrent alors pour

*le socialisme dont la bureaucratie poursuivait déjà la liquidation. C'est le fond du problème (57). »*

Trotsky revint encore sur Kronstadt afin de tenter de décharger sa responsabilité personnelle dans la répression de l'insurrection :

*« ... Souvarine, transformé de marxiste mou en sycophante enthousiaste, affirme dans son livre sur Staline que j'ai volontairement tû dans mon autobiographie la question de l'insurrection de Kronstadt : il y a des exploits dont il vaudrait mieux ne pas se glorifier, ironise-t-il.*

*... En fait je n'ai pas pris la moindre part, personnellement, ni dans la lutte contre Kronstadt ni dans la répression qui l'a suivie. A mes yeux, ce fait n'a aucune importance politique. J'étais membre du gouvernement je considérais la répression nécessaire et par conséquent, j'en porte la responsabilité... la décision d'écraser l'insurrection par la force armée, s'il n'était pas possible d'amener la forteresse à la reddition, d'abord au moyen de pourparlers pacifiques, puis au moyen d'un ultimatum, a été prise avec ma participation directe. Mais après avoir pris la décision, je continuai à rester à Moscou et ne pris part ni directement, ni indirectement, aux opérations militaires. Ce qui s'est passé après la répression de Kronstadt est l'affaire exclusive de la Tchéka.*

*Pourquoi n'allai-je pas à Kronstadt personnellement ? La raison en était politique. L'insurrection éclata au moment de la discussion de ce que l'on a appelé « la question syndicale ».*

Là, Trotsky baigne dans le mensonge jusqu'au cou ! Sur tous les communiqués et compte rendus de l'époque, il est fait mention de sa présence à Pétrograd du

---

(57) A. Ciliga. *L'insurrection de Kronstadt et la destinée de la Révolution russe*, paru dans le N° 278 du 10 septembre 1938 de « La Révolution Proletarienne ».

4 au soir jusqu'au 9 mars, date de son retour à Moscou au X<sup>e</sup> Congrès où, à la suite de son intervention, le présidium décida d'envoyer 320 délégués combattre les Kronstadiens.

Sa mauvaise foi est calculée : c'est qu'il veut profiter de l'occasion pour se venger et accabler Zinoviev !

*« ... Le travail politique de la région de Kronstadt était aux mains du Comité de Pétrograd, sous l'égide de Zinoviev, lequel était alors mon principal et insatiable ennemi dans la discussion sur les syndicats.*

*Avant mon voyage dans l'Oural, j'étais allé à Pétrograd et j'avais participé à des réunions de marins communistes. L'esprit général de ces réunions m'avait défavorablement impressionné. Les matelots, tout pimpants et rassasiés, communistes seulement de nom, me faisaient l'impression de parasites auprès des ouvriers et soldats rouges de l'époque.*

*La campagne fut menée par le Comité de Pétrograd d'une façon extrêmement démagogique. Le corps commandant de la Flotte fut isolé et intimidé. La résolution de Zinoviev avait obtenu plus de 90 pour cent des voix.*

(Il s'agissait de la polémique sur la prééminence du Poubalt, département politique de la Flotte inféodé à Trotsky, ou du Comité de Pétrograd de Zinoviev, sur les groupements locaux du Parti de la flotte. N.du.T.)

*Je me souviens d'avoir dit à Zinoviev : « Chez vous tout est bien, tant que cela ne va pas très mal ! ». Zinoviev vint après cela avec moi dans l'Oural, où il reçut une communication urgente : La situation devenait très mauvaise à Kronstadt.*

*Je considérais, et le Politburo n'avait rien contre, que les pourparlers et éventuellement la répression des matelots devaient être l'œuvre des dirigeants en qui ils avaient eu confiance politiquement. Autrement, les Kronstadiens auraient pu comprendre que je voulais me venger d'eux personnellement d'avoir voté contre moi.*



*Que ces considérations aient été justes ou non, de toute façon elles ont déterminé ma conduite. Je m'étais retiré complètement et démonstrativement de cette affaire. Quant à la répression ultérieure, autant que je me souviens, Dzerjinsky s'en occupa directement, car il ne tolérait aucune atteinte de l'extérieur à ses fonctions (et il faisait bien). Y eut-il des victimes innocentes ? Je ne le sais pas. Je crois plus en Dzerjinsky dans cette affaire, qu'en ses tardifs détracteurs (58). »*

Trotsky croit donc pouvoir se dégager par une pirouette et faire ainsi oublier son sinistre rôle durant l'insurrection. Qui veut-il tromper ? Il parle de pourparlers pacifiques, alors qu'en fait, il utilisa le répit où il n'y eut pas d'opérations militaires pour faire venir massivement des troupes sûres de tous les coins de Russie et d'Asie, car sinon qui aurait combattu les Kronstadiens, l'armée ayant refusé ? Il n'y a qu'à prendre connaissance de tous les régiments qui ont refusé de marcher et qui ont été désarmés et décimés à cause de cela. N'est-ce pas lui qui a signé l'ultimatum dont l'outrecuidance et le cynisme indignèrent les matelots ? Il voudrait faire endosser toute la responsabilité à Zinoviev, qui venait d'être fusillé à Moscou et qui avait trempé, certes, autant que lui, Lénine et tout l'aréopage bolchévik, dans l'écrasement de la Commune de Kronstadt.

Remarquons en passant l'estime et la confiance accordées à Dzerjinsky, le fameux initiateur de la Tchéka, celui dont les dirigeants du Parti ne pouvaient prononcer le nom, sans le faire suivre d'épithètes telles que : « pureté de colombe », « cœur d'or », etc. celui qui devait réaliser une sorte d'« auto-sacrifice moral », prouver par son exemple qu'on pouvait ne pas s'accorder le luxe moral d'être pur », et qui eut pour dignes émules plus tard, Iéjov, Iagoda et Béria.

Dzerjinsky se suicida en 1926, acculé probablement par cette contradictoire « innocence dans le mal ». C'était

---

(58) *Encore sur la pacification de Kronstadt.* « Bulletin de l'Opposition » N° 70, 1938, p. 10.

déjà devenu la seule façon de partir lorsqu'on avait perdu la foi.

Trotsky donne donc un coup de chapeau à Dzerjinsky pour son « œuvre » : le massacre des Kronstadiens dans les sous-sols de la Tchéka ; ceci durant plusieurs mois.

Toute cette attitude nous laisse conclure que Trotsky et Staline ne furent que les côtés face et pile de la même médaille.

Dans un suprême effort de lucidité, Trotsky reviendra sur certaines de ses allégations les plus calomnieuses, bien qu'avec réticence :

*« L'école stalinienne de falsification n'est pas la seule qui, aujourd'hui, prospère dans le domaine de l'histoire russe. En effet la falsification est alimentée, dans quelque mesure, par certaines légendes reposant sur l'ignorance et le sentimentalisme, telles que les sombres contes concernant Kronstadt, Makhno et d'autres épisodes de la Révolution. Il suffira de dire que ce que le gouvernement fit à contre-cœur à Kronstadt fut une nécessité tragique ; évidemment, le gouvernement révolutionnaire ne pouvait pas « faire cadeau » aux marins insurgés de la forteresse qui protégeait Pétrograd, simplement parce que quelques anarchistes et socialistes-révolutionnaires douteux patronnaient une poignée de paysans réactionnaires et de soldats en rébellion. Des considérations analogues furent envisagées dans le cas de Makhno et d'autres éléments révolutionnaires en puissance qui, peut-être avaient de bonnes intentions, mais qui agissaient nettement mal (59). »*

Les concessions restent de pure forme : les Kronstadiens ont été réprimés « à contre-cœur », car on ne pouvait leur faire « cadeau » de la forteresse. Les gardes blancs disparaissent de la scène, remplacés par des anarchistes et S.R. « douteux » patronnant une « poignée »

---

(59) Trotsky : *Staline*, édition anglaise, p. 337. Cité par Ida Mett. Il est à remarquer que ce passage ne figure curieusement pas dans la traduction française.

d'insurgés (toujours cette contestation obsessionnelle de la représentativité prolétarienne de masse du mouvement).

L'hypocrisie atteint son sommet avec le jugement moral : ils avaient « de *bonnes intentions, mais agissaient nettement mal.* » Evidemment, il n'y avait que lui, Trotsky, pour discerner « le mal » du « bien ». Ces considérations situent bien la valeur du personnage.

## LES LEÇONS ET LA PORTEE DE KRONSTADT

Toute théorie ne vaut que par sa pratique, et, de ce point de vue, ce qui prévaut en dernière analyse, dans la conception du projet révolutionnaire global, ce sont les expériences révolutionnaires historiques, à partir desquelles il est nécessaire de se déterminer et de se référer, d'où l'importance d'une bonne information et connaissance de ces faits et expériences pour les luttes en cours.

Dans le cours de la Révolution russe, Kronstadt se pose en moment crucial, pendant lequel se joue l'avenir de la Révolution même, non seulement en Russie mais aussi dans le monde. Son échec va éliminer pour longtemps toutes perspectives révolutionnaires en Russie, et hypothéquera toujours ailleurs les tentatives révolutionnaires.

Kronstadt mit à nu le processus de renforcement du pouvoir de la bureaucratie bolchévique, dont « *Lénine fut le réalisateur rigide et Trotsky le troubadour* ». (Ciliga).

Le succès des bolchéviks va imposer leur conception jacobiniste de la révolution, litère du bonapartisme bureaucratique ; soit une conception et des méthodes situées aux antipodes des aspirations des masses laborieuses et du socialisme.

Certains s'étonneront de voir figurer Lénine, Trotsky, Zinoviev et Cie, en bonne place dans la galerie des massacreurs de Communes : les Gallifet, Thiers, Noske, Ebert et autres chiens de garde sanglants de la bourgeoisie. Ce sont les mêmes qui pensent que la Révolution russe a réussi, soit par manque d'information, soit pas confu-

sionnisme ou à la limite par conviction. Dans le premier cas, il leur est encore temps de revenir à une vision plus saine et plus conforme à la vérité historique, dans les autres cas ils doivent être conscients du fait qu'ils se placent parmi les pires ennemis des travailleurs.

Victor Serge eut l'effort méritoire, justement, de remettre en question et son propre passé et la politique des bolchéviks :

*« ...Trotsky soutient une thèse fort simple : que le soulèvement de Kronstadt fut objectivement contre-révolutionnaire et que la politique du Comité Central de Lénine et de Trotsky, à cette époque, fut juste, avant, pendant et après. Juste, cette politique l'était à une échelle historique, d'ailleurs grandiose, qui lui permettait d'être tragiquement et dangereusement fausse, erronée, en diverses circonstances particulières. Voilà ce qu'il serait utile et courageux de reconnaître aujourd'hui, au lieu d'affirmer l'infailibilité d'une ligne générale 1917-1923. »*  
*« ... Il ne me semble pas niable que Lénine commettait alors la plus grande faute de sa vie. »* (Article cité sur Kronstadt.)

La critique d'Anton Ciliga va plus loin, remontant aux racines mêmes :

*« ... L'expérience de la dégénérescence de la Révolution russe pose de nouveau devant la conscience du socialisme international un problème sociologique extrêmement important : Pourquoi dans la Révolution russe, comme dans deux autres grandes révolutions antérieures, celles d'Angleterre et de France, est-ce de l'intérieur que la Contre-révolution a triomphé au moment où les forces révolutionnaires s'épuisaient, et par le moyen du parti révolutionnaire lui-même (« épuré », il est vrai de ses éléments de gauche) ?*

*Le marxisme estimait que la Révolution socialiste, une fois commencée, ou bien serait assurée d'un développement graduel et continu menant au socialisme intégral, ou bien irait à une défaite se réalisant sous la forme d'une*

*restauration bourgeoise. L'ensemble de la Révolution russe pose d'une façon toute nouvelle le problème du mécanisme de la révolution socialiste. Cette question doit devenir primordiale dans la discussion internationale. Dans cette discussion, le problème de Kronstadt peut et doit avoir une place digne de lui.* » (Article cité sur Kronstadt.)

Tout projet révolutionnaire doit battre en brèche la mystique bolchéviste du « parti-qui-détient-la-vérité-scientifique ». Toute Révolution passe par la destruction du bolchévisme, cette excroissance cancéreuse du mouvement ouvrier ; c'est en cela que Kronstadt est exemplaire, et se caractérise comme la conscience radicalisante du prolétariat russe.

Les zéloteurs modernes du bolchévisme passent discrètement sur Kronstadt, quand ils ne reprennent pas toutes les niaiseries classiques de leurs maîtres. Certains toutefois, concèdent que ce fut une tragique erreur de Lénine, Trotsky et autres, mais inévitable car à l'époque, disent-ils, il n'y avait pas d'autre parti révolutionnaire. Ce sont des cas désespérés : ils n'ont rien compris et ne comprendront jamais rien. En effet, Mai 37 à Barcelone, Berlin-Est 53, Budapest 56, Novotcherkassk 62 en Ukraine, Prague 68, Gdansk 70, ce sont peut-être aussi des erreurs ? Comment se fait-il alors qu'elles se répètent si souvent et reprennent les positions des Kronstadiens, pour le pouvoir des Conseils des travailleurs ? Comment expliquer cette continuité, cette suite d'« erreurs » ?

On a beau réprimer, épurer, normaliser, le fait demeure que les travailleurs des pays dits socialistes n'adhèrent pas au pouvoir en place et ne le reconnaissent pas comme leur.

La lutte de classe y est incessante ; elle s'exprime soit au niveau de la vie quotidienne par ce que les « autorités » qualifient « d'activités anti-sociales » : le sabotage à la production, et l'inertie face aux initiatives d'endocritinement du pouvoir, soit par des grèves et manifestations, se transformant parfois en insurrections ouvertes. A leur tour ces manifestations violentes permettent une

prise de conscience à l'extérieur du système pour les prolétariats qui ne sont pas directement aux prises avec lui. D'où les répercussions, immédiates parfois, mais surtout progressives, de Kronstadt, de Mai 37 à Barcelone, ou de Budapest 56 sur les partisans des régimes « communistes ». Louis Fischer, auteur d'une des meilleures biographies de Lénine, explique, en compagnie d'autres compagnons de route célèbres dans un ouvrage collectif de quelle manière sont dissipées les illusions et comment chaque communiste ou communiste est amené à être ébranlé par la révélation de ce qu'il appelle son « Kronstadt » :

« Ce qui compte, c'est d'avoir son « Kronstadt ». Jusque-là on peut se séparer totalement de la cause en esprit, tout en refusant de s'en déclarer l'ennemi .»

... Le mûrissement du « Kronstadt » de chacun dépend de toute une série de facteurs objectifs et individuels. Certains sont à ce point obsédés par les crimes du monde capitaliste qu'ils restent aveugles aux crimes et à la faillite du bolchévisme. On a parfois recours aux défauts de l'Ouest pour détourner l'attention des monstrueuses horreurs de Moscou. Pour moi, je m'en tiens au Double Refus...

Et ceci nous amène à la question décisive : qu'advient-il du contingent annuel des désenchantés qui descendent à « Kronstadt » ? Kronstadt n'est pas un terminus. Ce devrait être une halte, dans une direction meilleure que celle de la dictature.

... Un « Kronstadt » n'est créateur et socialement valable que lorsqu'il représente un refus des méthodes de la dictature et une conversion à l'idéal de la démocratie. Aucune dictature n'est démocratique ; aucune ne porte en elle le germe de la liberté : c'est ce que je ne comprenais pas pendant mes années de soviétophilie (60). »

Le double refus dont parle Fischer ne peut conduire qu'à une réaffirmation des valeurs authentiquement socialistes. La Révolution se réalisera par le Pouvoir des Soviets ou ne sera pas !

---

(60) *Le Dieu des ténèbres*, pp. 223, 239, 240 et 241.

Du fait de sa trop brève durée et de son isolement, Kronstadt n'atteint pas la même profondeur sociale et révolutionnaire que le mouvement makhnoviste ou la Catalogne 36-37 par exemple, mais sa démarche spontanée de classe et la netteté de ses mots d'ordre en font un prototype accompli de toute lutte anti-autoritaire.

Reprenons une dernière fois Anton Ciliga :

*« ... Ce programme (socialiste, sur la base des mots d'ordre de la « III<sup>e</sup> révolution » de Kronstadt) constitue le point de départ d'où commencera le nouveau cycle du développement révolutionnaire et socialiste. En effet, toute révolution nouvelle commence non sur la base où débuta la précédente, mais en partant du point où la révolution antérieure a subi un enrayement mortel. »*  
(Article cité.)

Cette III<sup>e</sup> révolution, qui reste à faire, doit partir de Kronstadt pour atteindre son but : inverser le déséquilibre répression-insurrection et établir enfin le Pouvoir des Soviets des travailleurs. Dans ce sens, faire connaître et répandre Kronstadt sert au progrès de la Révolution.

## LA PAROLE EST AUX KRONSTADIENS

Jusqu'ici les Kronstadiens ne s'étaient jamais exprimés : tous les commentateurs se substituaient à eux pour étudier leur cause. Leurs quelques textes sont devenus des pièces de collection pour bibliophiles, il était donc urgent d'en publier une traduction afin de les sortir de l'enlèvement de l'Histoire. Nous en sentons l'actualité en pensant au « Kronstadt polonais » qui vient de se produire sur la côte baltique polonaise.

Il est inutile par conséquent d'insister sur la valeur capitale de ces textes, et nous ne pouvons que déplorer qu'ils n'aient pu être mis avant à la disposition de tous les partisans de la Révolution Sociale.

Le texte de Yartchouk retrace les moments les plus décisifs du rôle de Kronstadt dans la Révolution russe

de 1917 à 1921. Kh.-Z. Efim Yartchouk était un militant révolutionnaire chevronné : ayant participé à la Révolution de 1905, il fut déporté en Sibérie pendant cinq ans, puis émigra aux Etats-Unis en 1913 où il participa à l'Union des Travailleurs Russes et à son organe : « Goss Trouda » (La voix du Travail).

Après la Révolution de février 1917, il retourne en Russie et vient à Kronstadt. Il y est élu au Soviet de la forteresse et devint un des leaders de l'influente faction anarchiste ; il participe activement dès lors à la geste de Kronstadt, il est en particulier un des meneurs des journées de Juillet 1917. Ses récits sont presque toujours des témoignages oculaires, aussi est-il bien placé pour décrire la genèse et l'évolution de l'activité révolutionnaire de Kronstadt, ainsi que le rôle radicalisateur joué par les marins dans les luttes menées dans le pays.

Par la suite, lorsque les Bolchéviks se furent bien agrippés au pouvoir, son action contestatrice lui valut d'être arrêté six fois par la Tchéka. Au moment de l'insurrection il est encore emprisonné à Moscou et ne peut ainsi y participer.

Il fit partie du groupe des dix anarchistes, grévistes de la faim, libérés et expulsés du pays en janvier 1922, sur intervention des délégués anarco-syndicalistes français et espagnols (dont Gaston Leval) au Congrès de l'Internationale Syndicaliste rouge. Il vécut alors à Berlin et à Paris où il rédigea cette brochure, éditée à New York en 1923 par le syndicat des travailleurs russes. Dans la partie consacrée à l'insurrection de 1921, Yartchouk s'inspira des témoignages qu'il recueillit auprès de ses compagnons d'armes en Russie et à l'étranger. Signalons pour la petite histoire qu'il fut victime, en 1925, de la fameuse loi du « retour » que subirent également quelques militants révolutionnaires russes, désenchantés par la vie en Occident.

Il retourna donc en Russie sur la recommandation de Boukharine, semblerait-il, avec lequel il fut « purgé » en 1937.

Les deux textes de Pétritchenko, matériau de première main, fournissent les données brutes des événements de



mars 1921, vus par un des principaux acteurs de l'insurrection. Stépan Maximovitch Pétritchenko fut, en effet, le président du Comité Révolutionnaire Provisoire de Kronstadt pendant l'insurrection. C'était un solide gailard, originaire de la province de Poltava en Ukraine, âgé d'une trentaine d'années et entré dans la flotte en 1912 ; il servait sur le Pétropavlovsk depuis 1918 en tant que fourrier-chef. Les Bolchéviks cachent en général qu'il fut membre du Parti Communiste pendant près d'un an à compter de la semaine du Parti d'août 1919. (Le Pétropavlovsk était considéré comme un bastion du communisme avant les événements, car il avait pris une part très active à la défaite des putsch des gardes blancs de Krasnaya Gorka et de Youdénitch.) Les Bolchéviks ont essayé de le rabaisser le plus possible : il fut étiqueté tour à tour comme nationaliste ukrainien, à telle enseigne qu'il aurait été surnommé, soi-disant, « Pétioura » par ses camarades (Poukhov), puis de Socialiste Révolutionnaire de gauche, et enfin de sympathisant makhnoviste et anarchisant, ce qui paraît plus plausible étant donné qu'il était retourné en Ukraine d'avril à octobre 1920 et avait dû subir l'influence de la Makhnovchtchina.

Ce qui est certain — c'est qu'il jouissait de l'estime générale de ses camarades, et il devait bien y avoir des raisons pour cela (61). Son rôle actif, décisif même à

---

(61) Les Russes blancs essaieront de faire croire plus tard que Pétritchenko se mit en relation avec Wrangel, quand il était interné en Finlande, afin de combattre ensemble les Bolchéviks. Citons aussi, à l'opposé, la lettre apocryphe de Pétritchenko, publiée dans le recueil de Kornatovsky, où il solliciterait la bienveillance d'un haut fonctionnaire Bolchévik, en reconnaissant ses « bêtises » passées, pour obtenir la permission de rentrer au pays ; comment se fait-il alors qu'il n'ait pas profité des deux « amnisties » du pouvoir en 1921 et 1922 ? La Tchéka n'attendait que cela pour s'occuper de lui ! Citons aussi la fable racontée par le journaliste du New York Times (31-3-1921), dans une interview de Pétritchenko, lui faisant dire qu'il avait voulu se joindre aux blancs pour lutter contre les Bolchéviks, lors de son séjour en Ukraine en 1920, et qu'il aurait été refusé à cause de son ancienne appartenance au Parti Communiste !

A un autre niveau le portrait qu'en fait Ianis Bogdanov, lui vouant un véritable culte, le présentant comme une sorte de Tolstoïen évangéliste ! Mais là aussi il y a trop d'invari-

certains moments, lui valut une haine solide de la part des Bolchéviks.

Dybenko s'adressa aux insurgés à son propos en ces termes : « ... Il n'y a qu'un imbécile comme ce koulak de Poltava, Pétritchenko, qui peut penser faire facilement ce qu'avec une si grande peine réussit Lénine. »

En fait, Pétritchenko se considérait comme un honnête sans-parti, partisan inconditionnel du Pouvoir des Soviets et non des Partis. Pour cette raison il symbolise et exprime parfaitement le mouvement révolutionnaire prolétarien de Kronstadt, expliquant par là la confiance et l'ascendant qu'il obtint auprès de ses camarades.

Le premier texte de Pétritchenko constitue un compte rendu chronologique des événements. Il fut rédigé probablement durant les jours qui suivirent l'évacuation de la forteresse, alors qu'il était interné en Finlande. Son second texte, traitant des causes de l'insurrection, parut dans la revue des S.R. de gauche et des maximalistes (*Znamia Borby*, N° 14-15, décembre-janvier 1926, pp. 4-8), dans le cadre d'une polémique engagée entre cette revue et les communistes anglais sur Kronstadt, alors qu'il était toujours interné dans un camp de Finlande (62).

Nous avons cru bon d'ajouter enfin une interview du Comité Révolutionnaire Provisoire réalisée par un journaliste de la revue *Sociale Révolutionnaire*, « Révolioutsiionnaya Rossiia », quelques jours après l'arrivée des Kronstadiens en Finlande.

---

semblances et de contradictions pour pouvoir prendre au sérieux de telles assertions (I. Bogdanov. *Ceux de Kronstadt*, Paris 1962, version romancée et assez fantaisiste des éléments par un rescapé (?) de l'insurrection).

Sans considérer les affabulations d'écrivassiers constamment à la recherche de sensationnel, nous pouvons relever le fait que la réaction de gauche ou de droite emploie toujours les mêmes méthodes : elle tente de salir la personnalité de l'individu afin de dénigrer par la même occasion le mouvement auquel il a participé. Qu'importe ! Les prises de position de Pétritchenko lui-même suffisent à lever toute équivoque.

(62) Nous manquons de renseignements sur sa vie ultérieure ; d'après certaines sources, Pétritchenko aurait formé un détachement de partisans pro-soviétiques durant la guerre russo-finnoise en 1940, et aurait été livré par les Finlandais, en 1945, à l'U.R.S.S. où il serait mort en déportation en 1946.

Après avoir pris connaissance de ces écrits, on ne peut plus se satisfaire de la mythologie bolchévique sur Kronstadt et la Révolution russe. Ces témoignages éclairent d'une manière nouvelle certains aspects essentiels de la Révolution russe, restés dans l'ombre jusqu'ici ; ainsi pour Yartchouk qui apporte des précisions importantes sur les actions exemplaires de Kronstadt : les journées de juillet 1917, la prise du Palais d'Hiver en octobre, la lutte des Kronstadiens contre les blancs, les occupations et les comités d'immeubles à Kronstadt, la solidarité pratique ouvriers-soldats et paysans, le rôle de pointe joué par les anarchistes... Pétritchenko, quant à lui, confirme le caractère prolétarien des grèves de Pétrograd, l'autogestion de la lutte des Kronstadiens, détruisant un certain nombre de calomnies de mensonges propagés par les Bolchéviks. L'interview de « Révolioutsioussionnaya Rossiia » montre bien la démarche collective des Kronstadiens et la cohérence des positions de Pétritchenko (63).

Tous ces éléments constituent un apport fondamental pour tous ceux qui *veulent* s'informer sur l'évolution de la Révolution russe et mieux comprendre certains aspects de la réalité révolutionnaire d'aujourd'hui qui en découlent. Pour ceux-là, nous pouvons paraphraser J.-B. Clément et dire : « Non, Kronstadt n'est pas mort ! ».

A. Skirda. Paris, octobre 1971.

---

(63) Une dernière remarque sur la forme de ces textes. Il est évident que nous n'avons pas affaire à des littérateurs : le style de Yartchouk pourra paraître emphatique à certains, n'oublions pas que c'est une caractéristique commune à beaucoup de textes de l'époque. Celui de Pétritchenko est très direct et imagé, assez difficile à rendre en traduction, cependant nous nous sommes efforcés de coller le plus possible au texte, quitte à conserver certaines lourdeurs d'expression, plutôt que de risquer de déformer et d'altérer le sens de ces écrits.



II

Efim YARTCHOUK

**KRONSTADT  
DANS LA RÉVOLUTION RUSSE**



Je dédie ce texte

Aux marins de Kronstadt.

A ceux qui versèrent leur sang lors de la Révolution de 1905 pour l'émancipation complète du Prolétariat du joug du Capital et de l'Autorité,

A ceux qu'on fusillait par paquets pendant les jours de la réaction,

A ceux qui luttèrent en février et en juillet 1917 contre les maîtres du monde,

A ceux qui défendirent comme un seul homme la Révolution durant la réaction kornilovienne.

A ceux qui participèrent fièrement et audacieusement en octobre au triomphe de la Révolution Sociale,

A ceux qui s'étant laissés abuser par les slogans de « l'Etat prolétarien », levèrent bientôt leurs armes contre les nouveaux maîtres : les bolchéviks, au nom de la III<sup>e</sup> Révolution — de l'authentique Révolution Prolétarienne —

Que l'idéal pour lequel vous avez combattu soit piétiné dans la fange par le nouveau pouvoir barbare,

Que les combattants pourrissent dans les prisons, dans les sous-sols de la Tchéka, ou en déportation,

Mais le jour viendra, et il approche, dans la lumière éclatante du combat victorieux, lorsque les créateurs de la vie jetteront bas le joug de l'Autorité, lorsque retentira le nom de la Liberté à la mémoire de ceux qui périrent sur la route menant à la société des hommes libres : l'Anarchie.

E. YARTCHOUK.





## DU DEBUT DE LA REVOLUTION AUX JOURNEES DE JUILLET

Les journées de Février furent très orageuses à Kronstadt. Les Kronstadiens se vengèrent sur leurs bourreaux des féroces répressions qui avaient suivi la révolution manquée de février 1905.

Ils se firent justice en faisant expier ceux qui les fusillèrent par centaines et les coulèrent par péniches entières au fort Totleben, lors de la tentative d'insurrection de 1910.

Le régime instauré à Kronstadt après la terrible répression de 1910 était devenu de plus en plus féroce. L'amiral Viren régnait dans la forteresse. Les matelots et les soldats étaient envoyés par centaines dans les compagnies disciplinaires, sur les chalands flottants, où l'on se conduisait avec eux de façon cruelle et où la fustigation fleurissait particulièrement. Dans les bureaux de l'amiral Viren convergeaient toutes les filières d'un espionnage monstrueux.

« Les bourreaux de Viren », tels qu'on les appelait, étaient présents dans tous les régiments, les bataillons, les compagnies, les batteries, les navires et même au port, dans tous les ateliers.

Kronstadt gémissait sous le joug de Viren.

Lorsque celui-ci se promenait dans la ville, en grande pompe, malheur alors au matelot qui lui tombait sous les yeux. Il le regardait des pieds à la tête, le tâtait et trouvait obligatoirement quelque chose à quoi s'en prendre : le

salut n'avait pas été fait comme il convenait, un bouton n'était pas en ordre, la casquette n'était pas mise sur la tête selon les règles. Il déboutonnait sur place le pantalon et faisait remarquer que le nom n'était pas indiqué sur la doublure.

« On avait de la chance, racontaient les matelots, s'il n'envoyait qu'à la salle de police pour plusieurs jours, sinon, il arrivait qu'il fouette lui-même sur place le matelot pris en faute, et n'ordonne qu'après de faire un rapport aux autorités. »

Je vais exposer ici un exemple caractéristique : la ville est entourée dit-on depuis l'époque de Pierre le Grand, d'un rempart allant du Nord à l'Ouest, édifié dans un but défensif. Au Nord, sur toute la longueur de la ville, s'étendent de gigantesques casernes en briques rouges. A un tournant à l'Ouest, les casernes disparaissent et surgit une sorte de guépier : l'état-major de la forteresse, l'administration des troupes de génie, le palais du commandant avec un parc somptueux, les maisons des officiers et les clubs. Cette petite ville de commandement fut entourée après 1905 d'une clôture de rondins, avec des portes en fonte, atteignant la hauteur d'un premier étage des bâtiments de pierre. Elle se trouvait sous une forte garde ; ainsi, le rempart poétique et le bord de mer devinrent inaccessibles aux matelots du rang.

Il advint qu'une fois, un matelot venu rendre visite à un ami qui servait les officiers de la maison du génie, décida, avec la témérité caractéristique des marins, de se risquer à escalader le rempart. Instantanément survint un officier, réputé pour être un mouchard de Viren ; il était impossible de se cacher quelque part, le matelot cria : « Vous ne m'aurez pas vivant ! » et il se jeta dans le vide, tant les sbires de Viren inspiraient de l'effroi.

L'amiral Viren se plaisait tellement dans le rôle de garde-chiourme des marins, que dans son cabinet il fit installer sur les fenêtres un jeu de miroirs pour surveiller les matelots du rang (sa maison était placée de telle façon que beaucoup de matelots devaient passer devant).

Viren voyait en tout un esprit subversif. Ainsi une fois,

un lycéen de 15 ans, connu pour sa myopie, ne le salua pas en le rencontrant ; il fut déclaré séditieux et exclu du lycée.

Les matelots se souvenaient avec une colère particulière du parc s'étendant le long de la rue du Soviet (anciennement rue Catherine). A son entrée était affichée une pancarte portant les indications : 1. Interdit aux chiens — 2. Interdit aux hommes du rang. Après la révolution, lorsque le soviet voulut la faire enlever, les matelots protestèrent afin « qu'elle reste en mémoire de la férocité de l'ancienne discipline ». Peut-être y est-elle encore aujourd'hui ?

L'amiral Viren déclarait dans un rapport aux autorités supérieures dès septembre 1916 que : « malgré des répressions poussées, l'état d'esprit de la flotte qui lui était confiée était menaçant. Elle devenait un volcan pouvant exploser à tout moment et se répandre en torrents de lave brûlante... »

L'orage se déclara dans la nuit du 28 février. Toute la colère venant à ébullition s'extériorisa. Pas moins de 180 officiers payèrent de leur vie l'ancien régime sanglant. Les matelots et les soldats firent irruption dans les appartements de leurs officiers, les en firent sortir et les fusillèrent au bord du ravin, sans écouter leurs supplications. Bien après, les participants parlaient de leurs victimes avec mépris, se rappelant comment la plupart des officiers, auparavant si impitoyables pour châtier, rampaient à leurs pieds en gémissant et en implorant la pitié. Par contre, à propos de leur ennemi principal, le plus cruel, l'amiral Viren, les participants s'en souvenaient avec le respect et même l'estime que leur avait inspiré sa mort héroïque et vaillante.

Un des participants me raconta que Viren avait été arrêté chez lui et amené sur la Place de l'Ancre.

Lorsqu'on lui annonça qu'il allait payer de sa vie toutes ses férocités, il répondit : « J'ai vécu, agi, servi avec foi et fidélité le Tsar et la Patrie. Je suis prêt. Sachez maintenant organiser votre vie. » On lui ordonna de se tourner vers le monument de l'amiral Makaroff ; il refusa, dé-

clarant qu'il pouvait mourir les yeux ouverts et rencontra ainsi sa mort.

Au milieu du bruit, du chaos et du sang, la masse exprima sa gratitude aux officiers estimés et à ceux qui ne s'étaient pas distingués par leur cruauté. Les matelots les recherchèrent pendant des heures, dans toute la forteresse, exigeant des groupes qui les avaient arrêtés, de les libérer et de les leur confier. Puis, ils les emmenaient à l'abri sur les navires et dans les casernes.

Les deux fils de Viren, jeunes officiers, furent laissés en vie, les matelots leur déclarant :

« Bien que vous soyez des chiots de la même espèce que votre père, vous êtes encore jeunes, on verra bien ce qu'il adviendra de vous... »

Mieux encore, les matelots habillaient les officiers de leurs uniformes et les escortaient jusqu'à leur famille ou leurs amis.

Mais il y avait encore une catégorie d'officiers qui, bien que ne faisant pas partie des mouchards de Viren, avaient un passé de cruauté et de vexations envers les matelots et ne méritaient aucune considération. Ceux-là furent arrêtés.

Après une nuit sanglante, le comité de salut public se déclara être le pouvoir. Personne ne l'avait élu, et c'est pour cela que dans ses rangs apparurent, avec des socialistes, des cadets venus du milieu professoral, des médecins, etc.

Plusieurs jours après, le premier soviet se réunit. La majorité était constituée par les socialistes-révolutionnaires. Les sociaux-démocrates menchéviks étaient aussi fortement représentés ; les bolchéviks, eux, ne formaient qu'une très petite fraction. Il n'y eut pas encore dans le soviet de délégués anarchistes ou maximalistes

Le soviet, relativement modéré, se heurta tout de suite, sous l'influence des masses révolutionnaires, au gouvernement provisoire, en refusant de recevoir à Kronstadt un commissaire nommé par le pouvoir, le déclarant même indésirable. Le gouvernement menaça de couper le ravitaillement et les fonds à Kronstadt. Le président du comité exclusif du soviet de Pétrograd, Tchédzé, ainsi

que Skobélev, arrivèrent pour aplanir le conflit. Ils amenèrent le comité exécutif du soviet de Kronstadt au compromis suivant : le gouvernement nommait le commissaire, mais sa nomination serait entérinée par le soviet local des marins, soldats et citadins.

La ligne inconstante de comportement du soviet suscita la méfiance générale. La masse se mit à faire campagne pour de nouvelles élections du soviet.

Un second heurt se produisit entre la masse et le soviet. Kronstadt refusa de livrer les officiers arrêtés en février pour qu'ils soient jugés à Pétrograd. Le gouvernement insista ; le soviet promit. Mais les matelots, en apprenant la décision du soviet, vinrent se mettre en détachements devant les prisons, menaçant de fusiller les officiers dans le cas d'une tentative d'évacuation. Les matelots connaissaient très bien la valeur de ces représentants d'élite du vieux régime ; par ailleurs, beaucoup d'entre eux portaient encore sur leurs mains le sang des matelots et soldats fusillés en 1905. Les marins se doutaient bien qu'à Piter (1) les officiers seraient sans aucun doute relâchés, puis se mettraient ensuite à organiser activement des forces contre-révolutionnaires.

Pour les matelots, il était donc impossible de les remettre à Piter.

Pour détruire les légendes bourgeoises sur les « horreurs » des prisons de Kronstadt, les Kronstadiens exigèrent une commission d'enquête gouvernementale. Celle-ci fit le tour de toutes les prisons, prit connaissance des conditions d'emprisonnement, vérifia la qualité et la quantité des rations alimentaires et fut bien obligée de démentir les calomnies mensongères de la presse bourgeoise.

Lors des meetings à Kronstadt, on se mit à débattre la question de la remise en liberté, dans les limites de la ville, de tous les emprisonnés.

Cependant l'intoxication ne s'arrêta pas. Il n'y avait pas de fin aux inventions et légendes. Les journaux bour-

---

(1) Pétrograd est communément appelé Piter, même de nos jours (N.d.T.).

geois publiaient chaque jour, sous d'énormes titres, de sensationnelles « correspondances de Kronstadt » :

— « Kronstadt s'est séparée de la Russie et s'est déclarée République indépendante ! »

— « Kronstadt imprime sa propre monnaie, voilà des échantillons ! »

— « Kronstadt se prépare à des pourparlers d'armistice avec les ennemis de la patrie ! »

— « Kronstadt à la veille de la conclusion d'un traité de paix séparée avec les Allemands ! »

Toutes sortes d'informations fantaisistes se déversaient en une avalanche continue, fabriquées dans les cuisines bourgeoises. Les S.D. (2) menchéviks et les S.R. (3) commencèrent à s'exercer à des considérations semblables. Le gouvernement, exprimant la volonté de la « démocratie », maintenait des relations très belliqueuses avec Kronstadt.

A l'inquiétude, née chez les marins, il répondit par un ultimatum menaçant :

« Les officiers doivent être remis à Pétrograd immédiatement, dans les 24 heures ; dans le cas d'un refus d'appliquer l'exigence du gouvernement, Kronstadt sera déclarée en état de siège et des opérations militaires seront déclenchées contre elle. »

Tout cela accumulé, suscita une telle colère chez les Kronstadiens, qu'en réponse à cet ultimatum du gouvernement certains navires se préparèrent au combat.

Un meeting de masse fut rapidement organisé. Le manège maritime fut comble. Chaque fenêtre, chaque perron, même les cheminées, tout était noir de monde, d'une foule nerveuse.

« Par les portes grandes ouvertes, on entend la rumeur

---

(2) Sociaux-démocrates.

(3) Socialistes-révolutionnaires (N.d.T.).

de la rue ; à côté du manège, sans se soucier de la pluie et du mauvais temps, la foule de ceux qui n'ont pas pu pénétrer dans le bâtiment, se presse, les uns transmettant aux autres le déroulement du débat mené à l'intérieur. Le meeting se prolonge dans une atmosphère très tendue de 7 h. du soir à 4 h. du matin. La question des relations avec le gouvernement se résoud. A la fin, le meeting arrive à la conclusion suivante :

Il convient d'éviter un conflit armé, vu la situation présente, et étant donné que la plupart des travailleurs de la Russie ne connaissent pas les causes de l'opposition des Kronstadiens au gouvernement ni les aspirations correspondant à leur conception des objectifs de la révolution. »

Dans sa résolution finale, le meeting exprime son accord pour remettre les officiers à Piter, mais en même temps il expose son point de vue sur la situation actuelle et son attitude ferme envers le gouvernement provisoire.

La résolution fut adressée à qui de droit et publiée dans la presse.

Les nouvelles élections du soviet eurent lieu. Dans ce deuxième soviet, les bolchéviks, les A.S.C. (4) et les maximalistes, constituant des fractions au sein du soviet, s'implantèrent au détriment des S.R. et des menchéviks.

---

(4) Anarcho-syndicalo-communistes : organisation existant à cette époque à Kronstadt. L'anarcho-syndicalisme se différencie, théoriquement, de l'anarchisme-communiste par son insistance sur le rôle majeur des syndicats dans l'action révolutionnaire. Tandis que l'anarchisme-communiste prône en plus le rôle radicalisant de l'organisation révolutionnaire spécifique. En 1917, les deux tendances fusionnèrent dans leur pratique, participant toutes deux aux soviets. L'anarcho-individualisme, la troisième et dernière tendance historique de l'anarchisme, constitua au contraire un frein important au développement des idées libertaires, car toutes sortes d'éléments troubles s'en réclamèrent, créant une confusion qui hypothéqua lourdement l'activité des anarcho-syndicalistes et communistes. Les Bolchéviks surent utiliser cet état de choses pour dénigrer toutes pratiques libertaires constructives.

(Pour faciliter la lecture du texte nous utiliserons le terme « anarchistes » pour désigner le groupe Anarcho-Syndicalo-Communiste de Kronstadt.) (N.d.T.)

Il y eut aussi un nombre considérable de sans-parti dont la majorité avait des convictions bien déterminées, mais ne se ralliait à aucune des tendances existant officiellement, car certains espéraient un front unique de tous les révolutionnaires, d'autres ne se pressaient pas, comme ils disaient alors, de se « coller une étiquette de parti ; ce qui les amènerait tout de même à limiter leur liberté ».

La lutte des fractions au sein du soviet reflétait la disposition d'esprit et le degré de conscience politique des Kronstadiens, mais ne signifiait rien par elle-même, par rapport au travail gigantesque s'accomplissant au sein même de la masse, sur les navires, dans les casernes, dans les ateliers, sur la place de l'Ancre (5) ; là, les partisans des différentes tendances menaient entre eux une lutte acharnée pour démontrer la justesse de leurs idées respectives. Les Kronstadiens vivaient cela très intensément.

Le point douloureux de cette période fut le problème de la guerre.

Les matelots avaient une attitude extraordinairement consciente sur cette question. Ce qui était fort compréhensible, car, d'une part tous savaient lire et écrire (6) ; la littérature politique paraissant alors se lisait collectivement ; d'autre part, la mer et ses dangers, la violence de leur vie obligeant les matelots à voir la mort souvent en face, tout cela développait dans leur milieu, un fort sentiment de fraternité.

Les discussions qui avaient lieu entre les partisans des différents groupuscules, quoique violentes, avaient tout de même un caractère amical ; les interlocuteurs écoutaient les arguments adverses avec une attention profonde, estime et respect ; ils se créaient ainsi une représentation complète de l'objet de la discussion.

Aux meetings, la majorité des Kronstadiens déclarait

---

(5) Vaste place de la ville pouvant contenir jusqu'à 30.000 personnes, et où avait lieu avant l'instruction des marins et des soldats ; désormais elle servait aux meetings.

(6) L'enseignement primaire était obligatoire pour servir dans la marine.



que les paysans devaient d'abord se saisir de la terre, les ouvriers des usines et des fabriques ; si alors la force de la révolution n'arrivait pas à contaminer et à provoquer des insurrections chez le prolétariat ouest-européen, et si les travailleurs inconscients de l'Occident continuaient la guerre, selon la volonté de leurs gouvernements et en arrivaient même à attaquer, alors, — « tous, comme un seul homme, nous irons au front défendre la révolution ».

Des voix se faisaient entendre pour prendre position en faveur d'un abandon immédiat du front. Tout ce courant se fondait dans le slogan : « A bas la guerre ! »

Le premier congrès des soviets s'acheva en provoquant un fort mécontentement des masses.

Les bolchéviks profitèrent de l'occasion pour appeler à une manifestation armée pour le 10 juin, manifestation qu'ils décommandèrent eux-mêmes par la suite. Cependant, les masses en émoi ne purent se calmer.

Pour donner une issue à l'état d'esprit des masses, le comité exécutif des soviets décida à son tour une manifestation pour le 18 juin avec pour slogan : « L'unité des forces révolutionnaires sous la direction du comité exécutif central des soviets. » Seules quelques dizaines de personnes vinrent de Kronstadt participer à cette manifestation, « dans le but de s'informer », comme disaient avec humour les Kronstadiens.

Sans cesse le mécontentement croissait contre le gouvernement de coalition et la ligne de conduite du comité exécutif central des soviets. Le 18 juin, la nouvelle de l'offensive sur le front sud-ouest changea brusquement la situation à Kronstadt. En l'espace d'une ou deux semaines, le parti S.R. se réduisit à néant : les délégués S.R. furent rappelés du soviet par leurs électeurs. Aux meetings, sur la place de l'Ancre, à l'apparition des S.R. il se produisait quelque chose d'incroyable, un tumulte de cris et de sifflements. Tous les efforts des fractions de gauche pour laisser s'exprimer les orateurs étaient vains. La tendance de gauche des S.R., du fait de sa position équivoque, n'arrivait pas non plus à avoir d'influence : elle était confondue avec la fraction de droite. Lorsque

les représentants de la tendance de gauche arrivèrent à Kronstadt, Kamkov et Maria Spiridonovna en tête, alors, malgré les efforts du président du meeting (un anarco-syndicaliste) il fut impossible de convaincre l'assistance de les écouter, les cris fusèrent de partout :

— « Vous êtes responsables de l'offensive de notre armée au front ! »

— « On ne peut rester assis entre deux chaises ! »

— « Nous ne vous faisons pas confiance ! »

— « Si vous n'êtes pas d'accord avec les partisans de la défense de la patrie, alors il vous faut quitter le parti ! »

Aussi, les représentants de l'aile gauche des S.R. durent, sans s'être exprimés, quitter Kronstadt. On sut par la suite que ce meeting de 25.000 personnes avait tellement agi sur les S.R., qu'il décida de la scission du parti.

Les S.D. « défensistes » ne purent s'exprimer davantage à aucun meeting, surtout sur les questions qui se débattaient beaucoup alors à Kronstadt :

— « Notre révolution est-elle bourgeoise ou sociale ? »

— « Assemblée constituante ou soviets de délégués des ouvriers, paysans et soldats ? »

L'influence des S.D. « internationalistes » se mit aussi à décliner. Jusqu'ici ils avaient eu un certain crédit, car à l'opposé des « défensistes » ils étaient pour la paix et contre l'offensive de notre armée.

A cette époque, l'organisation des A.S.C. développa une propagande intensive, s'attirant la sympathie des masses.

## LE 3 JUILLET 1917

Après le 18 juin, la bourgeoisie démasquée ne connut pas de cesse dans ses poursuites contre les éléments de gauche. Elle s'attaqua particulièrement à Kronstadt. Le gouvernement de Kérénsky, qui aspirait à utiliser la révolution au nom de la « guerre jusqu'à la victoire », en es-

sayant à tout prix d'orienter les travailleurs vers le militarisme, commença aussi ses persécutions.

A Pétrograd, sans parler de la province, on se mit à arrêter les Kronstadiens pour leur propagande contre la guerre, à les emprisonner et quelquefois carrément à les lyncher. Kronstadt envoya une délégation au ministre de la justice exigeant la libération des emprisonnés. Le ministre lui déclara que les emprisonnés étaient accusés « de saper les fondements de la sûreté de l'Etat », et qu'ils devaient comparaître en justice pour en répondre.

Tout ceci indigna les Kronstadiens. Ils se rassemblèrent quotidiennement sur la place de l'Ancre, provoquant des meetings, et réclamant les représentants du comité exécutif du soviet pour analyser les événements du jour. De plus en plus des voix se firent entendre :

— « La révolution est en danger ! La contre-révolution a installé un nid solide à Pétrograd, il faut aller l'écraser et éloigner ainsi de la révolution ce péril mortel. »

Kronstadt se préparait fiévreusement. Il n'avait pas encore conscience de ce qui allait se passer plus tard.

Aux meetings qui avaient lieu, quelquefois deux fois par jour, les représentants de droite ne purent plus se faire entendre. Le mot d'ordre « A Piter ! A Piter ! » se répercutait de plus en plus dans la masse. L'agitation gagna aussi les forts.

Des messages télégraphiques parvinrent de la Krasnaya Gorka, des forts Ino, Konstantin, Chantz, des forts du sud et du nord ; ils demandaient de leur envoyer des orateurs pour discuter de la situation, ils ne réclamaient que des A.S.C. ou des bolchéviks. La plupart du temps les représentants de ces deux tendances intervenaient ensemble, mais bientôt de fortes divergences commencèrent à les opposer.

En effet, les bolchéviks étaient partisans de l'assemblée constituante et dans leur prise de position pour les soviets, l'arrière-pensée de leur transformation en simples rouages d'un pouvoir central, se faisait jour.

Le gouvernement de Kérénsky, prévoyant une menace

prochaine à gauche et voulant affaiblir les forces révolutionnaires de Pétrograd, décida d'envoyer plusieurs régiments révolutionnaires au front, mais les soldats refusèrent de partir, connaissant les causes de leur éloignement de Pétrograd.

Le 3 juillet, le 1<sup>er</sup> régiment de mitrailleurs, sous l'influence de la propagande militante des anarchistes (du camarade Bleikman et d'autres), se dirigèrent en ordre de bataille vers le palais de Tauride, avec des banderoles portant les mots d'ordre — « A bas la guerre » — « Tout le pouvoir aux soviets locaux ! » —

Au palais de Tauride était débattue la question de la crise du pouvoir provoquée par le départ des cadets du gouvernement. Des cosaques rencontrèrent les manifestants, leur barrant la route ; un affrontement eut lieu. Les cosaques se dispersèrent après avoir subi de lourdes pertes en tués et blessés.

L'écho de cette fusillade atteignit Kronstadt le même jour. Aux conférences organisées par les A.S.C. au manège terrestre (7) arrivèrent des délégués du 1<sup>er</sup> régiment de mitrailleurs, accompagnés d'anarchistes de Pétrograd. Ils accusèrent violemment l'assemblée présente : « Pourquoi vous occupez-vous des questions théoriques alors que le sang coule à Pétrograd ? » Tous se dirigèrent vers la place de l'Ancre, convoquant au meeting les ouvriers, les soldats et les matelots ; les représentants du soviet y apparurent également. On y parla de la manifestation de Pétrograd. Les Kronstadiens aspiraient du plus profond d'eux-mêmes à se joindre aux ouvriers de Pétrograd pour exiger ensemble du comité exécutif central des soviets l'élimination du gouvernement de coalition et l'avènement immédiat d'un congrès général des Soviets de Russie. Ce dernier pourrait commencer la lutte pour que soit réalisé le mot d'ordre :

« Tout le pouvoir aux Soviets locaux des députés, des ouvriers, soldats et paysans ! »

---

(7) Lieu d'instruction pour l'infanterie sous les tsars.

Le congrès général des Soviets pourrait ainsi adopter une position ferme sur le problème de la guerre et de la paix. Les Kronstadiens pensaient aussi qu'au premier jour de l'insurrection il faudrait se mettre à « transférer les familles des ouvriers pétrogradois de leurs sous-sols et taudis dans les palais des maîtres où il y avait de la place pour tous ».

L'organisation A.S.C. considéra que la manifestation armée devait se transformer en insurrection, de cette façon un coup puissant et décisif serait porté au pouvoir, après quoi il ne pourrait plus gouverner, et les soviets locaux l'anéantiraient complètement dans le processus ultérieur de la lutte.

L'assemblée ne laissa pas parler le représentant des S.R. de gauche ; il avait pris une position équivoque dans son intervention.

Les menchéviks ne se montrèrent pas à la tribune. Les bolchéviks eurent une attitude bizarre ; alors que le bolchévik Rochal parlait d'une manifestation armée avec pour slogan :

« Tout le pouvoir aux soviets locaux et au centre », les autres membres du parti, Raskolnikoff entre autres, attendaient impatientement la décision du comité central du parti siégeant à Piter.

A la question posée par Raskolnikoff :

« Que ferons-nous si le parti décide de ne pas manifester ? »

Rochal répondit :

« Cela ne fait rien. Nous les y obligerons d'ici. »

Le meeting se prolongea jusqu'à minuit. Après des débats tumultueux et animés, il fut décidé d'organiser le 4 juillet à Pétrograd une manifestation armée avec le mot d'ordre : « Tout le pouvoir aux soviets locaux des délégués des ouvriers, paysans et soldats. » Une commis-

sion technique fut désignée pour diriger le détachement.

Tôt le matin, près de 12.000 ouvriers, ouvrières, matelots et soldats débarquèrent sur les berges de la Néva puis se mirent en marche déployant des drapeaux noirs et rouges en direction du Palais de Tauride.

Lorsque la foule arriva à la hauteur de la Kchésinsky, occupée par le comité central des bolchéviks, Lénine apparut au balcon, prononça un petit discours déclarant qu'il était malade, souhaita le succès et disparut.

La bannière du comité central de leur parti déployée sur une voiture blindée, les bolchéviks vinrent en tête de la manifestation, mais les Kronstadiens leur déclarèrent brutalement et avec éclat : « Nous ne marchons pas derrière le drapeau bolchévik mais derrière celui de notre soviet. » Et ils les forcèrent à se retirer en queue de cortège.

..

Les Kronstadiens marchent devant en rangs serrés, aux sons de leur orchestre. La perspective Nevsky est entièrement couverte d'affiches proclamant :

— « La dette de la liberté. »

— « Est digne de la liberté celui qui est non seulement un citoyen, mais aussi un guerrier. »

Le tout, bariolé, saute aux yeux. Des draps couverts de proclamations bourgeoises très dignes sont accrochés aux balcons des bureaux de banque, ornent les vitres des restaurants élégants, s'étalent avec luxe dans les vitrines des magasins, en d'immenses banderoles au « bureau de recrutement des volontaires-pour le front ».

C'est aujourd'hui le jour de « l'emprunt de la liberté », jour d'animation dans le camp bourgeois. Le gouvernement révolutionnaire de Kérensky sonne le tocsin, appelle toute la démocratie à « sacrifier » sur l'autel de la Patrie ; tous doivent souscrire à l'emprunt de la liberté afin de créer un fonds pour le succès de la continuation de la guerre.

Mais la fête de la folie militaire est gâchée par le défilé des Kronstadiens :

- « A bas le pouvoir et le capital. »
- « A bas le carnage mondial. »
- « Nous n'avons rien à défendre au front tant que la maîtrise économique est aux mains de la bourgeoisie. »
- « La Révolution mondiale est en marche partout. »
- « L'union libre de la ville et de la campagne est la garantie de la victoire de la Révolution. »
- « Tout le pouvoir aux soviets locaux des délégués des ouvriers, paysans et soldats. »
- « L'usine aux ouvriers — la terre aux paysans. »

Les banderoles se déploient. Elles appellent le prolétariat à exprimer sa force, à resserrer plus étroitement ses rangs. Leur bruissement annonce partout la dernière nouvelle : les masses laborieuses se soulèvent, empruntant déjà leur propre route.

Le 4 juillet 1917 force la bourgeoisie à douter de la réussite de sa révolution.

Les travailleurs marquent la voie de la liquidation sociale. Le camp bourgeois s'exaspère et prépare sa vengeance contre les Kronstadiens. Sur la perspective Liteïny, les manifestants sont soudainement pris sous un feu nourri de mitrailleuses. Du haut des étages supérieurs et des greniers des maisons bourgeoises, les bandes contre-révolutionnaires ont organisé une embuscade infernale. Des cadavres s'amoncellent aussitôt ; parmi eux, quelques anarchistes, en particulier le porteur de la banderole de l'organisation A.S.C. La confusion règne, puis une fusillade forcenée commence.

Ayant liquidé les provocateurs, les manifestants, bien qu'en nombre plus réduit et non en rangs aussi harmonieux qu'auparavant, se remettent en marche. Ils atteignent, en colère, le Palais de Tauride, où ils rencontrent les ouvriers de Péetrograd.

Un groupe de matelots pénètre dans le Palais et en ressort avec le S.R. Tchernov, l'ayant arrêté en tant que membre du gouvernement.

Tchernov déclare qu'il est ministre socialiste et exige sa libération. Mais les marins veulent savoir pourquoi lui, qui a écrit tellement sur la socialisation de la terre, fait maintenant aussi peu pour sa réalisation pratique. Tchernov rejette toute la responsabilité sur le gouvernement qui n'a pas accepté son projet. Les marins disent alors au « ministre-socialiste » que si lui et ses semblables n'étaient pas entrés au gouvernement, mais étaient restés avec le peuple dans sa lutte pour le pain et la liberté, alors les paysans auraient organisé depuis longtemps la communalisation des terres. A ce moment-là apparaît Trotsky ; il réussit à convaincre les matelots de relâcher Tchernov.

Les Kronstadiens décident de se diviser en groupes de 2 à 3.000 personnes et de se diriger vers les garnisons et les quartiers ouvriers pour renforcer et prolonger la manifestation.

Un des détachements, avec l'organisation A.S.C., fixe son lieu de rassemblement dans la maison Kchésinsky.

Là, le comité central des bolchéviks traitait le problème de la manifestation. Raskolnikoff racontera, après la Révolution d'Octobre, qu'à cette séance du comité central, il fut décidé de prendre la direction du mouvement ; les rôles même furent répartis : lui-même avait été nommé commandant de la forteresse Pierre et Paul. Mais pourquoi « nos héros » décidèrent-ils alors de se cacher et d'attendre le résultat de l'action spontanée et directe des travailleurs ? Cela reste encore un mystère.



Le 5 juillet, apprenant que les voies de communication pour Kronstadt étaient occupées par des troupes gouvernementales, la commission désignée par le détachement se dirigea vers le comité exécutif central des soviets où elle exigea des garanties pour le retour sans encombre des manifestants à Kronstadt. Pendant les pourparlers avec la commission militaire du comité exécutif central des soviets, un appel téléphonique annonça l'arrivée à Piter, sur l'appel du gouvernement, des troupes du front



afin de réprimer la mutinerie contre-révolutionnaire des matelots de Kronstadt.

Lorsque le régiment Volynsky se trouva aux abords du Palais de Tauride, le menchévik Liber, qui avait été auparavant d'accord sur toutes les propositions et conclusions des Kronstadiens, interrompit brusquement toute discussion et exigea comme condition préalable à tous pourparlers ultérieurs, le désarmement des manifestants, ne proposant même que dix minutes de réflexion et, en cas de refus, menaça de les désarmer par la force.

Zinoviev et Trotsky se trouvaient alors au Palais de Tauride. Ce dernier offrit son cabinet aux Kronstadiens pour se réunir. Mais pas un de ces « guides du prolétariat » ne participa aux débats angoissés sur le destin de la révolution et de ses 12.000 membres menacés de mort. La commission résolut de sortir du palais à ses risques et périls, de contacter tous les autres groupes du détachement, d'analyser ensemble la situation et de tâcher d'y remédier.

En cours de route, vers le détachement le plus proche, tous les membres de la commission disparurent, à l'exception d'un anarco-syndicaliste qui arriva seul à la maison Kchésinsky.

A six heures du matin, on réveilla les matelots : ils étaient plus de 3.000. Un meeting eut lieu. En conclusion, il apparut qu'il était impossible de joindre les autres groupes du détachement, et qu'il n'y avait plus de bolchéviks. Raskolnikoff (membre désigné à la commission technique du détachement de Kronstadt) avait disparu. Pendant la nuit, Podvoïsky (représentant du comité central des bolchéviks) s'était aussi éclipsé. Par la suite, néanmoins ils occupèrent respectivement les postes de commissaire du peuple aux affaires maritimes et militaires.

Pendant le meeting, l'avertissement du commandant de la garnison de Pétrograd fut transmis par téléphone : si, à 7 heures du matin, la maison n'était pas évacuée, des opérations militaires seraient engagées. Les anarchistes proposèrent de se transporter à la forteresse Pierre et Paul, de s'y enfermer et d'y analyser plus tranquillement

la situation. La proposition fut retenue. Sur le chemin de la forteresse, on remarqua de nombreuses colonnes de troupes gouvernementales, prêtes à encercler la maison Kchésinsky. On apprit que les soldats-cyclistes étaient particulièrement montés contre nous : à leur arrivée en gare de Nikolaevsk, ils furent assaillis à la sortie aussi traîtreusement que nous par des provocateurs qui disparurent aussitôt. Les agents du gouvernement avaient expliqué à leurs « brillantes troupes » que cela avait été l'œuvre des matelots mutinés de Kronstadt, ceux-là même qu'il leur fallait mater. Pour éviter un combat fratricide, pouvant s'avérer sanglant dans ces conditions, le meeting résolut d'engager des pourparlers.

Après de longues discussions avec le commandant de la garnison de Piter, le comité exécutif du soviet de Piter et des représentants du gouvernement, les Kronstadiens décidèrent de remettre leurs armes uniquement au soviet de Pétrograd, en échange d'une décharge pour les délégués du soviet de Kronstadt. C'est sur cette décision que se termina le meeting de la forteresse Pierre et Paul ; les autres groupes du détachement durent également rendre leurs armes, sauf ceux qui se trouvaient au bord de la Néva et qui purent quitter Pétrograd sur des péniches. Le 6 juillet, les manifestants retournèrent à Kronstadt.



Lorsque le détachement se trouvait encore à Pétrograd, des bruits avaient circulé à Kronstadt, faisant état d'une répression sauvage des manifestants par le gouvernement. Le soviet de Kronstadt s'était réuni d'urgence. Tandis que les menchéviks en profitaient pour régler leurs comptes avec les bolchéviks, leurs ennemis de parti, qu'ils jugeaient responsables de cette action, le meeting s'apprêtait, quant à lui, à lancer une offensive armée sur Pétrograd.

Les navires quittèrent les ports, les mitrailleuses furent entassées sur la place de l'Ancre et des équipages entiers

y arrivèrent, prêts au combat. Cette évolution de la situation obligea le soviét à arrêter ses querelles intestines et à passer à l'action. Une commission fut constituée, comprenant des représentants de toutes les fractions. Cette commission alla sur la place de l'Ancre expliquer à la foule assemblée qu'elle devait se rendre à Piter immédiatement à bord d'une vedette rapide pour obtenir du gouvernement le retour des manifestants kronstadiens, aussi pour l'instant, il fallait éviter de déclencher les hostilités militaires.

Il faut penser que l'avertissement de cette commission fut efficace et contribua à diminuer l'ardeur guerrière du gouvernement et du comité central exécutif des soviets. Ainsi, grâce à la modération relative des « maîtres de la destinée de la révolution russe » à l'égard des manifestants kronstadiens, l'affaire s'acheva sans effusion de sang.

## APRES LE 3 JUILLET, LE COMLOT DE KORNILOV

Quelques jours après le retour de Péetrograd des manifestants, la place de l'Ancre fut comble pour protester contre les arrestations et les poursuites engagées contre les anarchistes et les bolchéviks. On apprit que Raskolnikoff avait été envoyé à la prison de Kresty sur ultimatum du ministre de la justice.

Une commission d'enquête vint à Kronstadt, accusant les bolchéviks Déchevy et Bregman ainsi que l'anarco-syndicaliste Yartchouk d'avoir organisé l'insurrection en vue de renverser l'ordre établi. Les matelots déclarèrent qu'ils ne livreraient personne de Kronstadt et conseillèrent à la commission, afin d'« éviter toutes sortes d'ennuis », de quitter au plus vite Kronstadt, conseil qu'elle s'empressa de suivre.

La presse bourgeoise recommença à calomnier Kronstadt avec une haine incroyable, oubliant toute mesure.

Des bruits furent propagés tels que : l'insurrection du 3 juillet avait été organisée avec de « l'argent allemand ». Chaque matelot avait reçu 25 roubles-or par jour et pour

cela on ne pouvait plus les traiter que de « vendus » et de « traîtres à la Patrie ». Comme le moindre coin de Russie était inondé par la presse « libérale », l'intoxication barbare donna des fruits au début. Il arriva que des matelots en permission soient chassés par leurs parents, montés contre eux par les clameurs hystériques et calomnieuses des « sauveurs de la patrie et de l'Etat ».

Une partie de la presse socialiste se joignit encore à cette intoxication, déclarant contre-révolutionnaires les journées du 3 au 6 juillet, et faisant courir le bruit que c'était l'œuvre « d'éléments troubles ».

Le soviet de Kronstadt se mit fiévreusement au travail. Il ne se contenta pas de faire de la propagande sur place et commença à envoyer des agitateurs dans toute la Russie. Le mot d'ordre essentiel devint alors « Tout le pouvoir aux délégués des soviets locaux des ouvriers, paysans et soldats ». Des dizaines de Kronstadiens furent arrêtés en province, mais Kronstadt envoya sans cesse de nouveaux propagandistes. Kronstadt croyait fermement à la justesse de ses positions et savait que le jour était proche où de larges masses de la Russie comprendraient enfin que les aspirations et les objectifs de Kronstadt étaient en fait les leurs, cristallisant la foi et la force révolutionnaire de tous les ouvriers et paysans du pays.

Les premiers à faire écho furent les marins de la Mer Noire. Tout d'abord, seule la solide fraternité des marins les poussa à douter du rôle sinistre et honteux qu'on attribuait à leurs frères du nord et à venir eux-mêmes, rechercher « les racines du mal ». Ils avaient cependant des positions opposées à celles de Kronstadt, soutenant le gouvernement de coalition et l'appel à l'assemblée constituante, aussi avaient-ils tendance à croire tous les témoignages « dignes de foi » caractérisant Kronstadt comme contre-révolutionnaire. Une fois sur place, ils comprirent les causes de la violente tension de Kronstadt. Des délégués des marins de la Mer Noire restèrent dans l'escadre de la Baltique pour assurer la liaison et à leur tour, les matelots leur envoyèrent une délégation.

A partir de ce moment, pas à pas, Kronstadt commença

à conquérir une place primordiale dans le camp révolutionnaire de la Russie.



Kronstadt est en plein branle-bas de combat. Les matelots, soldats et ouvriers se préparent au pire. Le bruit court en ville que des soldats-cyclistes armés de pied en cap arrivent du front. A Kronstadt, on transmet que leurs navires sont surchargés de mitrailleuses et d'artillerie légère. Le Soviet de Kronstadt se réunit d'urgence.

L'étrange flotille, ayant jeté l'ancre non loin de la ville, envoie des délégués sur des chaloupes. Ceux-ci débarquent avec beaucoup de précautions, militairement, car une patrouille ennemie doit se trouver dans le port. Ils avancent peu à peu, s'attendant à ce que les Kronstadiens leur tirent dessus, car la légende de la « République indépendante de Kronstadt » est encore tenace. Puis, orientés par des habitants de Kronstadt, les délégués arrivent à bon port, au Soviet de Kronstadt qui siège au complet. On leur propose de prendre place aux premiers rangs. Ils transmettent au Soviet le salut de ceux du front et racontent comment les choses se passent au front, demandant qu'on vienne les relever.

Le soviet leur expose sa position fondamentale sur la question de la guerre, ajoutant que tant que la terre n'est pas aux mains des paysans et que la révolution n'est pas victorieuse, les travailleurs n'ont rien à défendre.

Les matelots, pendant ce temps, étaient grimpés sur les navires et avaient entamé de pacifiques conversations avec les cyclistes qui commencèrent à regarder avec gêne leur équipement militaire : canons, mitrailleuses, cartouchières, fusils, encombraient le pont. Une heure après, la « flottille » mouillait déjà au port. Les cyclistes visitent avec les matelots et les soldats les navires, où les Kronstadiens partagent avec leurs invités leur expérience révolutionnaire, analysant les leçons du passé tout en bivouaquant ensemble. En sortant du soviet, la délégation est très chaleureusement accueillie par des matelots qui l'invitent à manger avec eux. Le soir, au son des orchestres,

avec des hourras et le slogan « Tout le pouvoir aux soviets locaux », les cyclistes quittent Kronstadt, priant les Kronstadiens de répondre à leur invitation amicale et de leur envoyer une délégation à leur tour.



Ces petits rayons de lumière encouragèrent Kronstadt. L'aspect sombre de la situation apparut plus nettement aux larges masses, provoquant le mécontentement et la colère. Les matelots et les soldats revenant de permission racontèrent la répression subie par les paysans qui s'étaient répartis les terres de leur propre chef, la façon dont les koulaks des campagnes exploitaient les paysans pauvres, et le soutien des émissaires du gouvernement à ces koulaks-richards. Ceux qui revenaient du front parlèrent de scènes encore plus pénibles. Ils faisaient état de la discipline ressuscitée dans l'armée par le général Kornilov, des tentatives de l'Etat-Major kornilovien pour détruire les comités d'armée et de l'application de la peine de mort sur le front. Une légende impressionna particulièrement les Kronstadiens ; légende selon laquelle un soldat avait été fusillé sur le front sud-ouest parce qu'il avait, au cours d'une marche, pris quelques pommes dans le verger d'un gros propriétaire. L'animosité s'instaura non seulement à l'encontre du gouvernement, mais aussi du comité exécutif central des soviets qui laissait faire tout cela sans aucune protestation et plutôt même avec encouragement. Les discours de Kalédine et de Kornilov, lors de la réunion du gouvernement à Moscou, sur la « discipline de fer », sur les droits de l'officier en tant que chef, sur l'introduction de la peine de mort à l'arrière du front, tout cela fit perdre définitivement patience aux Kronstadiens.

L'indignation commença à se transformer en une forte tendance à l'insurrection armée. A ce moment, un nouveau conflit surgit entre les Kronstadiens et le gouvernement.

Sous prétexte de renforcer le front de Riga où venait d'avoir lieu une percée ennemie, le gouvernement se pré-

paraît à enlever de Kronstadt et des ports qui l'entouraient toute l'artillerie lourde. La volonté du gouvernement « sauveur de la patrie » de désarmer Kronstadt au moment où les matelots de la Baltique s'apprêtaient eux-mêmes à combattre l'offensive de la flotte ennemie, était inexplicable aux yeux des matelots et des artilleurs. On ne pouvait accuser le gouverneur de « bêtise », car il avait à sa disposition plusieurs des meilleurs et des plus brillants généraux d'Etat-Major et autres « galonnés d'or », parmi les meilleurs spécialistes du monde, et il ne pouvait ignorer la valeur stratégique de la position de Kronstadt, qui se priverait dans ce cas de tous les moyens de se défendre.

La pensée des Kronstadiens bouillonna et la déduction se fit d'elle-même : le gouvernement trahissait simplement la révolution ; il avait en fait décidé d'étouffer à n'importe quel prix les voix hostiles et songeait à livrer aux Allemands Pétrograd et Kronstadt, places fortes de la Révolution.

Sur les navires, dans les compagnies, dans les ateliers, avaient lieu des assemblées, illégales pour ainsi dire du fait que les représentants du soviet n'y étaient pas invités. Chaque jour, des dizaines de matelots allaient à Piter, faisaient le tour des usines et des fabriques, y appellent ouvertement à l'insurrection.

Le gouvernement en vint à hésiter, fit des concessions et l'affaire se termina par l'envoi d'un petit détachement de marins sur le front terrestre.

Pour les Kronstadiens, cet accord n'était pas un compromis à proprement parler ; ils étaient heureux de profiter de l'occasion de pouvoir propager la « contagion » de Kronstadt pour le compte du gouvernement. Autrement, il était presque impossible aux agitateurs de pénétrer dans les tranchées, car les comités d'officiers les en empêchaient.

Six semaines passèrent ainsi dans la recherche de nouveaux moyens pour le développement de la révolution. Le 28 août arriva, demi-anniversaire de la libération du joug tsariste ; ce jour fut l'occasion d'une grande fête commémorative. Près de 30.000 matelots, soldats, ouvriers et ou-

vières, se réunirent sur la place de l'Ancre avec des banderoles portant les mots d'ordre :

- « Vive la Révolution sociale. »
- « La terre aux paysans, l'usine aux ouvriers. »
- « A bas le pouvoir et le capital. »
- « Tout le pouvoir aux soviets locaux. »

Tous jurèrent de mener la révolution jusqu'à la victoire complète.

Le lendemain, Kronstadt se prépara à la lutte contre la réaction. Le soviet de Piter envoya un télégramme par lequel il informait de la trahison de l'état-major kornilovien, de son offensive sur Pétrograd pour restaurer la monarchie ; il demandait d'envoyer 3.000 matelots pour défendre Pétrograd.

Une sommité bolchévique arriva de Piter à Kronstadt et raconta qu'à la séance du comité exécutif central des soviets, à la proposition d'un dirigeant de remettre la défense et la garde du comité central exécutif entre les mains les plus sûres, celles des Kronstadiens en l'occurrence, Tchéïdzé répondit :

— « Oui, ce sont bien les révolutionnaires les plus sûrs, mais j'ai bien peur qu'après il soit difficile de s'en défaire. » Les faits lui donnèrent raison par la suite.

Un meeting se tint la nuit sur la place de l'Ancre où fut lu le télégramme. Les Kronstadiens exprimèrent tout de suite leur volonté de gagner les postes de garde, sans rancune pour les journées du 3 au 6 juillet. Le soviet fit savoir à Pétrograd qu'un détachement était envoyé mais, les armes ayant été enlevées aux Kronstadiens le 6 juillet, le soviet de Piter devait les réarmer. Une commission technico-militaire s'organisa ; des spécialistes militaires s'y joignirent : le commandant de la forteresse, l'ingénieur militaire et quelques autres. Kronstadt fut sur le pied de guerre.

La Révolution obtint cette fois-ci une victoire sans effusion de sang. Le quartier général fut coupé du front et de l'arrière grâce aux interventions énergiques, rapides



et décisives, des cheminots et des télégraphistes. Le reste fut l'affaire des soviets et des comités d'armée.

Après la liquidation de la rébellion de Kornilov, le détachement de Kronstadt exigea la libération des emprisonnés des 3 et 6 juillet ; mais lorsqu'on informa le soviet de Kronstadt que le détachement ne voulait pas quitter Pétrograd et menaçait de les libérer par la force, il lui envoya une délégation spéciale. A une assemblée élargie du soviet, il avait décidé qu'il fallait donner le temps aux masses laborieuses de la Russie de « digérer » l'épopée kornilovienne. Cette prise de conscience de la masse produirait inévitablement une poussée à gauche et il fallait, sans perdre de temps, se préparer à la nouvelle étape de la révolution.

La délégation remplit sa mission. Au son de la musique, avec les banderoles déployées :

- « Nous exigeons la libération des emprisonnés. »
- « Tout le pouvoir aux soviets locaux. »

Les Kronstadiens revinrent à Kronstadt traités déjà par les représentants du soviet de Pétrograd comme des révolutionnaires authentiques.

## LE CHEMIN D'OCTOBRE

L'offensive de Kornilov, dont la nouvelle s'était répandue à une vitesse foudroyante dans toute la Russie, sa rapide liquidation par les soviets locaux, le rôle non négligeable joué par Kronstadt, valurent aux Kronstadiens auprès des travailleurs, une réputation de révolutionnaires intransigeants. Les calomnies imprudentes de ces derniers jours dues à la presse bourgeoise écrite et orale, soutenant ouvertement Kornilov, avaient fait croire en plus que Kérensky était de connivence avec le général Kornilov. La participation directe du S.R. Savinkov aux plans réactionnaires du quartier général des généraux, tout cela fit que de larges couches de travailleurs se mirent tout de suite à se tourner vers Kronstadt avec

beaucoup de confiance, affirmant que Kronstadt avait eu raison les 3 et 6 juillet, qu'elle avait prévu la réaction et avait tenté de la dénoncer à son début.

Kronstadt remporta une complète victoire morale. De tous côtés, des délégations commencèrent à y affluer. En septembre, des délégations d'ouvriers vinrent de l'Oural, de Sibérie, ainsi que des représentants du soviet de Kazan... Désormais en province, non seulement on ne chassait pas les Kronstadiens mais au contraire, on les y appelait avec insistance. Là, par leur travail acharné, ils soulevaient l'esprit révolutionnaire de masses, étaient délégués aux élections des soviets et radicalisaient les organisations ouvrières et paysannes. Les menchéviks et les S.R., en ce moment décisif d'une rupture totale, alors qu'il fallait agir et non bavarder, continuèrent à mener leur propagande tout comme avant, en croisant les bras jusqu'à « l'Assemblée Constituante. ».

Il leur fallut réellement « croiser les bras » et quitter les organisations paysannes et ouvrières qui se mettaient dorénavant sur la voie d'une lutte directe pour leur propre compte.

On peut affirmer sans exagérer, qu'il n'y eut aucune province, aucun district où n'aient été les propagandistes et organisateurs kronstadiens. Ils appelaient partout les paysans à s'emparer immédiatement des terres, à désobéir au pouvoir, à renforcer les soviets et à exiger l'arrêt rapide de la guerre.

Comment s'écoulait le temps à Kronstadt ? Par quels moyens s'approfondissait la propagande révolutionnaire ? Quelles formes prenait l'activité autonome des masses ?

Les bolchéviks continuaient à naviguer entre l'Assemblée Constituante et le mot d'ordre « Tout le pouvoir aux soviets locaux et au centre », s'opposant au gouvernement de coalition, prônant la formation d'un gouvernement des seules tendances de gauche. Ils s'opposaient très violemment à la guerre, espérant que « la fraternisation » dans les tranchées amènerait la décomposition du camp ennemi et la fin de la guerre.

Les anarchistes, à propos de la guerre, proposaient de ne pas quitter le front mais de ne pas attaquer. Lorsque

les soviets auraient abattu le pouvoir, devenant la seule force, lorsque la terre serait aux mains des paysans, les usines et les fabriques aux mains des ouvriers, si les propositions des masses révolutionnaires faites par leurs soviets aux impérialistes de débarrasser la Russie des troupes étrangères n'étaient pas acceptées, alors il faudrait passer à l'offensive, proposaient-ils.

La résolution prise le 5 octobre, au congrès des représentants de la flotte de la Baltique, diffusée par radio à l'intention des opprimés du monde entier, caractérise excellemment la position des marins de la Baltique sur le problème de la guerre. Elle dit :

*« Frères, à l'heure fatale où retentit le signal de la bataille, le signal de la mort, nous vous envoyons notre salut et nos dernières volontés. Attaquée par des forces allemandes supérieures, notre flotte périt dans une lutte inégale. Pas un de nos navires n'évitera le combat, pas un marin ne reviendra vaincu à terre. Nous sommes obligés de tenir solidement le front et de protéger les accès de Pétrograd. Nous accomplissons notre devoir. Nous le faisons non pas sur l'ordre d'un quelconque Bonaparte russe ne régnant que par la grâce et la patience de la Révolution, nous allons combattre non pas pour exécuter des traités de notre gouvernement avec les alliés, mais pour réaliser la volonté suprême de notre conscience révolutionnaire. Notre combat contre les charognards patriotes nous donne le droit sacré de vous appeler, prolétaires de tous pays, d'une voix qui ne tremble pas devant la mort, à l'insurrection contre vos oppresseurs. A l'heure où les vagues de la Baltique se colorent du sang de nos frères, lorsque les eaux sombres se referment sur leurs cadavres, nous élevons notre voix. »*

Du front intérieur provenaient des nouvelles inquiétantes ; les matelots et les soldats, revenant des campagnes, racontaient dans leurs rapports, qu'à nouveau le coq rouge y avait fait son apparition comme après la révolution manquée de 1905, menaçant de submerger la Russie sous une énorme vague. Trompés dans leur

attente des bienfaits du futur maître de la terre russe, l'Assemblée Constituante, les paysans avaient désormais perdu espoir dans les distributions de biens de l'avenir, en l'avènement de ce nouveau maître qui comprendrait et arrangerait tout. Ne constatant aucun changement dans leur destinée après la révolution et ne voyant pas d'autre issue, ils commençaient à piller et à brûler les propriétés de pomestchikis et d'Etat. L'organisation A.S.C. proposa aux Kronstadiens, comme auparavant, de lutter de toutes leurs forces contre cette tendance ; elle proposa aux marins d'entrer dans toutes les organisations locales paysannes et d'influer sur les paysans pour qu'ils n'en viennent pas à ces solutions d'extrême désespoir, et d'opérer la saisie des terres au moyen des soviets de paysans, puis de les faire contrôler et légitimer par les organisations paysannes. La guerre avait détruit une grande partie des chevaux et du bétail, elle avait privé la campagne d'hommes jeunes et solides enrégimentés au front. Il fallait donc travailler la terre collectivement avec le bétail pris aux propriétaires terriens. Mais il ne fallait pas partager la terre dès à présent, car la plupart des agriculteurs étaient au front, le problème de la répartition définitive de la terre ne pouvait se résoudre que sur les principes de propriété collective jusqu'à la fin de la guerre.



Pendant ce temps, Kronstadt tentait de mener une pratique constructive. L'union des agriculteurs, organisation des ouvriers possédant une liaison avec les campagnes, demanda à tous ceux qui possédaient de la vieille ferraille de la donner pour fabriquer des outils d'agriculture. La commission technique et militaire du soviet céda de même une certaine quantité de métal provenant de vieux matériel militaire (beaucoup de pièces d'artillerie dataient presque de Pierre le Grand. Il en avait accumulé un dépôt colossal). Les ouvriers, membres de l'union, organisèrent un atelier spécial où ils travaillaient pendant leurs loisirs, à raison de plusieurs heures par jour chacun.

Des spécialistes techniciens, des soldats et des matelots les aidaient également. Ils fabriquèrent des faux, des socs de charrue, des clous, des fers à cheval. Tout ce qui était fabriqué était répertorié en listes complètes dans les Izvestia du soviet de Kronstadt. Chaque objet portait l'estampille de « l'Union des Agriculteurs de Kronstadt ». On donnait aux agitateurs du soviet, partant dans les campagnes, selon les possibilités, des objets et instruments fabriqués par cette union ; ils étaient offerts aux paysans par l'intermédiaire de leurs soviets locaux.

Cela valut par la suite au soviet de Kronstadt de recevoir une avalanche de lettres chaleureuses, le remerciant et promettant un soutien « à la ville » dans sa lutte pour le pain et la liberté.

C'est alors que fut élaboré le principe des communes de culture. Cette organisation se forma de la façon suivante : un groupe de 10 à 60 citoyens, selon le lieu de travail ou de domicile, se mettait d'accord pour une culture commune de la terre.

Il faut préciser que Kronstadt est une petite île, étroite, d'une douzaine de kilomètres de long. La rive faisant face à Pétrograd est occupée par la ville, les ports et les jetées. Les parties Nord, Sud et Ouest sont parsemées de fortifications militaires ; dans l'intervalle, s'étend un espace de 3 km. En effet, pendant la guerre, pour des considérations stratégiques, même les petites constructions qui s'y trouvaient furent détruites. C'est cet endroit qui fut cultivé par les Kronstadiens. Lors d'assemblées générales de délégués des cultivateurs, en présence de toutes sortes de spécialistes au nombre desquels des géomètres et des agronomes, la terre fut divisée en petits lots répartis par un tirage au sort. Les semences étaient fournies par le comité de ravitaillement. Les outils de culture étaient évidemment les plus primitifs : des pelles, des arrosoirs, et encore en nombre limité. Ils étaient fournis pour la saison de travail par la ville. Le reste fut obtenu par l'initiative personnelle des « communards ». L'engrais était amené par les chevaux de la ville ; les lopins de terre étaient labourés à tour de rôle.

Déjà en 1918, les communes de culture aidèrent beau-

coup les Kronstadiens dans la lutte contre la faim. Après la récolte, après le décompte en faveur des familles du comité de ravitaillement, chaque « communard » obtenait en moyenne 10 kg de légumes. Dans la majorité des communes, la répartition se faisait selon le nombre de jours de travail.

Les communes s'avèrent vivaces : elles existaient toujours sous la même forme en 1921. Ce fut la seule organisation que les bolchéviks n'avaient pas supprimée. On peut expliquer cela, peut-être, par le fait que Kronstadt s'opposa fortement aux décrets des bolchéviks et défendit longtemps son indépendance.

La surveillance de la ville était assurée par la milice populaire, c'est-à-dire toute la population, par le biais des comités de maison.

Les comités de maison n'existaient qu'à l'état embryonnaire. Tout leur rôle se limitait à ce cadre étroit. Mais la propagande faisait son œuvre. Aux meetings et aux conférences des A.S.C., une des tâches continuellement à l'ordre du jour était la liquidation de la propriété privée des habitations. Ils appelaient à l'élargissement de l'activité des comités de maison, à leur union, afin de réaliser par là l'égalité de tous dans la répartition des demeures. Comme toujours, lorsqu'étaient traitées les questions d'une actualité brûlante — la guerre et la paix, la terre, les organisations ouvrières et paysannes — de nombreuses questions écrites étaient posées à l'orateur ou au rapporteur, que ce soit sur le plan théorique ou sur le plan pratique. Beaucoup se plaignaient de la dégradation des maisons, de l'endommagement des conduites d'eau ; ils décrivaient des scènes pénibles : la pluie passant par les toitures trouées et faisant régner une humidité persistante dans les appartements du sous-sol ce qui provoquait une forte mortalité infantile. Les propriétaires n'avaient pas fait de réparations depuis plusieurs années.

Il ne restait qu'une solution : s'y installer tous ensemble. Ainsi, lorsqu'en octobre, se précisa l'immense possibilité d'un travail créateur et indépendant, un processus préparateur s'était déjà accompli dans la conscience des

masses et un meeting solennel décida de la socialisation des habitations.

Pour Kronstadt cependant, la tâche principale subsistait : progager le plus possible ses idées à travers toute la Russie et se tenir prêt à un éventuel conflit armé avec la réaction extérieure et intérieure. Ces buts étaient confiés à des organes techniques : deux commissions spéciales du soviet, l'une technico-militaire, l'autre d'agitation propagandiste.

La commission technico-militaire, qui existait de façon embryonnaire depuis le 3 juillet, effectua un grand travail durant les journées korniloviennes et développa désormais son activité. Elle vérifia la capacité de combat des ports, fit un inventaire précis des forces armées. Le mot d'ordre d'armement général se réalisa au moyen des comités de fabrique et d'usine. La commission technico-militaire fournit des armes à tous les ateliers ; les comités de fabrique et d'usine en assurèrent la distribution aux ouvriers. Pour l'instruction militaire, tous les ouvriers se divisèrent en plusieurs catégories : ceux qui savaient manier un fusil s'organisèrent en groupes spéciaux de formation d'artilleurs, de mitrailleurs et de sapeurs ; ceux qui étaient novices en la matière militaire s'exercèrent d'abord à la marche deux fois par semaine sur la place de l'Ancre, puis s'intruisirent sur les champs de tir maritimes. Chaque ouvrier s'assigna le but d'assimiler l'art du maniement de fusil et des bombes à main.

Vers la fin de 1917, des unités ouvrières de combat avaient été formées. Outre cela, la commission fit le compte des transports maritimes, de tout ce qui pouvait servir au transport, et les fit remettre en état.

La commission technico-militaire se composait de 14 membres représentant le soviet, l'union des ouvriers des transports maritimes, les navires de guerre et les ports. Des commissaires furent envoyés dans les principaux ports pour assurer la liaison avec la commission technico-militaire et surveiller la capacité de combat des ports.

La commission d'agit-prop s'occupa de tout l'aspect technique du travail d'agitation et de propagande à

Kronstadt et dans l'ensemble du pays. Chaque jour, les forts réclamaient des conférenciers et des rapporteurs, car ils étaient situés à une certaine distance de Kronstadt ( de 2 à 30 km) et les équipages ne pouvaient pas venir tous ensemble en ville. Ils n'assistaient ainsi que très rarement aux assemblées générales de Kronstadt. La littérature politique anarchiste, socialiste et technique, surtout en matière d'agriculture, se diffusait largement. Chaque soldat se constituait sur son pécule une bibliothèque personnelle, avec l'intention de l'emporter plus tard au pays. Maintenant encore, il n'est pas surprenant de rencontrer dans les coins les plus reculés de Russie des brochures de propagande et des livres d'intérêt général, portant le tampon de Kronstadt, ayant échappé donc à tous les raids et toutes les perquisitions tchékistes.

Les cadres propagandistes étaient désignés de la façon suivante : chaque atelier, chaque compagnie, chaque navire militaire pouvait envoyer des agitateurs en province. Celui qui désirait partir le faisait savoir lors d'une assemblée générale sur son lieu de travail. Si sa candidature ne rencontrait pas d'objection, alors le comité de fabrique, d'usine ,de régiment ,de navire, etc. lui délivrait un mandat à présenter à la commission d'agit-prop et devant être confirmé par le soviet. Si, à la séance du soviet, la candidature ne rencontrait pas d'opposition et si le candidat ne déclarait pas des intentions pouvant compromettre la position révolutionnaire de Kronstadt, alors la commission d'agit-prop lui délivrait un mandat au nom du soviet de Kronstadt, qui lui servait de laisser-passer en province et sur les chemins de fer.

Comme indiqué plus haut, les agitateurs, selon les possibilités, recevaient des outils agricoles, fabriqués par l'Union des Agriculteurs de Kronstadt. Ces outils étaient des présents à offrir aux paysans par l'entremise de leurs soviets. Les moyens financiers nécessaires au travail d'agitation et de propagande étaient pris dans la caisse du soviet, constituée de souscriptions volontaires des ouvriers sur leurs salaires.

La commission technico-militaire et celle d'agit-prop rendaient compte de leurs activités à la séance générale



du soviet et aux meetings. Là, elles recevaient des directives d'orientation.



Au « centre », tout tournait autour du problème du pouvoir. Le comité central exécutif des soviets décida de réunir une assemblée de « toutes les forces vives du pays ». Cette assemblée « démocratique » devait être constituée de représentants des municipalités, des zemstvos, des comités de ravitaillement, etc., une petite place fut réservée aux soviets. La véritable « démocratie » appelait avec insistance à résoudre la question du gouvernement de coalition.

Cette assemblée « démocratique » s'ouvrit le 14 septembre ; la plupart des délégués venaient des cercles petits-bourgeois ou de la démocratie modérée. Un représentant du prolétariat de Péetrograd y déclara : « *Nous tenons à rappeler que nous avons supporté tout le fardeau de la révolution sur nos épaules, aussi nous vous avertissons que poser la question d'une coalition signifie amener la révolution devant la menace d'un nouveau Kornilov.* » Cependant à l'assemblée « démocratique » la voix des ouvriers résonnait dans le désert.

Par 766 voix contre 688, la coalition avec la bourgeoisie fut décidée, à la seule restriction des cadets. Le problème du pouvoir n'ayant pas été tout à fait résolu ainsi, l'assemblée désigna, parmi ses membres, un « pré-parlement » qui devait former avec l'équipe gouvernementale précédente un nouveau gouvernement responsable devant l'assemblée démocratique.

Le social-démocrate TséréteUli déclara que « *dans le cas de nominations d'éléments hostiles au gouvernement, la composition du pré-parlement devrait être complétée à l'aide de délégués de groupes bourgeois* » parmi lesquels on sous-entendait de nouveau les cadets. Il était évident que ce pré-parlement n'augurait rien de bon. En réponse aux « combines gouvernementales », les Kronstadiens commencèrent à se préparer au combat contre la réaction.

Le gouvernement de Kérénsky, avec le déclenchement des actions militaires dans la mer Baltique, décida de se transporter à Moscou. Cela souleva une vague d'indignation parmi les marins. Ils déclarèrent « *que celui qui prônait la guerre à outrance devait aller le premier au combat et tant que Pétrograd serait menacé par l'ennemi, ils ne laisseraient pas partir les « criards ».*

Les marins ajoutèrent que ceux qui « *ne régnaient que par la grâce d'une grande patience de la Révolution* », ne répondaient pas à toutes les exigences du peuple pour mener une ligne politique internationale en faveur d'une paix générale. Au lieu de cela, ils continuaient à répandre le cliquetis des armes et provoquaient ainsi chez les travailleurs occidentaux l'incompréhension des buts et du caractère de la Révolution russe. S'ils rendaient possible par cela même l'offensive des impérialistes allemands contre la Russie, alors ils n'arriveraient pas à présenter en victimes les marins et ouvriers révolutionnaires, qui tomberaient à la suite de cette nouvelle tuerie, dont personne ne voulait et que Kérénsky et Cie avaient provoquée, peut-être intentionnellement, pour étrangler le mouvement révolutionnaire. Dans ces conditions, ils devaient eux-mêmes risquer leur tête dans le combat.

Le Soviet de Kronstadt envoya une délégation à Helsingfors et en d'autres endroits, où mouillait l'escadre de la Baltique. La délégation fit le tour de tous les navires, s'assurant de l'accord et du soutien total des marins en vue d'une action révolutionnaire.

Au début d'octobre, il y eut à Kronstadt, un congrès des soviets de la province de Pétrograd, se déroulant sous le mot d'ordre : « *Tout le pouvoir aux soviets locaux.* » Un menchévik internationaliste, délégué du soviets de Pétergovsk, fit une intervention en faveur de l'Assemblée Constituante ; il répéta encore une fois toutes les illusions concernant la possibilité de différer toute l'activité révolutionnaire jusqu'à l'Assemblée Constituante, en vivant dans l'espoir de la résolution « *par le haut* » de toutes les questions en souffrance ; il omit de dire que la réaction, elle, avec l'aide de Kérénsky, emploierait tous les moyens pour arriver au pouvoir. Les

bolchéviks, quant à eux, jouaient à la « Politique » ; ils applaudissaient avec zèle les interventions des A.S.C. contre l'Assemblée Constituante, mais n'exprimaient pas eux-mêmes ni leur position vis-à-vis de l'Assemblée Constituante ni sur les problèmes du jour. Ils ne faisaient que démentir les bruits qui circulaient sur leurs préparatifs d'un coup d'état, en se référant à la ligne adoptée lors de la dernière conférence du parti à Pétrograd.

En conclusion, le congrès désigna deux délégués au congrès régional de Soviets, les mandatant pour défendre le mot d'ordre : « Tout le pouvoir aux soviets locaux. »

Au congrès des soviets de la région du Nord, face au danger constitué dans la Baltique par les réactionnaires et les impérialistes étrangers, un comité militaire révolutionnaire se créa. Le délégué de Kronstadt, un S.R. maximaliste, en fit partie. Le principal dirigeant fut le bolchévik Antonov-Ovséenko. Le comité lança un appel en ces termes : « *Dans les intérêts de la défense de la révolution, nous désignons des commissaires auprès des unités militaires disposées aux points stratégiques de la ville et des environs. Les ordres et dispositions du gouvernement concernant ces points-clés, ne doivent être appliqués que sur confirmation des commissaires. Les commissaires en tant que représentants du soviet bénéficient d'une immunité vis-à-vis du gouvernement.* »

De son côté, Kronstadt se prépara pour le congrès des soviets de toute la Russie. Les principales exigences du jour furent les suivantes :

« *Tout le pouvoir aux soviets locaux.* »

« *A bas la tuerie capitaliste.* »

« *Libération de tous les révolutionnaires emprisonnés.* »

« *La terre immédiatement aux paysans, les usines aux ouvriers.* »

Aux meetings, conférences et assemblées, la plupart des interventions insistaient sur le fait que Kérénsky n'accepterait jamais ces exigences, qu'il était trop corrompu par le pouvoir. Au début de la révolution, les Kronstadiens

l'avaient beaucoup apprécié, mais maintenant, disaient les matelots « *il rassemble déjà des forces spéciales et sûres ; il s'entoure de bataillons de choc féminins (!) et pousse à la guerre « jusqu'au boutiste »*. Si le congrès reprend les exigences des travailleurs, il se fera alors disperser et Kérénsky écrasera tous les récalcitrants à l'aide de la force armée ; aussi, fallait-il se tenir prêt à cette éventualité. Les membres du comité militaire révolutionnaire de Pétrograd vinrent à Kronstadt préparer l'organisation commune d'une manifestation armée le jour de l'ouverture du congrès. Le soviet de Kronstadt accepta cette proposition et le meeting de masse l'approuva en ajoutant seulement, « *qu'instruits par l'expérience amère du 3 juillet, les Kronstadiens n'avaient plus l'intention de « jouer » à la manifestation armée, mais si cela était nécessaire, ils iraient plutôt en unités solides de combat, avec de l'artillerie, des mitrailleuses et leurs navires de guerre »*.

Le soviet de Kronstadt envoya un message radio codé au soviet d'Helsingfors et à toutes les unités de l'escadre de la Baltique, les informant de la situation. Il reçut une réponse précisant qu'au premier signal, plusieurs torpilleurs viendraient à Kronstadt et un détachement de marins se rendrait par le train à Pétrograd.

## LA REVOLUTION D'OCTOBRE

Le 23 octobre, les représentants du soviet de Kronstadt (un bolchévik et un A.S.C.) se rendirent au Congrès panrusse des soviets. A Pétrograd, vu de l'extérieur, tout était calme ; seule la rédaction du journal « l'Ouvrier » avait été saccagée et était gardée par des Junkers. Au Smolny, Antonov-Ovsénko, le président du comité militaire révolutionnaire, déclara que Kérénsky rassemblait des troupes et tenterait peut-être de disperser le congrès. L'ouverture du congrès n'avait pas encore été décidée. Les bolchéviks craignaient d'exposer leurs dirigeants : Lénine, Zinoviev, Kaménev et autres qui étaient hors la loi. De plus, la majorité des manifestants arrêtés le 3 juil-

let étaient encore emprisonnés. La tendance révolutionnaire du congrès résolut de faire le point de ses forces sur place et en province. Elle se réunit, recueillit les informations de ceux qui arrivaient du front et des campagnes. Les délégués de Kronstadt, après un échange de vues avec les représentants du comité révolutionnaire militaire, décidèrent de revenir à Kronstadt et d'y faire un rapport, étant donné que le congrès n'avait pas encore été officiellement ouvert.

Vers le soir, le spectacle de Pétrograd avait perdu son aspect idyllique du matin. Des colonnes de Junkers parcouraient la perspective Nevsky, encadrées par des officiers. Les patrouilles de Junkers ne s'occupaient pour l'instant que du contrôle des automobiles. Sur les trottoirs, des groupes spontanés de passants se rassemblaient, échangeant des informations. Du côté de Vyborg, les ouvriers s'armèrent et occupèrent tous les postes de garde : ils levèrent le pont du Dvoretz.

Les délégués revinrent à Kronstadt vers minuit. Le soviet siégeait. Ils lui firent un rapport sur la situation à Pétrograd, après quoi le soviet décida le rassemblement immédiat de toutes les unités pour entrer en action. La commission technico-militaire communiqua par télégramme à toutes les unités militaires et aux marins l'ordre du soviet. Les ouvriers furent convoqués d'urgence à leurs ateliers par les sirènes qui, d'habitude, les appelaient au travail et aux moments d'alarme, servaient de signal de combat. Les membres du soviet se séparèrent pour faire un rapport à leurs mandants.

Chaque unité combattante communiqua à la commission technico-militaire la liste des volontaires qui se joignaient au détachement. L'Union des Transports Maritimes prépara les moyens de transbordement. Les membres de la commission technico-militaire firent le tour des ports et proposèrent aux comités de navires de maintenir les vaisseaux sous vapeur. Des bateaux furent envoyés à toutes les batteries du Nord et du Sud afin de donner la possibilité à tous les volontaires enregistrés, de venir se joindre au détachement.

A la Krasnaya gorka, le télégramme fut reçu directe-

ment par le Commissaire du Soviet de Kronstadt et transmis au comité militaire du port. Le rassemblement fut immédiatement sonné. En une minute, le fort fut sur le pied de guerre. Après de courtes interventions, le meeting décida d'occuper les positions de combat en prévision d'une attaque possible de Krasnaya gorka par des détachements blancs-gardistes, pouvant venir du front.

Le Fort Ino, situé sur le rivage opposé du Golfe de Finlande, constitua un détachement qui prit place dans un train et attendit les dernières instructions de Kronstadt pour se diriger sur Piter.

A trois heures du matin, tout fut prêt. Les délégués, après leur rapport au soviet, étaient partis de nouveau pour Pétrograd, en vedette. Le brouillard épais qui couvrait tout le golfe les fit aborder au port de Totleben, complètement à l'opposé de Pétrograd, sur la route de la Finlande ; ils parvinrent avec beaucoup de difficultés au port suivant, relié à Kronstadt par une voie ferrée maritime. Le fil télégraphique direct cessa brusquement de fonctionner, la liaison avec Pétrograd fut interrompue.

..

Cinq heures du matin.

La sirène fonctionne sans discontinuer. La place de l'Ancre s'agite, de tous côtés affluent des unités combattantes de matelots, de soldats, d'artilleurs, d'ouvriers ; des banderoles révolutionnaires de combat flottent : « Tout le pouvoir aux soviets locaux » — « La terre aux paysans, les usines aux ouvriers ». Le dernier meeting se clôt par le discours d'un anarchiste qui termine en criant « Vive la Révolution sociale ! ». Les orchestres jouent des marches révolutionnaires, et, en ordre serré, les Kronstadiens se dirigent vers le port.

La commission technico-militaire procède à l'embarquement. On n'attend plus que les torpilleurs d'Helsingfors (8). A neuf heures du matin, le « Samson » et le

---

(8) Helsingfors est le nom en russe d'Helsinki. Les deux

« Zabiāka » arrivent. Ils communiquent qu'un premier détachement de 7.000 marins s'est déjà mis en route pour Piter par la voie ferrée et qu'il faudra l'accueillir à la gare de Finlande.

A onze heures du matin, des dragueurs de mines sortent de Kronstadt pour sonder la mer car, profitant du brouillard, des torpilleurs gouvernementaux auraient pu placer des mines. « L'Amour » lève l'ancre avec à son bord l'état-major du détachement. Derrière lui, les autres navires quittent le port.

Dans l'après-midi du 24 octobre, les navires jettent l'ancre devant le Palais d'Hiver. « L'Amour » se met à côté de l'« Aurore » qui mouillait à Piter depuis les journées de lutte contre Kornilov. Sur la rive de l'île Vassiliev, un cortège d'ouvriers accueille les Kronstadiens.

Les délégués de Kronstadt vont, à bord d'une vedette, au Smolny pour se présenter au congrès pan-russe des soviets. Mais, lorsque la vedette arrive à la hauteur du Palais d'Hiver, de celui-ci un feu d'enfer de mitrailleuses se décenche contre elle. Le « Samson » et le « Zabiāka », avec la rapidité d'un oiseau, se mettent devant elle, stoppent ; en une seconde, les canons sont armés et un ouragan de feu tombe sur le Palais d'Hiver. La vedette rebrousse chemin et le tir s'arrête.

A seize heures, des représentants du comité militaire révolutionnaire arrivent du Smolny en informant que Kérensky passe à l'offensive et concentre des forces au Palais d'Hiver et en d'autres endroits. Les ouvriers de Pétrograd et la majorité des troupes militaires sont contre le gouvernement et réclament son arrestation ; plusieurs régiments d'infanterie ont déclaré qu'ils resteraient neutres. Les cosaques hésitent. Dans de telles conditions, le congrès ne peut s'ouvrir ; aussi, les Kronstadiens proposent-ils de prendre d'assaut le Palais d'Hiver où siège le gouvernement.

Les Kronstadiens déclarent qu'ils sont prêts à défendre

---

dénominations pouvaient être utilisées à l'époque. (La Finlande avait fait partie de l'Empire russe jusqu'en 1917.) (N.d.T.)

la Révolution, mais ils ne veulent pas être seuls à attaquer : si les ouvriers de Pétrograd s'approchent du Palais d'Hiver, alors ils prennent sur eux de l'enlever.

L'état-major du détachement de Kronstadt élabore un plan d'action avec les représentants du comité militaire révolutionnaire. Toute l'infanterie de Kronstadt est débarquée immédiatement sur la berge et les navires se mettent en branle-bas de combat. Le comité concentre, de son côté, les forces de la garnison de Pétrograd à la forteresse Pierre-et-Paul et envoie les ouvriers (la garde rouge) renforcer l'infanterie des Kronstadiens.

De l'« Amour », une demande de reddition est envoyée au gouvernement. Il est convenu que s'il n'y a pas de réponse avant 23 heures, la forteresse Pierre-et-Paul tirera une seule salve de canon, à laquelle l'« Aurore » répondra aussi par une salve. Une demi-heure plus tard, la forteresse Pierre-et-Paul enverra une seconde salve ; si une heure après la seconde salve, des parlementaires du Palais d'Hiver n'apparaissent pas, alors les opérations militaires seront déclenchées.

23 heures — Une première et unique salve est tirée de la forteresse Pierre-et-Paul. L'un après l'autre, plusieurs obus volent : 20 obus en tout. On apprend par la suite qu'un seul d'entre eux atteint le Palais, les autres tombèrent dans la Néva.

A minuit, la canonnade cesse. Les navires n'ont pas pris part à cet échange de tir. L'état-major de l'« Amour », ne recevant aucune information, se trouve dans la plus totale ignorance : il envoie des patrouilles vers le Palais d'Hiver et à la forteresse Pierre-et-Paul. En route, elles remarquent la signalisation du mât de l'Ecole Navale d'Officiers située sur le quai de la Néva. De l'« Amour », un détachement, avec l'un des membres de l'état-major, y est dépêché. Dans l'énorme salle de parade de l'Ecole, des gardes marins armés (des junkers de la marine) sont rassemblés et s'appêtent apparemment à aller défendre le gouvernement. Ils sont désarmés et laissés sous garde dans le bâtiment. Une sentinelle du détachement occupe le haut de la tour de signalisation.

A deux heures du matin, arrive au Quartier Général du



détachement de Kronstadt un délégué des militaires-cyclistes, transmettant un message dans lequel les cyclistes qui étaient venus les 3 et 6 juillet du front pour « réprimer » les Kronstadiens, et se trouvent maintenant être leurs plus sûrs alliés dans la lutte pour l'émancipation complète des travailleurs, déclarent : « *Chers Kronstadiens, le Palais d'Hiver ne se rend pas. Si vous ne le prenez pas cette nuit, alors notre situation deviendra très critique ; nos canons se trouvent sans protection dans la forteresse Pierre-et-Paul. Dès que le jour poindra, nous ne pourrons plus tenir.* » Une patrouille revient de la ville, rapportant l'information qui circule : Kérénsky s'est enfui de Piter et est parti au front avant que la gare de Nikolaev ne soit prise par les matelots. Il est nécessaire de liquider le « gouvernement du Palais d'Hiver » et de donner la possibilité de s'ouvrir au congrès des soviets, lequel pourra désarmer Kérénsky par un appel puissant.

L'état-major de l'« Amour » donne des instructions à l'« Aurore » pour tirer une seule salve. On entend le grondement du tir... Tout tremble à l'entour et l'écho de l'éclat se répercute longtemps... Il n'y a pas de réponse : le drapeau blanc n'est pas hissé au Palais d'Hiver. Le « Samson » et le « Zabiäka » parviennent jusqu'au Palais d'Hiver. L'« Aurore » s'avance jusqu'au milieu de la Néva et se met devant l'« Amour ». Par la chaîne de liaison, on demande aux détachements qui se trouvent près du Palais d'Hiver de quitter leurs positions et de s'éloigner, car l'« Aurore » et l'« Amour » vont ouvrir le feu à 4 heures du matin. A ce moment, arrivent en automobile les représentants de la fraction S.R. du congrès des soviets. Ils sont conduits à l'état-major sur l'« Amour ».

« *Savez-vous, commence le S.R. de gauche Spiro (devenu actuellement communiste), que le gouvernement est en train de se faire massacrer et qu'en mourant, il envoie sa malédiction à la démocratie ? Savez-vous que les obus de votre « Aurore » ont détruit toute la perspective Nevsky ?* »

Un tel pathos, évidemment, ne peut agir sur personne. Il lui est répondu que la malédiction est plus facile à supporter que « les représailles par le feu et l'épée, le sang et le fer » promises par Kérénsky. De plus, l'« Aurore » n'avait tiré qu'une seule salve, et, en ce qui concerne le gouvernement provisoire, la délégation S.R. devrait aller au Palais d'Hiver lui proposer de se rendre ; l'état-major garantit aux membres du gouvernement, dans cette éventualité, une sécurité totale et assure qu'il les mènera sains et saufs là, où le congrès des soviets l'indiquera.

Les délégués tentent alors d'agir sur le membre S.R. de gauche, Kallis, de l'état-major de l'« Amour ». S'adressant à lui, Spiro déclare : « Dans le cas contraire, vous serez soumis au jugement du parti et exclu. » Kallis répond qu'il obéit au Parti et se soumet à la discipline du Parti mais, s'il y a au comité central du Parti un marais politique et s'ils ne peuvent pas trouver jusque-là un point d'appui et une ligne ferme de conduite, alors « nous verrons encore au prochain congrès du Parti qui jugera qui ! ». Les explications sont terminées et il est proposé aux délégués de quitter les lieux.

Vers quatre heures du matin, l'« Amour » reçoit une première information annonçant que le Palais d'Hiver a été pris par les Kronstadiens. Peu après, un groupe d'artilleurs et de matelots arrive du Palais d'Hiver même et nous apprend que le gouvernement est arrêté, à l'exception de Kérénsky qui a disparu.

Les gouvernementaux arrêtés sont conduits à la forteresse Pierre-et-Paul. En route, à l'entrée du Pont Troïtsky, des coups de feu sont tirés, apparemment par un groupe quelconque de défenseurs du gouvernement qui pense jeter la panique dans le convoi et donner ainsi la possibilité aux prisonniers de s'évader. Les convoyeurs ordonnent à tous de s'allonger, attendent que la fusillade s'arrête, puis tous reprennent le chemin de la forteresse Pierre-et-Paul, où le « gouvernement » est remis sain et sauf à la garde des soldats-cyclistes.

A cinq heures du matin, Rochal et Raskolnikoff arrivent. Ils étaient emprisonnés depuis le 5 juillet et vien-

nent d'être libérés. Ils nous informent des troubles qui ont lieu au Palais d'Hiver. Deux membres de l'état-major de Kronstadt y vont. Près du Palais, se tient un détachement de matelots venant d'arriver d'Helsingfors. Une partie du palais est détruite par la canonnade. A l'intérieur du bâtiment règne le plus grand chaos. Le régiment chargé de garder le palais a trouvé les caves impériales dans les sous-sols et s'est enivré. Profitant de l'absence de garde du palais, une foule de curieux et d'amateurs de petit butin y ont pénétré.

La garde est remplacée par le détachement de marins d'Helsingfors, indignés par l'acte déshonorant de ces soldats. Ils se rappellent les scènes pénibles de 1905 à Kronstadt, lorsque les matelots, au début même de l'insurrection, se jetèrent sur les cabarets et auberges pour les piller, s'enivrèrent et ruinèrent ainsi le projet révolutionnaire. Les matelots croyaient maintenant que c'était une expérience amère mais lointaine et qui ne pouvait se répéter. Au début de la révolution de Février 1917, lorsqu'ils manifestèrent en masse et en bon ordre dans la rue, ils mirent sous bonne garde tous les lieux où se conservait « le poison maudit » et pas un des insurgés n'oublia la nécessité d'être digne du nom de révolutionnaire et de ne pas noyer son honneur dans le vin et l'alcool.

Les matelots d'Helsingfors nettoient immédiatement tout le palais des sentinelles enivrées et des badauds, cadenassent les caves et bloquent toutes les entrées du palais.



Le 25 octobre, le congrès des soviets s'ouvrit ; la socialisation de la terre, « tout le pouvoir aux soviets, au centre et sur place », l'abolition de la peine de mort y furent proclamées. Des comités de soldats furent institués dans l'armée et la résolution d'une fin rapide de la guerre fut prise. Là, furent désignés aussi les premiers commissaires du peuple.

A la fin du congrès, l'« Amour » repartit pour Krons-

tadt. En route, une discussion s'engagea sur le danger pouvant naître de l'existence du soviet des commissaires du peuple. Certains dirent alors que les « têtes » étaient capables de trahir rapidement les idéaux de la Révolution d'Octobre, mais tous les Kronstadiens, grisés par la victoire facile d'Octobre, déclarèrent, en agitant leurs armes : « *Dans ce cas, si les canons ont atteint le Palais d'Hiver, ils pourront aussi bien parvenir jusqu'au Smolny.* »

## SUR LES TRACES D'OCTOBRE

Le 29 octobre, à Pétrograd, la contre-révolution fit sa première tentative armée. Les Junkers, relâchés après la liquidation du Palais d'Hiver, se rassemblèrent au château de l'ingénieur, se retranchèrent dans l'école d'artillerie et s'armèrent. A la demande des matelots de rendre les armes, ils ouvrirent le feu. Une fusillade s'ensuivit, faisant des victimes des deux côtés. Les Junkers furent désarmés. Le soviet de Pétrograd voulut les envoyer dans les prisons de Kronstadt, ce à quoi les matelots protestèrent vivement, déclarant leur intention de faire de Kronstadt une ville libre et non des « sakhalines » (9), même pour les contre-révolutionnaires.

Ce même jour, le Smolny fit savoir à Kronstadt que Kérensky avait réuni des forces « terribles » et se trouvait à la station Dno ; son armée était constituée de la « Division sauvage » de cavalerie et de 20 divisions d'artilleurs. On réclamait de Kronstadt 5.000 artilleurs avec leurs pièces.

Tous les chiffres avancés montraient bien la panique incroyable qui s'était emparée du Smolny. Il était douteux, en particulier, qu'il y eût 20 divisions d'artilleurs, car l'état d'esprit du front, vu la politique contre-révolutionnaire du gouvernement de coalition et de l'état des transports, ne donnait en effet aucun fondement pour

---

(9) Les îles Sakhalines étaient un lieu de déportation, bien connu des prisonniers politiques envoyés en Sibérie. (N.d.T.)

laisser croire à un tel succès de Kérénsky. D'un autre côté, Kronstadt n'avait que 3.000 artilleurs et pour cette raison, seule la nouvelle de l'offensive de Kérénsky fut prise au sérieux au meeting. Les décisions pratiques furent remises jusqu'au retour d'une délégation spéciale envoyée au Smolny, devant rapporter des renseignements militaires plus précis.

Au Smolny, un désarroi total régnait. Les bolchéviks fuyaient de tous côtés. A l'entrée du Smolny, les délégués se heurtèrent, dans le vestibule peu éclairé, à Kaménev et à Zinoviev, se cachant le visage avec leurs cols relevés et des chapkas de fourrure, quittant, paniqués, le palais. On ne put rien obtenir d'eux.

Avec beaucoup de difficultés, une commission d'agitation fut créée, composée d'anarco-syndicalistes et de bolchéviks. Elle se mit en route pour faire la tournée de la garnison de la ville et organiser une action armée contre Kérénsky.



A Pétrograd, les sirènes hurlent sans arrêt. Les ouvriers affluent de leurs usines, fabriques et ateliers. Les comités d'usines et d'ateliers, les Q.G. de la garde rouge s'arment et forment des unités combattantes d'ouvriers ; des détachements sanitaires de femmes sont constitués ; une partie des femmes va creuser des tranchées...

Tous se hâtent d'aller au front.

Les délégués reviennent à Kronstadt. Au meeting, il est décidé de mettre sur pied une force maximale en vue du combat contre la contre-révolution armée. Les forts envoient une partie de leurs artilleurs avec de l'artillerie lourde et légère ; on les embarque d'urgence dans les trains ; les matelots vont à pied au front lutter contre Kérénsky. La commission technico-militaire prend en charge l'approvisionnement du front de Gatchine, à partir de réserves constituées à Kronstadt dans l'éventualité d'un siège par mer. Une partie des produits est envoyée à Pétrograd pour la population, isolée et dé-

munie de ravitaillement du fait de l'offensive de Kérensky.

Le combat a lieu à Gatchine. Un moment, on peut croire que la victoire penche du côté de Kérensky, mais l'artillerie de Kronstadt arrive et ayant trouvé ses positions, commence à pilonner le train blindé et les véhicules blindés de l'ennemi. Ce dernier s'ébranle, une partie des cosaques, ceux de la Division Sauvage en tête, passe dans le camp révolutionnaire. Certains blindés sont détruits, d'autres pris par les matelots à l'arme blanche. Ceux qui restent, ainsi que le train blindé, fuient le champ de bataille ; Kérensky lui-même s'enfuit au palais de Gatchine. Le personnel de l'hôpital racontera plus tard qu'ils l'avaient vu fuir, habillé en infirmière.

La bataille est terminée. Les Kronstadiens retournent à Pétrograd, laissant sur le champ de bataille de nombreux camarades, fermes révolutionnaires. (Ainsi, le détachement d'instruction des miniers y perdit la moitié de son effectif.) Toutefois, conscients de leur glorieuse victoire, ils sont persuadés que l'étape sanglante de la lutte touche à sa fin et qu'une nouvelle ère révolutionnaire de création libre commence pour les masses laborieuses.



En même temps qu'à Pétrograd et à Kronstadt, un soulèvement se déclara sur la Volga à Kazan. Des Kronstadiens participaient au soviet local, et lorsque la lutte à Kazan prit un caractère militaire, le soviet de Kazan demanda de l'aide à Kronstadt qui y envoya un détachement de matelots.

Une lutte acharnée eut lieu aussi à Moscou. Les officiers et junkers, retranchés au Kremlin, canonnaient la ville. Des Kronstadiens y allèrent combattre aux côtés des ouvriers et furent aux premiers rangs des combats décisifs.

Partout où eurent lieu des combats avec l'ancien régime, faisant ses dernières tentatives pour barrer la route à la marche victorieuse de la Révolution d'Octobre, les Kronstadiens furent l'avant-garde combattante. Les bol-

chéviks profitèrent largement et sans retenue de l'enthousiasme révolutionnaire des Kronstadiens.

Lorsque le ravitaillement des ouvriers devint critique après Octobre, les bolchéviks s'adressèrent au soviet de Kronstadt en le priant d'envoyer des détachements de propagande de matelots dans les villages, motivant leur demande par le fait que l'autorité révolutionnaire de Kronstast aiderait au succès de la propagande parmi les paysans pour la collecte et le charriage de céréales aux ouvriers affamés des villes. Pour tous les postes responsables, dangereux ou risqués, des Kronstadiens étaient réclamés. De Kronstadt venaient des commandants d'unités combattantes, de blindés, de stations, des serruriers, des tourneurs, des employés... Kronstadt donnait sans compter.

Pendant ce temps, les S.R. de droite et les S.D. menchéviks s'occupaient de l'organisation de la « démocratie » du pays, afin de s'opposer à la Révolution d'Octobre. Les S.D. menchéviks expérimentèrent aussi leur politique à Kronstadt. Leur cellule locale était très faible et peu remarquée. Pour cette raison, des renforts lui vinrent de Piter, avec Ermansky à leur tête. Mais leur entreprise ne fut pas couronnée de succès. Le ton qu'ils prirent pour parler d'Octobre fut nettement hostile, cherchant à dénigrer.

Dans son discours à la séance du Soviet, le camarade Ermansky, attaqua ceux qui avaient participé à la Révolution d'Octobre, en déclarant que ceux-ci « auraient honte plus tard de les regarder dans les yeux, eux, les S.D. menchéviks ». En raison de ses tentatives pour prédire l'avenir, les matelots le surnommèrent « le prophète Ermansky ». Le comportement du menchévik « prophète » fut caractéristique. Selon le règlement du soviet de Kronstadt, chaque orateur disposait d'abord d'une demi-heure, puis d'un quart d'heure, dans la conclusion du débat.

Lorsque le président de séance rappela à Ermansky que son temps était écoulé, celui-ci s'éleva avec colère contre un « telle violation de la liberté de parole », se référant au fait que des orateurs creux, inconnus de tous,

stationnaient à la tribune de la place de l'Ancre pendant plusieurs heures et que lui, « représentant authentique du prolétariat », ayant été déporté plusieurs années au bagne, ayant écrit des livres savants sur le socialisme, n'obtenait pas le droit de s'exprimer complètement.

Or cette coutume des menchéviks et des S.R. de droite qui, en ce temps-là, dans leurs interventions, estimaient toujours nécessaire comme argument principal, de sortir leur biographie, n'agissait sur personne. En effet, que signifiait une biographie passée pour le présent révolutionnaire ? Outre cela, la masse des ouvriers et des matelots de Kronstadt avait supporté autant que les autres la dureté du bagne tsariste. Ce n'est pas pour rien qu'on appelait Kronstadt : « le second Sakhaline » ; ce n'est pas par hasard non plus que les Kronstadiens avaient levé les premiers l'étendard de la lutte pour l'émancipation complète des travailleurs, pour la création d'un nouveau monde, sans oppresseurs ni opprimés, et qu'ils avaient poursuivi inébranlablement leur route vers cet objectif.

Les cadavres de tous les révolutionnaires « anonymes », réellement inconnus, de ceux qui jamais n'avaient fait parler d'eux et dont la vie remplie de luttes ne sera jamais décrite par l'histoire « impartiale », laquelle parlera surtout des « héros » et ne soufflera mot « de la foule » qui, elle, réalise véritablement l'histoire, avaient eu à peine le temps de refroidir, que les guides se dénommant « authentiques représentants du prolétariat », se présentaient comme des juges sévères et des prophètes infailibles, se mettant à appeler la Révolution en arrière. Leur slogan était : « Révolution, arrête-toi ! ». Ils appelaient passionnément toute la « démocratie » à lutter pour l'Assemblée Constituante. Ces appels ne trouvèrent pas d'échos chez les travailleurs. La révolution avait déjà dépassé le stade de la démocratie. Elle lui avait porté un coup mortel et se dirigeait plus loin, vers l'abolition du salariat et de l'Etat. Les menchéviks et les S.R. de droite, continuant à voir dans la révolution une révolution bourgeoise, perdirent pied sur ce terrain. Les larges masses laborieuses se démarquèrent d'eux. Tout le chemin par-



couru jusqu'à Octobre avait grandement instruit les travailleurs.

Dès ce moment, lorsque les fondements séculaires de l'esclavage s'ébranlèrent, lorsque les bornes de la patience contenue pendant une longue et silencieuse oppression, sous de lourdes chaînes, furent atteintes, lorsqu'en Février se répercuta l'appel de la Révolution, une explosion contestatrice, d'une force terrible, déferla. La conscience des masses, longtemps réprimée, par l'étau d'une inertie stérile, se libéra ; alors, l'énergie, la pensée et l'action de la masse, dans toute leur intensité, s'appliquèrent à débayer son chemin de ses ennemis déclarés, l'autocratie et tous ses suppôts : généraux, officiers, gendarmes...

Les nuages de plomb de la réaction furent dispersés par la main puissante de la masse, s'insurgeant au nom de la création d'une vie nouvelle, enflammée par l'idée d'un monde libre. Cependant cela ne dura qu'un court moment ; bientôt l'horizon se couvrit de nouveau. Il sembla qu'on ne pourrait plus voir la voie de l'émancipation.

Sous l'apparence d'amis, de nouveaux ennemis apparurent aux masses. Le camp socialiste de droite tentait de toutes ses forces de retenir la marche victorieuse de la masse révolutionnaire. Il menaçait le monde de l'abîme si le processus de destruction des vieux fondements continuait d'aller plus en avant. « Les sauveurs de la culture et de la liberté » menaient un mauvais double jeu. Lorsqu'ils s'adressaient aux masses, leurs discours résonnaient d'appels pour l'Assemblée Constituante ; ils appelaient la classe ouvrière à concentrer toutes ses forces dans ce misérable travail. Les ouvriers devaient refuser de s'occuper de leurs problèmes et de leurs aspirations. Leurs organisations ne devaient pas fleurir mais se faner. Par contre, « les porteurs de la culture et de la liberté », la bourgeoisie et les cadets, se considéraient tout à fait dignes de ce sacrifice. Les socialistes, les S.R. de droite et les menchéviks participèrent au gouvernement de coalition, collaborèrent avec la bourgeoisie et essayèrent de démontrer aux ouvriers et paysans, qui leur faisaient confiance, qu'ils les menaient à la victoire. Pendant ce temps, le militarisme et la clique militaire relevaient la

tête et se désignaient une première victoire : Les comités d'armée, réalisant l'autogestion dans la masse des soldats, devaient être éliminés, car ils gênaient la marche du sanglant Moloch et s'opposaient aux ordres du gouvernement, en tentant d'écarter du front l'idée mortelle « d'une guerre jusqu'au boutiste ».

Les organisations ouvrières et les comités d'usines, nés en Février, avaient les pieds et poings liés ; dans cette situation, ils ne pouvaient rien créer, ils ne pouvaient prendre la voie du rétablissement de la production, si la bourgeoisie abandonnait ou sabotait ses usines et fabriques.

La bourgeoisie se réjouissait. Les menchéviks et les S.R. de droite criaient encore plus fort que sans le capitalisme, actuellement, il n'y avait pas d'issue. Les S.R. qui avaient pris le monopole de la question agraire, envahissaient les comités de paysans et « apaisaient » le mouvement paysan ; ils s'efforçaient d'étouffer toute pensée vivante dans les organisations paysannes, mettant en avant le fait qu'ils avaient lutté de longue date pour les réformes agraires et que maintenant, étant au gouvernement, ils réaliseraient tous les espoirs de la paysannerie.

Les menchéviks et les S.R. remplissaient les Soviets, se dénommaient eux-mêmes « les authentiques représentants du prolétariat », et aspiraient à transformer les Soviets en des organes sous-capables du gouvernement, dans l'espoir qu'avec l'appel à l'Assemblée Constituante, les soviets termineraient leur existence.

Les menchéviks et S.R. constituaient la majorité du comité central exécutif des soviets et c'est sur eux que retombe la responsabilité d'avoir organisé la réaction dans le « cœur même de la Révolution » : Pétrograd. Fidèles à l'idée de la « démocratie », ils créèrent auprès du C.C.E. des Soviets une commission militaire, présidée par le socialiste Liber, où siégeait une rangée de contre-révolutionnaires chamarrés, traîneurs de sabre et autres porteurs d'épaulettes dorées de général. Les délégués qui arrivaient de toutes les régions du front à cette commission, afin de résoudre toutes sortes de pro-

blèmes brûlants, commençaient à comprendre, à la seule vue de la commission, que les « guides » socialistes trahissaient la Révolution.

L'appel direct de la Révolution, la rébellion des généraux de l'Etat-Major de Kornilov, qui s'étaient donné comme but de marcher sur Pétrograd pour restaurer la monarchie ; tout cela obligea les soviets et les comités de fabrique et d'usine à reprendre vie avec une force nouvelle.

Dès ce moment, les socialistes ne peuvent plus déjà endormir la pensée et l'énergie des ouvriers et des masses paysannes. Toutes les illusions, toutes les espérances en un accord avec la bourgeoisie, périclitent après une aussi terrible leçon. Les ouvriers et les masses populaires nettoient sur place leurs organisations de combat : les soviets, les comités de fabriques et d'usines et les comités de paysans, de tous les socialistes endormeurs et entrent dans la voie d'une lutte directe pour leur droit à l'existence, pour la création libre de la vie, pour la résolution de tous les problèmes essentiels économiques et culturels, au moyen de leurs propres organisations.

Cette voie mène à Octobre.

Kérénsky, aveuglé par le pouvoir et accomplissant les volontés de la réaction, ne s'arrête pas devant la menace des bandes d'officiers et de junkers d'écraser par les armes le congrès pan-russe des soviets, lequel s'est donné la Révolution sociale comme slogan. L'appel est lancé.

Les ouvriers et les masses paysannes, se rangent derrière l'étendard de leurs soviets locaux, s'arment et se soulèvent pour balayer, après le pouvoir tsariste, le pouvoir « révolutionnaire », pour ne pas laisser ce dernier renforcer le joug de l'esclavage.

Kazan, Kronstadt, Pétrograd, Moscou, et à leur suite les soviets locaux, rompent le cercle de la réaction.

La Révolution d'Octobre se réalise. La route principale est déblayée. La lutte, souvent sanglante, apparaît comme une compagne de route inévitable au prolétariat dans sa progression vers la création libre.

1905-1917, pendant de longues années se sont formées infatigablement, dans la conscience des masses, les mé-

thodes de création révolutionnaire. Désormais, les ouvriers et les paysans, au moyen de leurs organisations, doivent se mettre à aménager la vie sur de nouvelles bases.

Kronstadt, dans le vacarme de la lutte, tente d'introduire dans la vie les problèmes créateurs d'une révolution prolétarienne authentique. Avec la victoire d'Octobre, Kronstadt, s'est habitué à la pensée que le premier jour de triomphe de la révolution ne se réalise que lorsque les fondements de la propriété sacrée et inviolable se sont écroulés, envoie encore ses propagandistes dans toute la Russie, en appelant à la prise en main, directement organisée par les ouvriers et les paysans, de la terre, des fabriques, des usines, des habitations.

Le mot d'ordre « Tout le pouvoir aux soviets locaux » est compris par eux de la façon suivante : désormais, plus aucun centre ne peut plus ordonner ou prescrire à aucun soviet, ni à aucune organisation, ce qu'il y a à faire et, au contraire, chaque soviet, chaque organisation locale d'ouvriers et de paysans, tend à s'unir volontairement avec des organismes du même type. De cette façon, la fédération des soviets libres et la fédération des comités d'usines et de fabriques créent une force organisationnelle puissante, tant pour le succès de la défense de la Révolution que pour régler harmonieusement la production et la consommation.

Kronstadt, limité par sa position géographique dans l'application de ses forces créatrices, met toute son énergie dans la socialisation des habitations. A l'un de ses grandioses meetings, les anarchistes sont chargés de soulever au soviet la question d'une répartition harmonieuse des habitations ainsi que de leur aménagement. A la séance suivante du soviet, un projet de socialisation des maisons est déposé, élaboré par le groupe des anarchistes et des S.R. de gauche du soviet.

Le premier point déclare que : « dorénavant, la propriété privée des habitations et de la terre est abolie ». Plus loin, il est dit que la gestion des maisons est assurée par des comités de maisons et que les affaires se règlent désormais lors d'assemblées générales de tous

les habitants des maisons ; la question concernant tout un quartier est résolue par l'Assemblée Générale de tous ses habitants, qui désignent pour le travail technique, un comité d'arrondissement. Enfin, avec tous les représentants des comités d'arrondissements, un bureau général exécutif des comités de maisons s'organise. Les habitations deviennent ainsi la propriété collective de la population.

Les bochéviks, se référant à l'importance du problème et à la nécessité de l'étudier à fond, demandèrent de remettre à une semaine le débat du projet de la socialisation des maisons. Ils allèrent pendant ce temps à Pétrograd et, ayant reçu des instructions du centre, exigèrent à la séance suivante du soviet l'élimination de l'ordre du jour de ce projet, du fait que, déclarèrent-ils, une question aussi sérieuse ne pouvait être résolue qu'à l'échelle de toute la Russie, et Lénine préparait déjà un décret dans ce sens ; pour cette raison, dans l'intérêt de la chose, le soviet de Kronstadt devait attendre des instructions du centre.

Les anarchistes, les S.R. de gauche et les maximalistes insistèrent pour que le projet soit abordé tout de suite. Il apparut dans le débat que l'aile gauche du soviet était pour la réalisation immédiate du projet. Les bolchéviks et les S.D. menchéviks constituèrent alors un « front commun » et quittèrent la salle de l'Assemblée. Ils furent accompagnés par des applaudissements bruyants et des quolibets : « Enfin, ils ont fini par s'entendre ! ».

Dans la discussion ultérieure du projet, le maximaliste Rivkine proposa de voter par point, afin d'offrir ainsi la possibilité aux bolchéviks de se « blanchir » devant les travailleurs lesquels pourraient avoir l'impression sinon que les bolchéviks étaient contre la suppression de la propriété privée.

Les bolchéviks, ayant pris conscience de leur faux-pas, revinrent à la séance et le premier point — la propriété privée sur les habitations et la terre est supprimée — fut adopté à l'unanimité pour le principe. Toutefois, lorsque les autres points du projet vinrent à être examinés, où il était envisagé en particulier de le réaliser immédiate-

ment, alors les bolchéviks quittèrent à nouveau la salle de séance. Quelques bolchéviks, trouvant impossible cette fois de soumettre à la discipline du parti, d'autant plus comme ils l'expliquèrent ensuite, qu'ils avaient reçu de leurs électeurs le mandat de voter pour la réalisation immédiate du projet, restèrent à la séance du soviet ; ils reçurent une « punition sévère » : exclusion du parti pour « déviation anarco-syndicaliste ».

Longtemps encore après cette séance agitée du soviet, une forte lutte eut lieu autour du projet. Dans les ateliers, sur les navires, dans les compagnies, des meetings s'organisèrent. Les représentants du soviet y étaient convoqués pour rendre compte sur cette question. Plusieurs bolchéviks furent rappelés du soviet par leurs mandants à cause de leur opposition au projet. En liaison avec cette question, les bolchéviks commencèrent une campagne de dénigrement contre les anarchistes.

Finalement, malgré le sabotage des bolchéviks, des comités de maisons, d'arrondissements et autres comités furent créés dans tout Kronstadt. Lorsqu'on en arriva à la répartition équitable des demeures, il apparut qu'à côté de la misère des travailleurs, se logeant dans d'effroyables sous-sols, il y avait des gens qui occupaient jusqu'à 10 ou 15 chambres. Le directeur de l'Ecole de l'Ingénieur, célibataire, occupait même 20 chambres et, lorsqu'on vint en occuper une partie, il considéra cela comme un véritable acte de brigandage.

Le projet fut appliqué. Ceux qui vivaient dans des sous-sols sales et humides, dans des taudis misérables, dans des greniers, s'intallèrent dans des appartements convenables ; le principe « tous doivent avoir un logement convenable » fut réalisé. Il fut de même prévu plusieurs hôtels pour les gens de passage.

Dans chaque comité d'arrondissement, des ateliers furent organisés pour œuvrer à l'aménagement et à la réfection des maisons.

Ce n'est que longtemps après, lorsque les principaux arguments des bolchéviks à l'égard de leurs adversaires de gauche devinrent la prison, la baïonnette et la balle, que fut détruite par les bolchéviks cette organisation avec

toutes ses bases créatrices. La gestion des maisons fut transférée à l'office central des habitations et de la terre, auprès du soviet national de l'économie, qui installa dans chaque maison son fonctionnaire : « le staroste », lequel devait remplir aussi la fonction d'un policier, veillant à ce que personne ne puisse y vivre sans autorisation officielle, et à ce que des personnes étrangères n'y soient pas hébergées, dénonçant à l'occasion « les cas douteux ».

En 1920, un nouveau décret parut, abolissant l'institution du « staroste ». Les fonctionnaires de l'office des habitations et de la terre se mirent à ressusciter les comités de maison, à appeler la masse à une organisation autonome, sous la menace habituelle d'une intervention de la Tchéka. Mais personne ne répondit à cet appel, car la dure réalité montrait bien que l'organisation autonome de la masse n'est pas compatible avec la « dictature du prolétariat », avec la domination d'un parti, même s'il avait été révolutionnaire auparavant. On désigna au secrétariat des comités de maisons les ex-starostes qui s'étaient adaptés au « nouveau régime », puis les maisons en arrivèrent progressivement à une désorganisation totale. Voilà comment périt une des grandes conquêtes d'Octobre.

## LA LUTTE SUR LE FRONT DE KALÉDINE

Des nouvelles alarmantes parvinrent du Sud. En décembre, une délégation d'ouvriers arriva du bassin du Donetz. Ils nous informèrent que là-bas les organisations ouvrières et paysannes étaient partout persécutées. Les bandes de Kalédine pillaient, détruisaient, brûlaient, tuaient. Là où, avec beaucoup de difficulté, on arrivait à les chasser, alors avant de partir, les blancs-gardistes faisaient exploser les mines. La situation devenait angoissante. L'industrie du charbon périclitait et son anéantissement amènerait la stagnation de toute production, le chômage, la faim et le froid. Il fallait mener une offensive audacieuse et décisive pour en finir avec Kalédine et donner la possibilité aux ouvriers du Donetz d'organiser et de

développer la production. Les mineurs appelèrent les Kronstadiens à la lutte contre les bandes blanches.

A ce même moment, une information alarmante parvint aussi d'Antonov-Ovséenko, principal responsable des détachements de volontaires en lutte contre Kalédine. Il écrivait que l'ennemi se renforçait et menaçait Kharkov, détruisant tout sur son passage.

Le soviet de Kronstadt délégua une commission pour analyser la situation au front du Sud et pour déterminer la quantité d'aide nécessaire. Cette délégation était composée de 2 anarchistes et d'un S.R. de gauche. La commission déduisit sur place que le principal défaut du front était l'absence d'artilleurs, de mitrailleurs expérimentés, ainsi que l'extraordinaire état d'épuisement des détachements combattants. Il était indispensable d'y envoyer de nouvelles forces.

Revenant à Kronstadt, la commission se mit à former un détachement mixte sur l'instance du soviet. Il se composa d'ouvriers, de matelots, de mitrailleurs et d'artilleurs. A sa tête, un état-major fut élu : 2 S.R. de gauche, un anarchiste, un bolchévik et un sans-parti y entrèrent.

Nous partîmes de Kronstadt le 20 janvier. Le temps était incertain, après la neige et les tempêtes, un brusque dégel commença. L'eau apparut sous la glace et le détachement dut faire une marche de 7 kilomètres à travers le golfe, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. Nous embarquâmes dans un train à Pétrograd et, après trois jours de voyage (la vitesse en ces temps-là était incroyable), nous fûmes à Kharkov. Là, nous reçûmes inopinément un grand nombre de mitrailleuses, ce dont le détachement avait justement besoin.



En pleine nuit, deux heures après notre arrivée, l'aide du commandant de la gare accourt au Q.G. (le matelot anarchiste de Kronstadt, Tafelberg) et nous informe d'un incident. Le commandant bolchévik, complètement ivre, a abordé un convoi de soldats démobilisés du front rou-



main, en se présentant « comme le « pouvoir », les a injuriés et a déclaré qu'ils devaient immédiatement lui remettre leurs armes, sinon il les ferait tous fusiller avec l'aide du détachement de Kronstadt » ; les soldats l'ont expulsé du wagon, et maintenant ils installent des mitrailleuses et encerclent la gare.

Le clairon sonne le rassemblement. Les Kronstadiens se précipitent hors du train. Après une courte réunion, nous désignons rapidement une délégation qui se dirige vers les soldats démobilisés du front. Ceux-ci accueillent les délégués avec colère, à la suite de la menace du commandant ivre que le détachement allait s'occuper d'eux.

L'apparition pacifique de la délégation les amène à douter du déchaînement « guerrier » des Kronstadiens. Une conversation s'engage peu à peu avec le comité du régiment, puis il est proposé d'organiser un meeting commun. Là, il est dit aux mitrailleurs pourquoi les Kronstadiens sont là, et où ils vont. Des sourires chaleureux et des exclamations encourageantes apparaissent alors chez les soldats. Les soldats expliquent que tous ceux du front ramènent leurs armes avec eux, car ils savent qu'il faudra défendre « la terre et la révolution ». Mais vu que les Kronstadiens agissent dans le même sens, alors ils acceptent volontiers de leur céder leurs armes et les munitions, ne gardant que les fusils. L'affaire se conclut ainsi pacifiquement.



Les forces principales de Kalédine se trouvaient près de Novotcherkassk. Un détachement de plusieurs milliers d'hommes lui était opposé : un détachement de matelots de la Mer Noire, avec à leur tête l'anarchiste S. Mokroousoff, un détachement d'ouvriers de Briansk, des ateliers de Koursk, de Kharkov, etc.

Cependant il n'y avait pas de plan général des opérations militaires, et, il n'y avait pas de postes de garde ; tous les détachements étaient terriblement surmenés. Kalédine, étant bien informé de la situation de ses adver-

saires, décida de profiter du manque d'organisation militaire et lança une offensive. Du bourg « Grosnoié » accoururent des cavaliers et des ouvriers nous informant que les blancs avaient attaqué et que la localité était certainement déjà entre leurs mains. Une partie des Kronstadiens s'y dirigea. Tout cela eut lieu une demi-heure après l'arrivée de Kharkov du détachement de Kronstadt.

Plusieurs heures plus tard, les Kronstadiens revinrent après avoir chassé les blancs de « Grosnoié ». Il faisait déjà nuit. Mokrousoff, pâle, épuisé, n'ayant pas dormi depuis plusieurs nuits, assura que la station suivante était en mains sûres, renforcée par une batterie d'artillerie.

Oui, effectivement, il y avait une batterie, mais sans aucune protection. Toute la compagnie ne dépassait pas 25 hommes. Tout ce qu'ils purent faire, lors de l'attaque ennemie, ce fut d'enlever les percuteurs des canons et, se défendant au fusil, de s'échapper miraculeusement. Entre la station principale et cette petite localité, il n'y avait qu'un kilomètre et demi et aucune liaison. Lorsque la batterie se tût, tout pensèrent que les blancs étaient partis, mais en fait, il s'était produit tout à fait l'inverse.

Un aiguilleur du chemin de fer nous avertit de l'attaque. Au même moment des balles sifflèrent au-dessus des wagons. Il n'était pas question de penser à sortir les mitrailleuses et l'artillerie. Les Kronstadiens et les matelots de la Mer Noire se précipitèrent hors des wagons, se lançant dans une attaque à la baïonnette. Le combat fut effroyable. 87 cadavres ennemis couvrirent le champ blanc. Les Kalédiens s'enfuirent. La neige profonde et l'obscurité de la nuit gênèrent leur poursuite. Ayant disposé des postes de garde, les détachements, épuisés et exténués par cette bataille inattendue, ne revinrent qu'à trois heures du matin pour pouvoir se reposer dans les wagons.

Instruits par cette amère expérience, nous nous mîmes à organiser le front. Un état-major général fut élu par tous les détachements. Un décompte précis des forces et des armes eut lieu ; on renforça l'hôpital de campagne,

accompagnant le détachement de Kronstadt et un plan d'attaque de Novotcherkassk, capitale du royaume de Kalédine, fut élaboré.

A la station Liski, deux régiments de cosaques revenant du front du Don étaient alors cantonnés, avec tout leur armement. Les détachements révolutionnaires les surveillaient attentivement, craignant qu'ils ne se joignent à l'ataman Kalédine. Les Kronstadiens et les matelots de la Mer Noire menèrent auprès d'eux une propagande intensive pour les faire combattre contre la réaction blanche. Finalement, les cosaques envoyèrent au Q.G. fédéré une délégation qui y fit part de leur intention de prendre part à l'attaque de Novotcherkassk. Une délégation de Kronstadt et de marins de la Mer Noire alla à la station Liski et y organisa un meeting dans la grande salle de l'école de la ville.



Il était extrêmement difficile d'ouvrir le meeting et de commencer à parler de ses espoirs et espérances devant ces mêmes cosaques qui, avec un dévouement cruel, furent les fidèles gardiens du régime tsariste et dont les nagaïkis (10) laissèrent de nombreuses traces sur le dos de ceux qui combattirent l'ancien régime.

Le meeting s'ouvrit tout de même. Dans le camp des cosaques, le souffle révolutionnaire passa. Il leur fut dit comment, dans le passé, le tsarisme leur avait promis verbalement toutes sortes de libertés et, en fait, les avait transformés en argousins, en soudards, ce pourquoi ils avaient alors mérité la haine et le mépris des masses laborieuses. On leur dit aussi que les libertés cosaques ne pouvaient être obtenues que par la lutte pour l'émancipation du peuple laborieux. Sur leurs visages simples et ouverts, on put voir combien profondément les avait pénétrés cet appel à la lutte commune avec toutes les classes laborieuses de la Russie. Des cosaques, vieux et jeunes, intervinrent, exprimant leur volonté de combat-

---

(10) Nagaïka : sorte de cravache.

tre avec le peuple laborieux et d'accomplir le premier pas sur cette voie, en attaquant Novotcherkassk avec les Kronstadiens et les marins de la Mer Noire. Les cosaques se joignirent ainsi à nous.

Un régiment letton arriva aussi. La constitution du front s'acheva. Il ne manquait plus que le train blindé des marins de la Mer Noire qui était allé à Lougansk, à 80 kms du lieu de rassemblement, et n'en était pas revenu au délai fixé. Les Kronstadiens y envoyèrent une délégation pour connaître les raisons de ce retard.

Les marins de la Mer Noire, ayant réparé le train, s'étaient apprêtés à quitter Lougansk lorsqu'un anarchiste était venu les voir, les informant que le groupe local avait été arrêté sur l'ordre du soviet et se trouvait ainsi emprisonné. Les marins demandèrent alors des explications au soviet dont la réponse — accusant les anarchistes de faire de la propagande contre le soviet — ne les satisfit pas. Ils se mirent à rechercher les conditions exactes de l'arrestation du groupe et découvrirent de cette façon le fond de l'histoire.

Après la Révolution d'Octobre, on découvrit à Lougansk beaucoup de vodka dans des dépôts que le soviet s'empressa de faire cacheter. Puis, ayant décidé qu'il était possible de convertir tout cela en argent, tout en expliquant que c'était dans l'« intérêt des ouvriers », il décréta que chaque citoyen, à partir de « l'enfant de 5 ans », pouvait obtenir une bouteille avec sa carte de travail. Les anarchistes protestèrent énergiquement contre cette méthode originale de fusion des intérêts des travailleurs. Le soviet ordonna leur arrestation. Ayant appris la vérité, les matelots menacèrent de faire payer aux membres du soviet cette violation de la liberté d'authentiques révolutionnaires. Le soviet, à son tour, menaçait de leur envoyer une force armée. La délégation parvint à aplanir le conflit. Les anarchistes furent relâchés avec l'accord du soviet.

Les délégués kronstadiens repartirent. Plusieurs heures après, le train blindé des marins arriva avec les anarchistes libérés qui avaient souhaité partir au front, et aussi avec le président et quelques membres du soviet de

Lougansk qu'en guise de sanction pour l'enivrement des travailleurs les matelots avaient emmenés pour « participer » à l'offensive.



Enfin, tout est prêt. L'offensive se déclenche. Sur le flanc extrême gauche, il y a deux régiments cosaques ; leur rôle consiste à contourner Novotcherkassk par ce côté. Sur le flanc droit, le régiment letton. Les Kronstadiens, les marins de la Mer Noire et les ouvriers, avec le train blindé et les canons, doivent avancer par la voie ferrée, canonner les stations puis les prendre d'assaut. Le lieu exact où tous doivent se retrouver a été désigné. Cependant, les plans s'élaborent sur le papier et ne se réalisent que rarement ainsi dans la réalité.

A l'aube, laissant partir en avant le train blindé et se disséminant en vagues d'assaut, les détachements partent à l'attaque. Il y a près de 30 kms jusqu'à Novotcherkassk ; il faut d'abord occuper un hameau, puis une station et ensuite aller directement à Novotcherkassk.

Un champ de neige infini s'étend devant nous. Le chemin est difficile. L'ennemi remarque les mouvements du camp révolutionnaire et se met à déverser une lave brûlante de ses canons, du train blindé et des mitrailleuses. Les détachements de Kronstadiens, de marins et d'ouvriers, bien que piétinant dans la neige, avancent rapidement, tout de même, protégés par le train blindé et l'artillerie, délogent les Kalédiens, prennent d'assaut le hameau et continuant d'avancer, obligent l'ennemi à s'enfuir en pleine panique. Parmi d'autres trophées, nous trouvons les cuisines de campagne, avec un déjeuner prêt à être servi, ce qui montre le désarroi complet du camp ennemi.

Vers seize heures, nous arrivons au village Médvédévka où nous sommes supposés rejoindre les troupes du flanc gauche à 17 ou 18 heures. Vu la rapidité de l'avance et l'absence de résistance du côté ennemi, après qu'il ait été délogé du hameau, le groupe de liaison a perdu de vue le régiment letton.

Soudain, de derrière le village gronde l'artillerie... Les Kronstadiens envoient quelques tirs en riposte... tout se tait. Les ténèbres tombent. Le régiment letton n'est toujours pas là. Nous nous installons dans l'école militaire pour passer la nuit. Une fois installés, tous s'endorment rapidement, fatigués par la marche glaciale dans la neige. Des sentinelles entourent l'édifice ; les artilleurs surveillent leurs pièces. L'incertitude des résultats de l'offensive et des pertes du flanc gauche nous oblige à rester sur nos gardes.

Des rangs serrés de visages gris ou noirs couvrent le plancher froid et dur de la grande salle et remplissent toutes les nombreuses chambres vides. Dans les corridors étroits, luttant contre le sommeil qui les envahit et guettant un signal d'alarme de l'extérieur, des sentinelles, volontaires, conversent. Parmi les endormis, certains parlent dans leur sommeil. La psychose du combat est présente, même dans le cerveau endormi. Des mains remuent, serrent les fusils, les saisissent au chevet... « En avant »... « Feu »... « Tous debout ! »...

Une heure du matin. Une conversation bruyante s'engage près de l'entrée et se fait entendre dans tout l'édifice. Que se passe-t-il ?

Une patrouille du flanc gauche vient d'arriver. Le village Médvédévka a été occupé pendant le jour. Les Kalédiens, en rangs clairsemés, ayant perdu beaucoup de tués et de blessés dans l'affrontement au hameau, n'avaient pu se reprendre et s'étaient précipités à Novotcherkassk ; les Lettons avaient pris le village sans un coup de feu, sans rencontrer de résistance et sans attendre l'avant-garde.

Les espoirs stériles affaiblissent l'énergie. Dans l'esprit des combattants, cette nouvelle ne provoque pas encore une certitude totale en la fin proche de l'entreprise.

Le courage s'affermi cependant, le cerveau tendu de la masse se relâche de l'attente du combat. Le campement tombe dans un sommeil calme et paisible. Un tel luxe de tranquillité permet même de libérer les jambes, prisonnières des bottes mouillées, gonflées et encombrantes.

Tous s'endorment...

Deux heures du matin. Le repos est encore bref. De nouveau à l'entrée on transmet silencieusement aux sentinelles l'information : « Novotcherkassk a été pris par nos cosaques ! » — « Camarades !... Victoire ! ». Le campement s'éveille, gronde. Le texte du télégramme reçu de Novotcherkassk passe de l'un à l'autre.

Novotcherkassk s'est rendu sans résistance aux deux régiments cosaques qui avaient accompli une percée extraordinairement rapide et avaient envahi la ville, pendant que le reste du détachement combattait près de la Médvédévka. Kalédine lui-même s'est suicidé.

Le matin arrive. Les miraculeuses nouvelles de la nuit ne sont pas encore confirmées. Tout est prêt pour la continuation de la lutte. Les groupes d'avant-garde se sont déjà mis en ordre de marche. Soudain apparaît une draine portant un drapeau blanc. Enfin, une délégation de Novotcherkassk arrive, composée de membres du soviet et de cosaques.

L'impossible s'est réalisé. Le camp cosaque est passé, avec une sincérité totale, du côté de la Révolution. Cependant des informations alarmantes nous parviennent : « Les Allemands marchent sur Pétrograd. » Ils ont déjà occupé la station Vologoïé (à mi-chemin entre Moscou et Pétrograd).

Les renseignements les plus imprécis circulent sur la composition des troupes ennemies. Le bruit court, avec insistance, que ce n'est pas l'armée régulière ennemie, mais des petits détachements de volontaires, principalement d'officiers qui agissent dans le dessein d'aider les blancs-gardistes russes.

Il est décidé à un meeting général que les marins de la Mer Noire et les autres détachements vont se rendre à Novotcherkassk, tandis que les Kronstadiens vont revenir chez eux avec leurs mitrailleuses et pièces d'artillerie, pour combattre au cas où ils rencontreraient effectivement en route les Allemands.



Le jour même, les Kronstadiens quittèrent le Sud. L'or-

ganisation des ouvriers du bassin de Donetz leur offrit, par l'intermédiaire de leur soviet, un train chargé de charbon et un train de blé.

A la fin février, le détachement n'ayant rencontré sur sa route aucun Allemand, revint à Kronstadt, ayant perdu plusieurs dizaines de tués. Une partie des corps fut ramenée, et ces combattants trouvèrent leur dernier repos sur la place de l'Ancre.



## LA DISPERSION DE KRONSTADT

Mais Kronstadt était déjà différent. Lorsque le détachement, revenant du front de Kalédine, arriva à la station terminale d'où l'on découvre tout le golfe, toute la route enneigée était noircie de longues files de gens avec des baluchons sur l'épaule. C'étaient des matelots qui quittaient Kronstadt.

Le Soviet des Commissaires du Peuple ne pouvait vivre tranquillement en ayant, non loin de lui, un rempart ferme de la Révolution authentique. Profitant de l'affaiblissement provisoire de Kronstadt, au moment où ses forces puissantes étaient disséminées dans toute la Russie pour lutter contre la vieille réaction, les bolchéviks commencèrent leurs manœuvres contre Kronstadt.

Le premier coup porté fut la dissolution de la flotte. Le soviet pan-russe des marins, après Octobre et en relation avec les instructions reçues de leurs électeurs par les délégués, avait décrété que la flotte n'était pas démolisée, et au contraire conservait l'intégrité de son unité combattante révolutionnaire.

Au début de février 1918, apparaît le fameux décret du Soviet des Commissaires du Peuple : la flotte est déclarée dissoute. Une flotte rouge est créée, sur de nouvelles bases, avec une solde alléchante à la clef et l'engagement personnel de chaque matelot attestant son entrée « volontaire » dans la flotte. Les matelots refusèrent d'abord d'exécuter le décret. Le Smolny répondit par un ultima-



tum : dans les 24 heures les rations seraient interrompues. Kronstadt ne se sentit pas assez fort pour résister et les matelots, montés contre le nouveau pouvoir « révolutionnaire », rassemblèrent leurs effets et, armes en mains, rejoignirent leurs foyers. « Les fusils et les mitrailleuses nous seront utiles à la campagne, décidèrent-ils, alors qu'ici les bolchéviks cherchent à acheter des mercenaires. »

Ce n'est que plus tard, lorsque la première colère s'apaisa quelque peu, et lorsque les détachements commencèrent à revenir, qu'une partie des matelots se regroupa à Kronstadt, mais la plus grande partie s'était déjà éparpillée aux quatre coins de la Russie.

La Russie se préparait pour le 3<sup>e</sup> Congrès des Soviets. Il devait décider de la paix de Brest-Litovsk avec les Allemands. Au soviet de Kronstadt, cette question fut débattue deux fois. Au début, le soviet prit une résolution contre le traité. Les bolchéviks soulevèrent cependant encore une fois la question et, malgré les résolutions contre ce traité de la paix adoptées lors des meetings, ils réussirent à imposer au soviet une résolution en faveur du traité.

Après la conclusion de la paix avec les impérialistes allemands, s'étant débarrassés des forces révolutionnaires compactes, concentrées en certains points de la Russie, comme à Kronstadt, dans la flotte de la Mer Noire et ailleurs, les bolchéviks prirent le chemin d'un véritable pouvoir, d'une authentique « dictature sur le prolétariat ».

En avril 1918, les mercenaires du Sovnarkom — Soviet des Commissaires du Peuple — écrasent tous les clubs anarchistes à Moscou, interdisent la presse anarchiste, jettent des centaines de combattants dans les sous-sols du Kremlin.

Kronstadt est le premier à élever une protestation, mais sa voix est déjà affaiblie par la dissolution de la flotte, par les milliers de victimes dans la lutte contre la réaction ; Kronstadt ne peut plus « diriger ses canons » contre les nouveaux oppresseurs, contre les nouveaux seigneurs, étranglants de la Révolution. D'ailleurs ceux-ci se sont éloignés de Kronstadt ; ils se sont enfermés non

au Smolny, où il était plus facile aux Kronstadiens de les dénicher, mais au Kremlin de Moscou. Kronstadt se borna à émettre deux résolutions très nettes, hostiles à l'attaque barbare contre les combattants et les défenseurs de la Révolution. L'une d'elles fut adoptée à un meeting grandiose, l'autre au soviet.

C'est alors que la répression tombe sur Kronstadt. Tout d'abord, les bolchéviks chassent le soviet où ils étaient minoritaires. Ensuite, ils limitent la liberté de parole, de presse et de rassemblement. Ils organisent une Tchéka. Une lutte désespérée est menée contre l'esprit oppositionnel des Kronstadiens, au nom de la destruction de toutes les racines contre-révolutionnaires. Pourtant, peu de temps avant encore, les bolchéviks magnifiaient Kronstadt comme « la gloire et la fierté de la Révolution russe ». Dans tous les ateliers, les régiments, les équipages des navires, des cellules communistes apparaissent, c'est-à-dire des cadres de dénonciateurs gouvernementaux. Dans la langue populaire, ces organes sont appelés simplement « com-mouchards ».

Pour la moindre critique des actions bolchéviques, on saisit « les coupables » et on les envoie à la tchéka de Pétrograd pour y être jugés. Seul, le « Pétropavlosk » oppose une résistance organisée. Lorsque les bolchéviks exigèrent qu'on leur livre Skourikhine, alors tout l'équipage, comme un seul homme, proteste et le défend.

Kronstadt gémit sous le joug de la « dictature du prolétariat ». Ceux qui reviennent de permission racontent comment les barrages de contrôle répriment dans les trains les travailleurs, leur enlevant les derniers kilos de farine qu'ils avaient obtenus avec grande difficulté et ramenaient à leurs familles et enfants affamés. Les mêmes contrôleurs ne « remarquent » pas les dizaines de kilos du spéculateur voyageant en même temps ; les permissionnaires racontent comment des détachements armés de tchékistes, dans les campagnes enlèvent aux paysans leurs dernières bêtes, le dernier sac de seigle, même les livres, allant même à l'occasion jusqu'à fouetter les récalcitrants.

Kronstadt bout de colère contre les nouveaux oppres-

seurs à masque de révolutionnaires. Pourtant, même dans ces jours sombres et si pénibles, il faut que les vieilles forces de la réaction reviennent en scène, que Kronstadt, oubliant ses comptes à régler avec le pouvoir, aille au combat comme un seul homme. Il en fut ainsi en 1919, lorsque les bandes blancs-gardistes, ayant pris la colline rouge (Krasnaya Gorka) menacèrent Pétrograd, il en fut ainsi encore lors de l'offensive de Ioudénitch.

Les Kronstadiens semèrent des centaines des leurs à travers les champs et les forêts des lieux de combat.

La Russie gémit sous le joug des bolchéviks. Ayant épuisé ses forces dans la lutte incessante et longue contre la réaction blanche, elle se retrouve en guenilles, épuisée, affamée et elle ne peut s'opposer à ses exploiters bolchéviks.

Pourquoi les masses se retrouvèrent-elles enchaînées, défaites ? Pourquoi les bolchéviks se retrouvèrent-ils les étrangleurs de la Révolution ? Pourquoi firent-ils tout leur possible pour écraser l'énergie révolutionnaire des masses laborieuses, perdirent-ils toute leur flamme révolutionnaire et allèrent-ils jusqu'à l'accord avec les gouvernements bourgeois, considérant cette voie comme l'une des « périodes transitoires » vers la révolution mondiale et vers le monde socialiste ?

Au moment de l'essor révolutionnaire le plus grand des masses laborieuses, lorsqu'elles dépassèrent Octobre d'une allure ferme, lorsque l'avant-garde combattante des ouvriers et paysans marcha contre les innombrables fronts blancs, y combattit et y mourut avec la foi totale que la libération mondiale était proche, que chaque corps à corps contre les défenseurs du vieux monde était décisif, que chaque victoire contre eux devait soulever le courage et l'esprit révolutionnaire du prolétariat occidental. A ce moment-là donc, les bolchéviks préparaient déjà de nouvelles chaînes au prolétariat, dissimulant leurs visées anti-révolutionnaires au moyen de slogans extrémistes. Jamais les bolchéviks n'auraient pu se retrouver sur la crête de la Révolution s'ils ne s'étaient laissés entraîner par la démarche révolutionnaire des masses. Au début de la révolution, lorsque les masses lancèrent

l'appel — « A bas la guerre » — « Vive la fraternité internationale des peuples » — alors les bolchéviks se mirent aussi à appeler l'armée au front à planter les baïonnettes dans la terre et à « fraterniser avec l'ennemi ». Ils oublièrent alors de préciser qu'ils voulaient détruire l'armée tsariste pour mieux la remplacer par leur « armée rouge ».

Lorsqu'ils criaient : « A bas la guerre, désarmement général des peuples », « changeons les armes en outils », ils furent alors contaminés par l'enthousiasme des larges masses laborieuses et crurent réellement que la fraternisation au front ne détruirait pas seulement les armées impérialistes russe, allemande, française et autres, mais entraînerait à sa suite, à l'Ouest, un soulèvement général contre la guerre, soulèvement qui se transformerait en révolution sociale. Ils ne pouvaient alors songer au « trône » solide du Soviet des Commissaires du Peuple et encore moins en parler. Pas un seul ouvrier ni paysan ne les aurait écoutés. Les larges masses laborieuses de la Russie, entraînées par la perspective d'une propagation immédiate d'un incendie mondial et d'une édification générale et prochaine du monde socialiste, poussèrent le parti bolchévik sur le chemin d'une lutte révolutionnaire directe.

Pour ne pas se retrouver en queue du mouvement révolutionnaire, pour ne pas être jetés par-dessus bord de la Révolution avec leurs confrères menchéviks et S.R., ils soutinrent les mots d'ordre les plus révolutionnaires et marchèrent avec les travailleurs vers la réalisation de ces objectifs.

Les choses évoluèrent ainsi jusqu'en Octobre. La Révolution d'Octobre suscita une terrible explosion de haine, tant de la réaction intérieure que de la part de l'impérialisme mondial. Le blocus de la Russie commença. Aux extrémités du pays, des forces contre-révolutionnaires, battues et dispersées en Octobre, se reconstituèrent. Tous les éléments de droite se retrouvèrent de l'autre côté de la barricade. Les anarchistes, les S.R. de gauche, les maximalistes et les bolchéviks restèrent avec les travailleurs.

La réaction entoura la Russie d'un cercle de fer : le front de Kalédine, l'occupation allemande, l'ataman Dou-tov dans l'Oural, Dénikine, Tchaïkovsky avec le corps expéditionnaire anglais au Nord, le front Nord-Ouest, Ioudénitch et d'autres innombrables fronts disséminée partout. L'extase révolutionnaire d'Octobre amena les masses, semble-t-il, à l'exploit de détruire la réaction.

Ce ne fut pas l'Armée Rouge, cette création artificielle des bolchéviks, cette mauvaise excroissance sur le corps de la Révolution, qui repoussa et détruisit la puissance militaire de la réaction, mais surtout les masses laborieuses elles-mêmes, ayant réalisé un armement général en Octobre au moyen de leurs organisations autonomes. C'est de cette façon que le front de Kalédine fut conduit à la ruine, et Dou-tov vaincu. Lorsqu'à la faveur de la politique réactionnaire des bolchéviks, Dénikine et ensuite Wrangel purent abuser une partie du peuple laborieux, en leur promettant la tranquillité, l'ordre, la paix et le pain, alors l'Armée Rouge s'enfuit sans se retourner. Mais après une brève période, à l'arrière des généraux blancs, commencèrent des insurrections, se développant sans cesse, culbutant les armées qui se dissolvaient et fondaient du fait des désertions, le reste étant liquidé par les partisans-paysans, en partie par ceux-là mêmes qui avaient déserté les armées blanche et rouge.

Lorsque les généraux blancs avaient disparu, les bolchéviks arrivaient alors sur leur « cheval rouge ».

Qu'est-ce qu'il en fut avec Ioudénitch ? Qui peut oublier cet enthousiasme révolutionnaire, ce dévouement et cet esprit d'organisation avec lesquels les ouvriers de Pé-trograd et les Kronstadiens agirent, défirent son armée, équipée du matériel de guerre le plus perfectionné, lors d'une audacieuse et puissante offensive.

Qui ne sait pas par qui fut liquidé Koltchak, lequel avait créé une force armée colossale pour le compte du capitalisme anglais ? Et qui ne sait pas comment la flamme militaire de Trotsky qui, en voulant incorporer les Tchécoslovaques dans l'Armée Rouge, les poussa du côté de Koltchak, entraînant par cela même leur soulèvement, ce qui offrit à ce même Koltchak la possibilité

de se couronner à Samara du nom de « gouverneur suprême de toute la Russie », et de se trouver à la veille d'être reconnu par les alliés impérialistes comme le maître des destinées de la Russie ?

Qui donc détruisit le magnifique trône de ce « héros » blanc ? La lutte des détachements de partisans, ouvriers et paysans, désorganisa le royaume de Koltchak. Au moment où ce dernier s'aperçut qu'il n'avait plus d'appui solide à son arrière, dans l'immense Sibérie, il tenta de reculer jusqu'à la frontière chinoise, mais les Tchécoslovaques furent encerclés par des détachements de partisans et, sous la menace de la force organisée des ouvriers et paysans, durent leur livrer Koltchak.

Sur ces entrefaîtes, l'Armée Rouge mercenaire revint sur le champ déblayé. Le gouvernement de Tchaïkovsky fit des tentatives stériles du même genre, sous la protection du corps expéditionnaire anglais, au Nord de la Russie, en occupant Arkhangelsk et une partie de la province de Vologodsk. Sur le compte du capital allié, le Nord de la Russie reçut du ravitaillement en quantité appréciable à l'époque : de la viande, de la farine blanche, des biscuits... Toutefois les masses laborieuses ne se laissèrent pas acheter. Elles ne voulurent pas de chaînes dans le confort. Les alliés de Tchaïkovsky, ne trouvant pas le soutien des masses, ni les rencontres avec génuflexions, ni l'hospitalité que leur avait promis la Russie blanche à l'étranger, dût évacuer rapidement cette région. D'autant plus que le capital allié ne se sentait pas assez rassuré dans ses propres pays, car la classe ouvrière occidentale s'opposait à l'intervention en Russie. Qui ne se souvient de la vague de grèves dans le sports anglais, lorsque les ouvriers anglais surent que les obus qu'on leur faisait charger étaient destinés à l'écrasement de la Russie révolutionnaire ?

Cette réponse et cette aide fraternelle de prolétaires obligea les gouvernements de l'Ouest à trembler pour eux-mêmes. Elles indiquèrent que si les ouvriers occidentaux ne s'étaient pas soulevés encore de toute leur puissance, déjà leur pensée était orientée dans la même perspective que la Révolution russe.

Cette solidarité renforça la fermeté et le courage du prolétariat russe dans son combat de plus en plus intense contre l'intervention alliée et la réaction blanche.

Si les travailleurs russes firent des zigzags dans la progression de leur mouvement, s'ils se laissèrent duper momentanément par les prophéties socialistes de droite, s'ils s'endormirent un court instant sur les discours prometteurs de Kérénsky, de Tchernov et des menchéviks, s'ils restèrent quelquefois dans l'alternative, et si, écœurés par le comportement des nouveaux seigneurs bolchéviks, ils laissèrent venir Dénikine et Wrangel dans les villes et les campagnes, et si les offensives de la réaction les surprirent à l'improviste, comme cela se produisit en Sibérie, alors ils surent corriger rapidement leurs erreurs, s'armer, passer à la lutte ouverte et jeter bas les tyrans, petits et grands, forts et faibles.

Malheureusement, le résultat de tout cela fut que les organisations ouvrières et paysannes se retrouvèrent saignées de tous leurs éléments les plus dynamiques, énergiques et révolutionnaires, tombés au combat. Ainsi la voix de « l'avant-garde de la Révolution sociale », Kronstadt, se tut aussi.

Dès qu'ils ne sentirent plus l'influence permanente et impétueuse des organisations locales ouvrières et paysannes, et étant étatistes par la nature même de leur parti, les bolchéviks s'écartèrent, avec une grande facilité, du droit chemin de la Révolution d'Octobre ; puis, au nom de l'auto-conservation et de l'aveuglement du pouvoir, passèrent dans les rangs des étrangleurs de la Révolution.

Les bolchéviks démontrèrent alors pleinement l'insignifiance de leur énergie créatrice. Au moment où les masses combattaient et périssaient dans la lutte contre le passé, les bolchéviks se mirent à détruire les principes créateurs de la Révolution russe : les soviets libres, les comités d'usine et de fabrique, les comités de maison et les organisations du vieux régime qui s'étaient transformées positivement au cours de la période révolutionnaire, comme les coopératives libres de consommation et de production.

Que créèrent-ils à la place ? L'Armée Rouge, la fameuse

Armée Rouge. Pourquoi ? — Parce que l'armement généralisé des masses laborieuses, après que la réaction eut été défaite, aurait pu être dangereux pour la nouvelle politique des bolchéviks, consistant à préparer toutes sortes d'étapes transitoires dont l'esprit et les problèmes étaient incompatibles avec la Révolution authentique des travailleurs.



L'armement général des travailleurs n'est pas seulement dangereux pour la contre-révolution mais aussi pour tous ceux qui s'éloignent de la juste voie de la Révolution. Pour les bolchéviks, le danger venait de cet armement. « Vive l'Armée Rouge ! » c'est-à-dire une armée qui réfléchit le moins possible et obéit le plus aveuglément, selon l'exemple de la vieille armée tsariste. Arraché à l'atelier, à ses camarades de travail, il est plus facile d'amener l'ouvrier, sous de fallacieux slogans et même sans eux, là où il semblera bon au parti communiste.

Il faut restaurer l'économie du pays, l'industrie ! Mais à quoi bon pour cela avoir des organisations ouvrières, des syndicats, des comités d'usine et de fabrique ? Il n'y en a nul besoin ! Seule la logique étatiste des bolchéviks peut indiquer comment et par quelles voies rapides le pays peut renaître économiquement.

Une immense machine centrale se crée : le Soviet Suprême de l'économie nationale, qui doit s'occuper de l'aménagement économique de toute la Russie.

Elle s'encombre de grandioses sous-divisions, départements et centres. Elle est envahie par d'innombrables « spécialistes », éloignés psychologiquement et politiquement de la masse, orientant l'édification selon les vieux modèles et anciennes formes bourgeoises. Les élans créateurs des masses laborieuses sont écrasés impitoyablement par le poing armé du gouvernement bolchévik. La fabrique et l'usine se transforment en casernes. Les ouvriers les quittent, s'adonnent à toutes sortes d'autres occupations, les moins fermes s'abaissent jusqu'à spé-



culer ; une existence misérable est dévolue aux autres  
L'économie tombe et va à la ruine.



La question paysanne repose sur le principe des relations mutuelles entre la ville et la campagne.

Au début de la Révolution, après Octobre, des détachements de propagandistes vont dans les campagnes, mais tous les paysans ne donnent pas leur blé. Ne peut-on les y contraindre par la force ?

La patrouille chargée de saisir le blé apparaît sur scène. Des bandes armées se répandent dans les campagnes, instaurent des jugements et des répressions contre les paysans récalcitrants. Ils les fouettent, les fusillent, anéantissent des villages entiers. Des soulèvements se produisent ; ils sont réprimés encore plus cruellement par les bolchéviks. Partout ceux-ci voient la Contre-Révolution ; en conséquence, ils répriment et répriment sans arrêt. La « dictature du prolétariat » tombe de plus en plus bas dans son pouvoir négateur.

Finalement, le parti bolchévik, après avoir vaincu la Révolution, conclut une alliance avec le capitalisme.

Sans doute, est-il bon pour le prolétariat que les bolchéviks se soient avérés être les fossoyeurs de la Révolution ? Les masses laborieuses du monde entier peuvent ainsi se convaincre de l'évidence « qu'elles ne pourront s'émanciper que par le développement jusqu'à la puissance décisive de leurs propres organisations de combat ; que les organisations politiques, c'est-à-dire les partis, ne mènent qu'une lutte superficielle et, en fin de compte, ne peuvent comprendre les forces créatrices des masses laborieuses, n'aspirant qu'à prendre le pouvoir sur le dos des combattants de la classe ouvrière, pour l'utilisation de leurs intérêts étroits de parti, et étouffer les élans révolutionnaires de la classe laborieuse vers l'émancipation du joug du Capital et de l'Etat.



## L'INSURRECTION DE KRONSTADT AU NOM DE LA 3<sup>e</sup> REVOLUTION

Les bolchéviks exultent. Le Kremlin de Moscou, qui a servi pendant des siècles de refuge aux tyrans, leur semble être aussi un abri sûr.

Grisés par l'ivresse du pouvoir, ils pensent avoir réussi à étouffer l'aspiration des masses ouvrières et paysannes à la liberté, à l'égalité et au travail libre, après la série de mesures prises contre l'indépendance et la liberté des travailleurs.

Kronstadt même, l'avant-garde de la Révolution, semble s'être soumise docilement sous la poigne de fer du Sovnarkom.

Dans le tréfonds de la masse prolétarienne opprimée de Kronstadt, s'accomplit un processus révolutionnaire, inaperçu des oppresseurs. A Pétrograd, à la fin du mois de février 1921, commencent de forts mouvements d'agitation chez les ouvriers. Parmi les proclamations diffusées et affichées dans la ville, on trouve celle qui dit : *« Nous savons qui a peur de l'Assemblée Constituante. Ce sont ceux qui ne pourront plus piller et qui devront rendre des comptes au peuple, pour la tromperie, le pillage et tous les crimes commis... Vive l'Assemblée Constituante ! »*.

Kronstadt envoie officiellement des délégués dans les ateliers, fabriques et usines de Pétrograd. Les délégués déclarent aux ouvriers que toute l'énergie de Kronstadt, toute sa force, ses canons et ses mitrailleuses seront dirigés contre l'Assemblée Constituante. Mais si les ouvriers, épuisés par la « dictature du prolétariat » agissent contre les nouveaux oppresseurs, pour les soviets libres, pour la liberté de parole et de presse des ouvriers et paysans, des anarchistes, des S.R. de gauche, pour la troisième authentique Révolution Proletarienne, pour les mots d'ordre d'Octobre, alors Kronstadt combattra à leurs côtés, avec la ferme volonté de vaincre ou de mourir.

Le 1<sup>er</sup> mars, Kronstadt recommence encore une fois à

parler la vieille et bonne langue révolutionnaire. 16.000 matelots, soldats rouges, ouvriers et ouvrières, s'unissent en une masse fraternelle et ouvrent un meeting.

Sur la place de l'Ancre où, sous les rayons du soleil printanier, s'étendent les sépultures des combattants tombés lors des révolutions de 1905 et 1917, sur la route d'Octobre, dans la lutte pour les soviets contre Kalédine, Ioudénitch et autres ; à nouveau donc se fait entendre la protestation du prolétariat. Cette fois, c'est contre la tyrannie bolchévique (11).

La résolution suivante, proposée par les marins du Pétropavlovsk est adoptée au cours de ce grandiose meeting :

**RESOLUTION DE L'ASSEMBLEE GENERALE  
DES EQUIPAGES DE LA 1<sup>re</sup> ET DE LA 2<sup>e</sup> ESCADRE  
DE LA FLOTTE DE LA BALTIQUE,  
TENUE LE 1<sup>er</sup> MARS 1921**

Après avoir entendu les rapports des délégués envoyés à Pétrograd par l'Assemblée Générale des équipages pour se rendre compte de la situation, l'assemblée décide qu'il faut :

1 — Etant donné que les soviets actuels n'expriment pas la volonté des ouvriers et des paysans, procéder immédiatement à la réélection des soviets au moyen du scrutin secret. La campagne électorale préalable devra se dérouler en pleine liberté de parole et de propagande parmi les ouvriers et paysans.

2 — Etablir la liberté de parole et de presse pour tous les ouvriers et paysans, pour les anarchistes et pour tous les partis socialistes de gauche.

---

(11) La résolution ainsi que les citations suivantes sur les événements de Kronstadt sont tirées des Izvestia du Comité Révolutionnaire Provisoire, éditées à Kronstadt pendant les journées insurrectionnelles du 3 au 16 mars 1921 inclus.

3 — Garantir la liberté de réunion pour les organisations syndicales et paysannes.

4 — Convoquer pour le 10 mars au plus tard une conférence sans-parti des ouvriers, soldats rouges et des marins de Pétrograd, de Kronstadt et de la province de Pétrograd.

5 — Libérer tous les prisonniers politiques socialistes, ainsi que tous les ouvriers, paysans, soldats rouges et marins, emprisonnés à la suite de mouvements revendicatifs.

6 — Elire une commission de révision des dossiers des détenus des prisons et des camps de concentration.

7 — Supprimer tous les « départements politiques », car aucun parti ne doit avoir de privilèges pour la propagande de ses idées, ni recevoir de l'Etat des moyens financiers dans ce but. Il faut instituer à leur place des commissions d'information et de culture élues dans chaque localité et financées par l'Etat.

8 — Abolir immédiatement tous les barrages et contrôles routiers.

9 — Egaliser les rations alimentaires de tous les travailleurs, à l'exception de ceux employés à des métiers insalubres ou dangereux.

10 — Supprimer les détachements communistes de choc dans toutes les unités de l'armée, de même que toutes les surveillances et gardes communistes à l'intérieur des usines et des fabriques. En cas de besoin de telles unités, qu'elles soient désignées par les compagnies dans l'armée et dans les usines et ateliers par les ouvriers eux-mêmes.

11 — Donner aux paysans toute liberté d'action en ce qui concerne leurs terres, ainsi que le droit de posséder du bétail, à condition de travailler eux-mêmes et de ne pas employer de main-d'œuvre salariée.

12 — Nous demandons à toutes les unités de l'armée et aussi aux camarades Koursantis de s'associer à notre résolution.

13 — Nous exigeons que toutes les résolutions soient largement diffusées par la presse.

14 — Désigner une commission mobile de contrôle.

15 — Autoriser la production artisanale libre, n'utilisant pas de travailleurs salariés.

Résolution adoptée à l'unanimité par l'assemblée des escadres, moins deux abstentions.

Le président de l'assemblée des escadres : *Pétritchenko*.

Le secrétaire : *Pérépelkine*.

Résolution adoptée par une majorité écrasante de la garnison de tout Kronstadt.

Le Président : *Vassiliev*

Vassiliev vote contre la résolution avec le camarade Kalinine.

Kronstadt exige en premier lieu, la libération immédiate de tous les emprisonnés politiques des tendances de gauche, de même que celle de tous les paysans, ouvriers, soldats rouges et matelots emprisonnés à la suite des mouvements revendicatifs. En outre, elle exige aussi l'élection d'une commission de révision des cas de tous les détenus des camps de concentration et des prisons.

Les geôles bondées constituent une tache honteuse pour la Révolution. Les Kronstadiens proclament « la liberté de parole, de presse et de réunion pour les ouvriers, paysans, anarchistes et les partis de gauche ». Qui connaît Kronstadt, comprendra le sens de cette liberté, apparemment limitée.



Au début de la Révolution, après les premières journées sanglantes, Kronstadt réalisa les libertés les plus grandes. Il est vrai qu'il y avait encore dans les prisons les plus féroces partisans du tsarisme, mais lorsque la première vague de haine commença à se calmer, lorsque le raisonnement révolutionnaire prit le dessus sur l'instinct de conservation, alors les Kronstadiens se mirent à débattre aux meetings du problème d'un nettoyage général de toutes les prisons si haïes. On proposa de laisser en liberté tous les emprisonnés dans les limites de la ville, mais pas plus loin, car ainsi leurs plans réactionnaires ne pouvaient avoir aucune base, et les Kronstadiens ne se sentaient pas en droit de fournir en contre-révolutionnaires d'autres lieux du pays. Seule la mauvaise volonté du gouvernement de Kérénsky provoqua une nouvelle irritation, mais cela fut le dernier éclat.

Dès ce moment, Kronstadt ne connut plus aucun cas de persécution pour opinions politiques, même pour les convictions monarchistes. La tribune de la place de l'Ancre fut ouverte à tous et devint une université libre pour la masse.

La masse écouta d'abord tous les orateurs et applaudit avec zèle les discours éloquents, en se réjouissant naïvement. La grand-mère de la révolution russe, Bréchkobréchkovskaïa, le proluxe Kérénsky, les patriotards menchéviks et S.R., y cueillirent les plus beaux lauriers. Un mois passa. La masse s'imprégna de l'esprit politique du siècle, elle commença à très bien discerner ce que lui présageait l'Assemblée Constituante dans le cadre d'un suffrage universel direct, secret et égal ; elle savait déjà ce qu'avait produit l'Assemblée Constituante de la République Française, aussi elle rejeta cette perspective.

Kronstadt, sa conscience politique renforcée et développée par les prophéties des apôtres de la Constituante, lança un nouveau mot d'ordre, le slogan du fédéralisme : « Tout le pouvoir aux soviets locaux ». Aux meetings, il y eut déjà des accrochages violents avec les partisans des « quatre-queues », menchéviks et S.R. Ces derniers rangèrent vite leurs armes et cachèrent leur impuissance : ils n'apparurent plus aux meetings et n'organisèrent plus

de conférences, car personne ne les écoutait, étant donné qu'ils n'avaient rien à dire à la masse, laquelle avait appris à les connaître à fond. C'est pourquoi, lorsque les Kronstadiens parlent, dans la résolution adoptée le 1<sup>er</sup> mars, de la liberté de parole, de presse et de réunion pour les ouvriers, paysans, anarchistes et partis socialistes de gauche, ils ne sous-entendent pas du tout qu'il doit y avoir un système répressif contre les partis de droite ou même contre la réaction.

Un système répressif entraîne toujours avec soi l'existence d'un appareil légal de coercition, quelque chose comme les tchékas bolchévistes. La liberté de parole et de presse tient l'ennemi bien en vue ; elle donne la possibilité aux larges masses laborieuses de l'analyser rapidement et une propagande révolutionnaire intensive le désarme.



La vague du mouvement se transmet à un rythme accéléré. Le 2 mars, à la Maison de la Culture, les délégués des navires, des unités de l'Armée Rouge et des ouvriers s'expriment en ces termes : « *A cette assemblée, il est proposé d'élaborer les bases de nouvelles élections afin de s'occuper ensuite de l'œuvre pacifique de reconstruction de l'ordre soviétique.* » L'Assemblée n'exclut même pas les communistes de son sein. Le communiste Kouzmine, Président de la Baltflotte, ayant la parole, déclare que « *les communistes ne rendront pas d'eux-mêmes le pouvoir et, pour le garder, combattront jusqu'à leurs dernières forces* ». Le Président du Soviet, Vassiliev, intervient dans le même style. Pour l'Assemblée, il devient évident qu'il faut les retenir momentanément, vu que l'ordre de désarmer les communistes n'avait pas été donné, qu'il n'est pas possible d'utiliser les téléphones et que les soldats rouges, comme cela fut confirmé par une lettre lue à l'Assemblée, sont indignés de ce que les commissaires n'autorisent pas les réunions dans les unités, etc.

Prenant conscience du fait que les communistes peuvent empêcher par la force armée les élections du Soviet,

l'Assemblée désigne, parmi les délégués présents, un Comité Révolutionnaire Provisoire qu'elle charge « *de s'occuper de l'organisation de nouvelles élections du Soviet* ». Les délégués se séparent et regagnent tous leurs unités pour faire un rapport sur les résultats de la réunion. Ils appellent tous les Kronstadiens à l'organisation des forces combattantes autour du Comité Révolutionnaire Provisoire. Tous se préparent unanimement à défendre la « *juste cause des travailleurs* ». Le 2 mars, à 9 heures du soir, la majorité des forts et toutes les unités de soldats rouges de la forteresse se joignent au Comité Révolutionnaire Provisoire. Tous les édifices publics et les points de liaison sont gardés par des sentinelles du Comité Révolutionnaire Provisoire.

Des représentants d'Oranienbaum arrivent, déclarant que leur garnison se joint aussi au C.R.P.

Les Kronstadiens sont audacieux et décidés dans la lutte ouverte contre l'ennemi et ne maltraitent pas leurs prisonniers. Le C.R.P. estime nécessaire de démentir tous les bruits selon lesquels « *des violences seraient exercées contre les prisonniers communistes. Les communistes arrêtés se trouvent dans la plus grande sécurité* ». Une partie d'entre eux sera ensuite libérée.

Dans la commission d'enquête sur les causes de l'arrestation des communistes est compris d'ailleurs le représentant du Parti communiste. Les camarades Illine, Kabanoff et Pervouchine, venus au C.R.P., reçoivent l'autorisation de visiter les emprisonnés à bord du Pétropavlovsk et ils contresigneront après, personnellement, ce qui est dit plus haut.

Quelle est la réaction des « camarades communistes » ? D'un tract lâché par eux d'un avion, il apparaît qu'à Péetrograd, un certain nombre de personnes absolument étrangères aux événements de Kronstadt ont été arrêtées. Comme si cela ne suffisait pas, leurs familles ont aussi été arrêtées.

« *Le comité de défense, dit le tract, considère toutes les personnes arrêtées comme des otages garantissant les communistes retenus par les marins à Konstadt, en par-*



*ticulier le commissaire de la Baltflotte, Kouzmine, et le Président du Soviet de Kronstadt, Vassiliev. Si on touche à un seul cheveu de la tête de ces camarades arrêtés, les otages sus-nommés en répondront. »*

Ce mauvais coup des dictateurs paniqués n'étonne pas les Kronstadiens. Les dernières années avaient convaincu les Kronstadiens que les « dictateurs révolutionnaires » étaient capables de tout. Les marins considérèrent que *« la torture des familles innocentes n'ajouterait pas de nouveaux lauriers aux communistes et qu'en tout cas, ce ne serait pas avec ces moyens-là qu'ils conserveraient le pouvoir que leur arrachaient les ouvriers, matelots et soldats rouges de Kronstadt. »*

Les bolchéviks, selon les termes de Bakounine, *« mentent toujours, c'est leur force, leur vie, tout le secret de leur existence. Ils ont érigé le mensonge en système et il n'y a pas de gouvernement au monde qui puisse leur disputer la suprématie dans la falsification de la vérité »*. Dans la lutte contre Kronstadt, ils employèrent les calomnies les plus basses comme, par exemple, ce message radio :

— *« A tous, A tous, A tous...*

*« Pour la lutte contre le complot blanc-gardiste.*

*« La mutinerie de l'ex-général Kozlovsky et du navire Pétropavlovsk a été préparée par les espions de l'Entente, comme pour les nombreux soulèvements précédents des blancs-gardistes ; cela ressort de l'information du journal bourgeois français « Le Matin » qui avait publié, deux semaines avant la rébellion de Kozlovsky, un télégramme de Helsingfors disant ce qui suit :*

*« On nous informe de Pétrograd qu'à la suite de la révolte de Kronstadt, les autorités militaires bolchéviques ont pris une série de mesures afin d'isoler Kronstadt, d'interdire l'accès de Pétrograd aux soldats rouges et aux marins de la garnison de Kronstadt. « L'approvisionnement de Kronstadt est suspendu jusqu'à nouvel ordre. » Il est évident que la mutinerie de Kronstadt est dirigée de Paris et que le contre-espionnage français y est pour*

*quelque chose. L'éternelle histoire se répète. Les S.R., téléguidés de Paris même ont préparé le terrain pour un soulèvement contre le pouvoir soviétique et, dès qu'il a été prêt, derrière leur dos est apparu tout de suite le véritable maître : « le général tsariste »... »*

Oui, l'éternelle histoire se répète. Les bolchéviks se sont avérés être les dignes successeurs du gouvernement Kérensky lequel avait arrêté les Kronstadiens lorsqu'ils prirent la défense des bolchéviks, salis alors par la calomnie et le mensonge, et traités d'espions allemands. Tout cela est vite oublié par les « dictateurs du moment », qui menacent les Kronstadiens de les « tirer comme des perdrix »... s'ils persistent.

*« A Pétrograd, chaque marin s'est détourné de vous lorsqu'on a su que parmi vous, œuvraient les généraux Kozlovsky et autres. »...*

Par toutes ces fausses nouvelles, il était évident que les communistes continuent à duper non seulement les ouvriers et les soldats rouges, mais aussi les membres du soviet de Pétrograd.

Par radio, Kronstadt dément catégoriquement tous ces mensonges et calomnies, déclarant : *« Camarades ouvriers, soldats rouges et matelots ! Nous savons bien ici, à Kronstadt, combien vos enfants et vos femmes affamés souffrent sous le joug de la dictature des communistes. Nous avons renversé chez nous le soviet communiste ; le C.R.P. procède ces jours-ci aux élections d'un nouveau soviet qui, librement élu, reflètera la volonté de toute la population laborieuse et de la garnison et non pas celle du petit groupe des communistes insensés : notre cause est juste, nous sommes pour le pouvoir des soviets et non celui des partis, pour une représentation librement élue des travailleurs. Les soviets truqués et manipulés par le Parti Communiste ont toujours été sourds à toutes nos exigences et à nos besoins, nous n'avons toujours reçu en réponse que des fusillades.*

*Maintenant que la limite de la patience des travailleurs a été atteinte, ils veulent faire taire votre indignation avec des aumônes : par le décret de Zinoviev, les détachements de contrôle routier sont supprimés dans la province de Pétrograd, Moscou consacre 10 millions de roubles-or pour acheter à l'étranger du ravitaillement et des objets de première nécessité, mais nous savons qu'ils n'achèteront pas avec ces aumônes le prolétariat de Piter ; aussi, nous vous tendons la main par dessus la tête des communistes. Nous vous proposons l'aide fraternelle de Kronstadt révolutionnaire. Camarades ! Non seulement, on vous trompe mais on vous dissimule à dessein la vérité en recourant à la calomnie la plus lâche.*

*Camarades ! ne vous y laissez pas prendre !*

*A Kronstadt, tout le pouvoir est aux mains des seuls révolutionnaires : matelots, soldats rouges et ouvriers et non dans celles des blancs-gardistes avec un quelconque général Kozlovsky à leur tête, ainsi que vous l'assure la radio calomniatrice de Moscou. »*



Pourquoi Kronstadt a-t-elle combattu ?

*Voilà comment les Kronstadiens eux-mêmes exposent leurs buts et leurs problèmes : En réalisant la Révolution d'Octobre, la classe ouvrière espérait atteindre son émancipation complète. En résultat, une exploitation encore plus grande s'est créée contre la personne des travailleurs.*

*Le pouvoir gendarmo-policier du monarchisme est passé dans les mains des usurpateurs communistes, lesquels ont apporté aux travailleurs, au lieu de la liberté, la crainte continuelle de tomber dans les geôles de la Tchéka, dépassant de loin en horreur le régime policier tsariste. Les baïonnettes, les balles et les rebuffades grossières du tchékiste, voilà ce qu'après une lutte si longue et si meurtrière a gagné le travailleur de la Russie soviétique. Le pouvoir bolchévik a transformé, en fait,*

le symbole de l'Etat ouvrier : la faucille et le marteau, par la baïonnette et les barreaux de prison, afin de conserver une vie tranquille et confortable à la nouvelle bureaucratie des commissaires et fonctionnaires bolchéviks.

Mais ce qui est le plus ignoble et le plus criminel, c'est l'asservissement moral qu'ils ont imposé ; ils ont pris possession du monde intérieur des travailleurs, les obligeant à penser seulement de la manière qu'il leur convient.

Ils ont enchaîné les ouvriers aux ateliers à l'aide des syndicats officiels, transformant le travail non en une joie, mais en un nouvel esclavage. Aux protestations des paysans, s'exprimant en des soulèvements spontanés et à celles des ouvriers, obligés d'en recourir par la force même des choses à la grève, ils répondent par des fusillades en masse et une férocité égale à celle des généraux tsaristes.

La Russie laborieuse, celle qui a levé la première l'éten-dard rouge de l'émancipation du prolétariat, est couverte entièrement du sang des victimes pour la gloire de la domination bolchévique. Dans cette mer de sang, les communistes noient tous les grands et radieux gages et slogans de la révolution laborieuse.

Il apparaissait de plus en plus, déjà avant et maintenant cela est devenu plus évident, que le Parti Communiste Russe n'est pas le défenseur des travailleurs ainsi qu'il se présente, car les intérêts du peuple laborieux lui sont étrangers. Ayant conquis le pouvoir, il ne craint que de le perdre ; c'est pourquoi tous les moyens lui sont permis pour le garder : la calomnie, la violence, la tromperie, le meurtre, les représailles contre les familles des insurgés.

La longue patience des travailleurs a pris fin. Ici et là, la lueur du brasier de l'insurrection a illuminé le pays en lutte contre l'oppression et la violence. Des grèves d'ouvriers ont éclaté, mais les soudards bolchéviks ne dorment pas et ont pris toutes les mesures pour prévenir et écraser l'imminente et inévitable 3<sup>e</sup> Révolution.

Elle s'est tout de même réalisée et s'accomplit par les mains des travailleurs. Les généraux bolchéviks voient

*bien que c'est le peuple, convaincu de leur trahison des idéaux du socialisme, qui s'est soulevé.*

*Tremblant pour leur peau, et sachant qu'ils ne pourront se garder de la colère des travailleurs, ils essayent d'effrayer les insurgés par des incarcérations, des fusillades et autres férocités. Mais la vie elle-même, sous le joug de la dictature des communistes, est devenue plus terrible que la mort.*

*Le peuple laborieux, insurgé, a compris que dans la lutte contre les communistes qui lui ont ressuscité le servage, il ne peut y avoir de compromis. Il faut aller jusqu'au bout. Les bolchéviks font semblant de faire des concessions : ils enlèvent les contrôles routiers dans la province de Pétrograd, assignent 10 millions de roubles-or pour l'achat de produits à l'étranger. Mais il ne convient pas de s'y laisser prendre : derrière cet appât, se cache la poigne de fer du maître, du dictateur, qui veut, ayant attendu l'apaisement, se venger de ces concessions au centuple.*

*Non, il ne peut y avoir de compromis ! Il faut vaincre ou mourir ! Kronstadt la rouge montre l'exemple en la matière, menaçant les contre-révolutionnaires de droite et de gauche.*

*Ici, s'est réalisée une grande et nouvelle progression révolutionnaire. Ici est levé l'étendard de la révolte pour se libérer de trois ans d'oppression et de violence, de la domination des bolchéviks, remplaçant trois siècles de joug monarchiste.*

*C'est ici, à Kronstadt, qu'est posée la première pierre de la III<sup>e</sup> Révolution, celle qui brise les dernières chaînes des masses laborieuses et ouvre une nouvelle et large voie à l'édification socialiste.*

*Cette nouvelle révolution mettra ainsi en marche les masses laborieuses de l'Est et de l'Ouest, devenant l'exemple d'une nouvelle construction socialiste, opposée à « l'ordre » bureaucratique des bolchéviks, convainquant les travailleurs étrangers de toute évidence que ce qui a été accompli chez nous jusque-là, au nom des ouvriers et des paysans, n'était pas le socialisme.*

*Sans un coup de feu, sans une goutte de sang, le pre-*

*mier pas est réalisé. Le sang n'est pas nécessaire aux travailleurs. Ils ne le verseront qu'au moment de l'auto-défense. Nous avons assez de maîtrise, malgré toutes les actions infâmantés des bolchéviks, pour nous limiter à leur seul isolement dans la vie sociale, pour peu qu'ils ne gênent pas l'œuvre révolutionnaire par une agitation vaine et malveillante.*

*Les ouvriers et les paysans doivent aller en avant, de manière irréversible, laissant derrière eux l'Assemblée Constituante et son régime bourgeois, la dictature du Parti Communiste, des tchékas et du capitalisme d'Etat, qui étouffent le prolétariat et menacent de l'étrangler définitivement.*

*La Révolution présente donne aux travailleurs la possibilité de disposer enfin de ses soviets librement élus, œuvrant sans la pression violente du parti, et de transformer les syndicats bureaucratés en de libres unions des ouvriers, des paysans et des travailleurs intellectuels. La machine policière de l'autocratie bolchéviste est enfin brisée. » (Izvestia n° 6 du 8 mars 1921.)*

## LES DERNIERS JOURS DE KRONSTADT INSURGÉE

*Le 6 mars, sous la signature du « feldmaréchal » Trotsky et du commissaire principal Kaménev, l'ordre suivant est transmis à la radio : « Le gouvernement ouvrier et paysan ordonne à Kronstadt de remettre, sans retard, Kronstadt et les navires mutinés à la disposition de la République soviétique. J'ordonne donc à tous ceux qui ont levé la main contre la patrie socialiste de déposer immédiatement les armes, de désarmer ceux qui s'obstinent et de les livrer aux autorités soviétiques, de libérer immédiatement les commissaires et les autres représentants du pouvoir arrêtés. Seuls, ceux qui se seront rendus sans conditions, pourront compter sur la clémence de la République Soviétique. Je donne, en même temps, l'ordre de préparer l'écrasement par la force armée de la rébellion et des mutins. La responsabilité des malheurs qui s'abattront en conséquence sur la population pacifique*

*reposera entièrement sur les têtes des blancs-gardistes insurgés. Le présent avertissement est le dernier. »*

Le 7 mars, à 6 h. 45 du soir, les bolchéviks ouvrent le feu sur Kronstadt, depuis Sestroretsk, Lissy Noss et Krasnaya Gorka. Ils couvrent la ville d'obus, de bombes et de tracts ignominieux lancés par avion. Plusieurs fois, « les corbeaux », rassemblés sur la Krasnaya Gorka : Trotsky, Dybenko et autres, ordonnent de prendre d'assaut la forteresse assiégée. Mais toutes les tentatives sont énergiquement repoussées par les défenseurs de Kronstadt la libre.

Pourtant la lutte est trop inégale. Les vagues d'assaut ennemies se renouvellent sans arrêt malgré leurs pertes ; les assaillants se rendent par milliers aux Kronstadiens ou bien se noient par centaines sous la glace brisée, en maints endroits, par le dégel de mars et par les obus. Remplaçant les transfuges et les tués, des renforts frais arrivent sans cesse. Que peut faire Kronstadt, la libre et solitaire Kronstadt ? Disposant d'un nombre limité de combattants, tous à leurs postes de combat, éparpillés dans de nombreux forts, parant sans cesse, jour et nuit, les coups de l'adversaire ; les Kronstadiens, affamés, se nourrissent d'une livre d'avoine, d'une demi-livre de pain et de miettes de conserves. Exténués par les combats incessants, ils ne tiennent que dans l'espoir d'une insurrection des ouvriers et des soldats rouges à Pétrograd, Moscou et ailleurs, annonçant le début de la 3<sup>e</sup> Révolution, tant attendue.

A partir du 16 mars au soir, commence un intense feu d'artillerie sur la ville. Les fortes pièces de Krasnaya Gorka pilonnent sans interruption le laboratoire des mines, le port et l'état-major de la forteresse. Les obus provoquent des incendies en de nombreux endroits de la ville. Dans le fort, des transporteurs de munitions prennent feu, des maisons s'écroulent, les fils téléphoniques sont coupés. Des avions jettent de nombreuses bombes. L'une d'elles tombe sur l'hôpital, malgré le drapeau de la Croix-Rouge qui l'orne. Les Kronstadiens concentrent toutes leurs forces pour tenir les accès de la forteresse.

Le 17 mars au matin, sous la protection de l'artillerie, les assaillants parviennent à Kronstadt de trois côtés à la fois. Par l'Ouest, près des portes de Kronstadt, à quelques dizaines de mètres des murs de la ville où des combats acharnés vont durer plusieurs heures. Les mitrailleuses crépitent sans arrêt des deux côtés. L'ennemi est en partie décimé, le reste s'enfuit vers la mer ; mais le gros des forces se rend, après une attaque déterminée des Kronstadiens. A 8 heures du matin, de longues files de prisonniers, en suaires blancs, passent dans la ville (toutes les troupes ennemies étaient habillées en blanc ; ce camouflage les rendait presque invisibles des observateurs kronstadiens, lors de leur attaque). Ils portent leurs blessés sur des brancards improvisés avec les traîneaux dont ils se sont servis pour transporter les mitrailleuses. Les blessés graves sont ramassés par les unités sanitaires. Sur une étendue de deux kilomètres traînent des armes de toutes sortes, abandonnées par les assaillants : mitrailleuses, fusils, bandes de mitrailleuses, cartouches. Au Sud, près de la Bourse forestière, c'est aussi un tableau de victoire totale, bien qu'acquise chèrement.

Beaucoup de femmes s'occupent activement à ramasser les blessés des deux camps ; elles n'hésitent pas à s'éloigner du rivage, oubliant le danger, emportées par l'enthousiasme général, et accomplissent sans crainte leur travail. Dans les casernes, un hôpital de campagne s'installe rapidement.



Alors que sur le pont, les derniers attelages de blessés apparaissent, des balles sifflent soudain ; de nouvelles victimes tombent. Encore une salve, tous se couchent au sol. Seule émerge la silhouette harmonieuse d'un matelot, éclairée par un soleil radieux, le fusil haut levé, apothéose du combattant décidé et intrépide.

Il appelle d'une voix tranquille et puissante : « Camarades, reprenez-vous ! Appelez à l'aide ! » Un fanatisme intrépide envahit l'atmosphère. Dans la ville, l'appel retentit : « Camarades, vite au combat ! » Quelques unités



ouvrières s'organisent rapidement et se dirigent vers l'endroit d'où sont partis traîtreusement les tirs sur l'unité sanitaire. La difficulté est de déloger l'ennemi de la Bourse forestière, c'est-à-dire du port, encombré de péniches, de bois et de poutres. Le détachement s'en acquitte tout de même avec succès. Il localise l'ennemi, l'encerclé et fait prisonniers les embusqués. Tout le port est nettoyé.

Mais voilà que sur la perspective Lénine (dénommée auparavant rue du Maître) des cavaliers partent du Comité Révolutionnaire Provisoire, se dispersant dans toutes les directions. Ils appellent tous les groupes armés à l'aide de la « colline » (lors des fortes inondations printanières de l'île, l'eau recouvrait toute l'île, à l'exception de l'endroit dénommé « la colline » qui restait sec) et invitent tous ceux qui sont désarmés à se mettre à l'abri.

À 7 heures du matin, les assaillants ont forcé les portes de Pétrograd (12) et ont effectué une poussée jusqu'au milieu même de la ville, sur la place de l'Ancre. Leur progression a été stoppée ; leur tentative de se fortifier dans l'un des bâtiments de la place ne réussit pas. Ils en sont délogés par l'artillerie et reculent. Une partie d'entre eux se rend. Cependant, on ne peut les chasser totalement de la ville. Ils se réfugient dans les puits et dans l'immense labyrinthe de l'École des Machines. Maintenant que l'assaut a été liquidé dans les autres parties de la forteresse, des Kronstadiens se groupent pour reprendre la « colline ».

La situation est menaçante. Toutefois, pas un des combattants ne pense que la lutte est perdue ; les membres du C.R.P. font le tour de tous les postes en danger. La rédaction des Izvestia continue son travail et prépare le numéro suivant qui, hélas, ne pourra voir le jour.



Il fait très beau à Kronstadt ; toute la nappe de neige du golfe brille de mille soleils ; il semble qu'elle encourage Kronstadt à tenir bon encore une semaine, jusqu'à

---

(12) Une des entrées de la ville, point névralgique de la défense de Kronstadt. (N.d.T.)

ce que le golfe brise ses glaces et les emmène au loin ; alors, l'indépendance du puissant foyer révolutionnaire sera sauvegardée ; alors, les bolchéviks seront obligés d'entamer des pourparlers avec les masses insurgées en usant d'un tout autre langage. Si les Kronstadiens s'étaient soulevés au moment où la forteresse avait été entourée de libres vagues, Kronstadt aurait été imprenable. Mais l'insurrection révolutionnaire, spontanée, ne « connaît ni le jour ni l'heure » où elle se produira. Elle éclate lorsque s'achève le processus psychologique de rejet de toutes les injustices et oppressions ; si la masse est suffisamment compacte, inspirée des seuls et mêmes buts, alors l'étendard de la révolte se lève ; alors retentit le signal de combat, appelant à « vaincre ou à mourir » dans la lutte pour l'émancipation complète du travail, pour un monde nouveau, sans esclaves, sans chaînes, ni maîtres.

Kronstadt s'est soulevée, répondant aux souffrances incessantes des paysans et des ouvriers, transformées par la logique de fer des bolchéviks, en gémissements de la Contre-Révolution agonisante.

La fin de Konstadt la libre est proche.

Le soir du 17 mars, les matelots décident de faire exploser tous les navires de guerre, car ils ne veulent pas donner aux bourreaux « rouges » leurs géants : le « Pétropavlovsk » et le « Sébastopol », où se déploya la bannière de la 3<sup>e</sup> Révolution. Au moment où les vagues d'assaut ennemies s'approchent du port, des traîtres du camp communiste, dont certains, qui avaient quitté les rangs du parti avec des accusations sans appel contre leurs « dirigeants », les traitant de bureaucrates et d'autocrates, se retrouvent soudainement pleins de courage, se mettent au travail ignominieux de Caïn et coupent les fils de pyroxyline. Les matelots abandonnent alors les navires et quittent Kronstadt (13).

A partir de 8 heures du soir, des unités de Kronsta-

---

(13) Après la répression de Kronstadt, les bolchéviks rebaptiseront le Pétropavlovsk en « Marat » et le Sébastopol en « Commune de Paris », la place de l'Ancre en place de la Révolution (N.d.T.).

diens font mouvement par les portes de Kronstadt et la voie ferrée. Toute la ville se prépare à partir, combattants et civils. Personne ne veut rester. Malheureusement, il n'y a pas de moyen de transport et le dernier projet des insurgés échoue : rendre « aux bourreaux rouges » une ville complètement morte.

..

Kronstadt s'est soulevée comme d'habitude, à l'appel des masses ouvrières et paysannes, affamées et opprimées. Elle se retrouvera seule dans son projet et fut défaite. Pourtant, aucun combattant ne poussa un soupir de regret pour la force dissipée sans traces.

Kronstadt la Rouge ne pouvait plus vivre enchaînée, elle s'insurgea et, seule dans son combat, périt.

Efim YARTCHOUK,  
1923.



**III**

**Stépan  
PETRITCHENKO**

**LA VÉRITÉ SUR LES ÉVÉNEMENTS  
DE KRONSTADT**



En réalisant la Révolution d'Octobre 1917, les travailleurs de Russie et d'Ukraine espéraient obtenir leur émancipation totale. Ils mirent tous leurs espoirs dans le parti bolchévik qui semblait représenter leurs intérêts.

Qu'est-ce que ce parti, dirigé par Lénine, Trotsky, Zinoviev et autres, leur a apporté en échange, depuis les trois ans et demi qu'il est au pouvoir ?

La voie des bolchéviks n'a pas conduit à l'émancipation des travailleurs, mais au contraire, à un asservissement encore plus grand du prolétariat. Au lieu de la monarchie policière, les travailleurs connaissent maintenant la peur constante de tomber entre les mains de la Tchéka qui dépasse de loin en cruauté la gendarmerie du régime tsariste. Ils connaissent maintenant les fusillades et les grossières vexations des argousins tchékistes. Si le travailleur ose exprimer la vérité qui lui pèse douloureusement alors, aussitôt, il est assimilé aux contre-révolutionnaires, aux agents de l'Entente, etc. et il reçoit en récompense soit un coup de fusil, soit l'emprisonnement, c'est-à-dire la mort par inanition.

Les bolchéviks ont enchaîné les ouvriers aux ateliers, à l'aide des syndicats-croupions, rendant le travail, non pas créateur et enthousiaste, mais équivalent à un nouveau et insupportable servage.

Les bolchéviks ont répondu par des fusillades en masse, de nombreux emprisonnements et internements en camps de concentration aux protestations des paysans, s'exprimant en révoltes spontanées, et à celles des ouvriers,

obligés de recourir à la grève pour améliorer leurs conditions de vie.

Comment vivent les paysans et qu'ont-ils obtenu du nouveau régime ?

Ils ont obtenu l'esclavage des travaux forcés, sans distinction d'âge, de sexe ou de situation de famille, le pillage total des récoltes, du bétail et des basses-cours, opéré par d'innombrables réquisitions et confiscations, le contrôle de tous les déplacements par d'incalculables détachements de barrages routiers.

Le règne de l'arbitraire est général. Si un paysan a trois de ses fils qui servent dans l'armée rouge, et que l'un d'eux rentre au pays, de lui-même, pour se rendre compte de la situation ; alors, ne tenant pas compte des deux autres fils restés au service, la ferme familiale est livrée, du fait de la désertion de l'un de ses membres, au pillage total.

L'armée rouge et la flotte se trouvaient, cependant, dans l'ignorance complète de la véritable situation du pays. Les informations qui pouvaient parvenir étaient très diverses et imprécises ; il était difficile de se faire une idée exacte d'après les ouï-dire et le courrier « censuré » des familles.

Pendant tout ce temps, les bolchéviks trompaient leur monde, brossant des tableaux idylliques dans les journaux.

Si les plaintes étaient émises contre des abus, les autorités centrales répondaient que des mesures seraient prises en conséquence, puis la suite restait sur le papier. Et lorsque le commissaire local apprenait qu'une plainte avait été déposée contre lui, il se mettait à persécuter par tous les moyens les plaignants, leur rendant la vie impossible.

Personne ne pouvait connaître la situation et les conditions d'existence de sa famille : aucune permission n'était accordée à cause de la tension militaire, et la censure ne laissait pas passer les lettres qui disaient l'amère vérité. Seuls, les journaux et la littérature bolchéviks paraissaient ; selon eux tout allait au mieux partout.

Les équipages étaient ainsi dans l'incertitude : les uns



croyaient à la propagande officielle, les autres non. Une démobilisation partielle de l'armée eut lieu, des brèves permissions furent accordées, dans la limite de dix pour cent des effectifs. Ceux qui purent en bénéficier, furent, au courant à leur retour de la situation réelle du pays, ayant eu l'occasion de prendre conscience de l'imbécillité, de l'arbitraire et de la violence répressive de la commissarocratie. Ceux-là racontèrent à leurs camarades toutes les répressions et injustices qui régnaient dans le pays. De cette façon, l'amère vérité commença à se faire connaître dans les unités de Pétrograd et de Kronstadt.

Les Ukrainiens, eux, ne revenaient pas du tout de leurs permissions. Certains permissionnaires racontèrent que les parents maudissaient leurs enfants pour avoir défendu la clique de pillards et de scélérats qui avaient mené la Russie à une ruine générale, à une violence effroyable, et à une oppression et à un arbitraire inconnus jusqu'alors. Nous pûmes ainsi apprendre la vérité, et nous nous mîmes à en discuter collectivement, malgré l'interdiction des réunions et attroupements par les commissaires et les communistes. Les assemblées devinrent de plus en plus nombreuses, aboutissant toujours à la désapprobation unanime et indignée du pouvoir bolchévik.

Pétrograd et Kronstadt connurent durant cette période, tout comme auparavant, une grave crise de ravitaillement. Tous s'indignèrent contre « l'ordre bolchévik », par la faute duquel les ouvriers se retrouvaient affamés, transis et enchaînés à leurs ateliers, où ils devaient en plus épuiser leurs dernières forces.

La patience arriva à son terme : les 25, 26, 27 et 28 février, des grèves se déclenchèrent à Pétrograd. Le pouvoir riposta par de massives arrestations et fusillades d'ouvriers.

Les usines furent gardées par des tchékistes et des kursantis (1) ; les ouvriers furent réquisitionnés, mais ils ne vinrent tout de même pas travailler. Notre équi-

---

(1) Rappelons que les kursantis étaient des cadets militaires, les nouveaux « junkers » de l'Armée Rouge, soumis à un fort endoctrinement.

page apprit avec indignation les événements de Pétrograd au cours de meetings spontanés, pourtant formellement interdits par les commissaires ; nous exigeâmes alors de ceux-ci l'envoi d'une délégation de sans-parti à Pétrograd, dans le but de s'informer de la réalité exacte, car les bolchéviks essayaient de nous faire croire que des agents et espions de l'Entente tentaient d'organiser des grèves à Pétrograd, mais que tout venait d'être remis en ordre et que les usines fonctionnaient de nouveau sans problèmes.

A Pétrograd, on menaçait les ouvriers de l'intervention de Kronstadt-la-Rouge, qui les forcerait à reprendre le travail s'ils continuaient à faire grève. Nous apprîmes ainsi que, d'une façon générale, les bolchéviks transformaient Kronstadt en épouvantail dans toute la Russie pour appuyer sa politique ; cela eut pour conséquence d'indigner énormément les équipages, car ce rôle ne pouvait en aucun cas être celui de Kronstadt.

Des meetings spontanés eurent lieu le 27 février, d'abord parmi les équipages des deux cuirassés « Pétropavlovsk » et « Sébaspotol », puis des 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> brigades des navires de ligne, au cours desquels tout le monde exigea impérativement des commissaires la désignation de délégués sans-parti, pour aller visiter les usines et les cantonnements de la garnison de Pétrograd. Constatant son impuissance, Kouzmine, le commissaire du Poubalt, qui venait d'arriver de Pétrograd en compagnie d'autres bolchéviks importants, fut obligé d'autoriser ces élections qui désignèrent une délégation de 32 membres.

Le commissaire de la flotte baltique ordonna à ces délégués de se présenter avant tout aux soviets de district et aux comités d'usines. Les délégués arrivèrent à Pétrograd et se présentèrent aux dits comités et soviets, où il leur fut déclaré que la ville était en état de siège et qu'en conséquence tous meetings et réunions étaient formellement interdits. Les délégués insistèrent pour rencontrer les ouvriers dans les usines. Les bolchéviks utilisèrent alors un subterfuge : ils organisèrent des réunions en présentant de faux délégués de Kronstadt, mais vrais membres du parti, voulant de cette manière intro-



duire la confusion dans les esprits ; cependant les délégués de Kronstadt purent déjouer facilement cette manœuvre.

Lors des assemblées d'usines où les bolchéviks présentèrent des faux mandats de délégués de Kronstadt, ils y déclarèrent que Kronstadt ne permettrait pas que des troubles continuent à Pétrograd ; les vrais délégués parvinrent souvent à les démasquer. Finalement, les assemblées furent autorisées, sur l'insistance des délégués, toutefois des membres de la Tchéka, des permanents des syndicats d'Etat, des soviets locaux et des comités d'usine y assistèrent, intimidant les ouvriers. Ceux-ci craignaient de parler avec les délégués, leur faisant comprendre qu'il ne leur était pas possible de s'exprimer en la présence de toute cette flicaille ; en effet, celui qui osait protester ou dire quelque chose sur la situation, se retrouvait la nuit suivante à la prison gorokhovaya 2 où près de deux mille de leurs camarades se trouvaient déjà depuis les jours précédents.

Dans ces conditions, les délégués demandèrent que les membres de la Tchéka et autres flicailles quittent les réunions. Ces derniers refusèrent, déclarant que les conversations ne devaient seulement avoir lieu qu'en leur présence.

A la question de délégués demandant aux ouvriers, lors d'une réunion, d'exprimer ce qu'ils avaient à dire, leur promettant de les défendre pour apaiser leurs craintes, certains ne purent répondre que par des larmes, ce qui montrait à quel point ils étaient écrasés et impuissants.

Les Kronstadiens visitèrent aussi, à Pétrograd, les cantonnements de la garnison, y provoquant des assemblées, à l'issue desquelles s'exprima un mécontentement général.

Les Kronstadiens proposèrent aux ouvriers et aux soldats d'envoyer des délégués à Kronstadt.

Le 28 février, les délégués revinrent à Kronstadt, accompagnés des délégués de Pétrograd et firent leur rapport sur les navires, à la suite desquels une résolution fut adoptée par le Pétropavlovsk et le Sébastopol. Cette résolution exigeait principalement l'élection de nouveaux soviets locaux au scrutin secret.

La résolution fut prise à l'unanimité, sans tenir compte des manœuvres de diversion et d'obstruction de Kouzmine et des autres bolchéviks importants de Pétrograd qui assistaient à l'assemblée. Kouzmine et ses collègues en arrivèrent à une impudence telle dans leurs interventions et manœuvres, que les matelots, indignés, durent les interrompre plus d'une fois. A ce meeting il fut décidé de convoquer une Assemblée Générale de toute la population de Kronstadt pour le lendemain, le 1<sup>er</sup> mars, sur la place de l'Ancre.

Kalinine, le staroste de toutes les Russies (2), vint à cette assemblée générale de la garnison et de la population de Kronstadt. Il prononça un discours, s'efforçant de faire échouer le meeting. Lorsqu'il vit que cela ne lui était pas possible, il refusa de parler sur la place et exigea que la réunion soit transférée sur le manège maritime, mais l'assistance refusa d'y aller et insista pour qu'on continue le meeting sur la place de l'Ancre.

De nombreux orateurs intervinrent à cette assemblée. La résolution proposée par les cuirassés fut adoptée à l'unanimité ; seuls votèrent contre : Kalinine, Kouzmine et Vassiliev, le président du soviet sortant de Kronstadt. En constatant une telle unanimité de l'assemblée, Kalinine et Kouzmine déclarèrent que « si Kronstadt dit A, nous lui dirons B » et que « Kronstadt ne représente pas à elle seule toute la Russie, et pour cette raison nous ne la prendrons pas en considération ».

Ces paroles révoltèrent encore davantage l'assistance ; quelqu'un leur demanda alors pourquoi les bolchéviks avaient toujours affirmé auparavant que Kronstadt était le centre de la Révolution et leur plus fidèle rempart, et pourquoi s'étaient-ils toujours appuyés sur les Kronstadiens ? Ils n'y répondirent pas.

Le meeting décida de procéder à l'élection d'un nouveau soviet le lendemain, par des représentants de toutes les compagnies, de tous les groupes professionnels et entreprises, à raison de deux délégués par unité.

Les membres du parti communiste siégèrent durant

---

(2) Président de la République « soviétique ».

la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 mars ; ils décidèrent de mourir plutôt que de rendre le pouvoir, et pendant le reste de la nuit ils armèrent ceux qu'ils croyaient les plus sûrs : les clubs des soviets et d'autres établissements. Kalinine quitta Kronstadt cette nuit-là, sans que personne ne l'en empêche.

Le 2 mars à 11 heures du matin, les délégués désignés affluèrent sur le cuirassé Pétropavlovsk. C'étaient tous des sans-parti. Il y avait près de 250 personnes. Comme il n'y avait pas assez de place sur le navire, il fut proposé aux délégués de transporter la réunion à la maison de la culture, et à 14 heures la séance fut ouverte.

Le présidium fut désigné, puis lorsqu'on en vint à parler de la situation présente, Kouzmine et Vassiliev demandèrent la parole pour intervenir sur ce sujet. L'assemblée la leur accorda. Ils se mirent à répéter les mêmes menaces que sur la place de l'Ancre, tout en évitant de répondre aux questions directes qui leur étaient adressées. L'assemblée demanda alors leur arrestation immédiate et leur désarmement, ce qui fut exécuté par le présidium.

Peu après, des messages et des télégrammes, d'un caractère provocateur, se mirent à affluer. L'intention avouée des bolchéviks était de saboter la réunion. Ainsi par exemple des informations parvinrent, affirmant que l'école du parti et les commissaires s'étaient armés fortement et s'apprétaient à encercler le bâtiment où avait lieu l'assemblée des délégués ; ou bien encore que deux mille cavaliers de Boudienny arrivaient aux portes de la citadelle. L'assemblée s'indigna de ces bruits et certains commencèrent à s'énerver, le président de séance réussit à rétablir le calme et à faire continuer les débats.

Tous savaient que les bolchéviks s'étaient armés pendant la nuit, et qu'une attaque du bâtiment était possible. Les débats traînèrent, puis finalement il fut proposé de ne pas perdre de temps, étant donné que les bolchéviks agissaient, et de nommer rapidement un Comité Révolutionnaire. Cinq membres furent élus à ce comité : Pétritchenko, nommé président, Yakovenko, Toukine, Arkhipov et l'instituteur Oréchine.

A la fin de la réunion, à 17 heures, le Comité Révolutionnaire (C.R.) s'installa sur le cuirassé Pétropavlovsk, où se forma un état-major militaire.

Des détachements militaires vinrent se mettre à la disposition du Comité Révolutionnaire. En une heure, huit cents hommes s'assemblèrent ; ils reçurent la mission d'occuper tous les points stratégiques de la forteresse : le standard téléphonique, les locaux de la Tchéka, l'arsenal, les dépôts de ravitaillement, les fours à pain, les stations électriques, la citerne d'eau, les états-majors, la défense anti-aérienne, l'artillerie, etc.

A 9 heures du soir, la ville fut entièrement contrôlée, sans un coup de feu ni une goutte de sang. Tous les bâtiments armés par les bolchéviks n'opposèrent aucune résistance, car les militants de base du parti refusaient de tirer contre leurs camarades. Dorénavant il ne resta plus qu'une cinquantaine de dirigeants et deux cents élèves de l'école du parti, essayant de toutes leurs forces de reprendre le pouvoir qui leur échappait.

Le Comité Révolutionnaire (le Révkom) décida l'occupation des forts, après celle de la ville. Ils furent pris de même sans un coup de feu : le groupe des bolchéviks n'y ayant pas obtenu davantage de succès qu'auprès des matelots. Lorsque la garnison des forts voulut procéder à leur arrestation, ils se réfugièrent sur le rivage du golfe et réussirent à s'emparer du fort Krasnaya Gorka (la colline rouge), étant en nombre suffisant pour surprendre la garnison, hésitante sur le moment, d'un seul fort. Une fois en place, ils se mirent à procéder à l'arrestation et à l'exécution de ceux qu'ils trouvaient suspects.

C'est ainsi que la ville et les forts de Kronstadt furent contrôlés par le Comité Révolutionnaire.

Le même jour vers minuit, le Comité Révolutionnaire demanda à un détachement de cinquante marins et de six délégués d'aller vers Oranienbaum, sur l'autre rive du golfe. Le détachement parcourut plus de cinq verstes (3) jusqu'à ce qu'il soit accueilli par un feu nourri

---

(3) Mesure de longueur de l'ancien système russe. 1 verste = 1,06 km.

de mitrailleuses, à environ une verste et demie du rivage. Les six délégués s'avancèrent seuls, mais les coursantis ne voulurent même pas discuter avec eux et en appréhendèrent trois, les autres pouvant s'échapper et regagner le détachement.

Les marins tentèrent de prendre pied sur la rive d'Oranienbaum en un autre endroit, mais ils n'eurent pas plus de succès et, à l'aube, durent revenir à Kronstadt.

A ce moment arrivèrent trois délégués de la division aérienne d'Oranienbaum, qui firent part de l'intention de la division de se joindre à Kronstadt. Quand ils revinrent à leur division ils furent immédiatement saisis et fusillés. Quarante-quatre de leurs camarades furent exécutés à leur suite.

A Kronstadt, tout était calme. Seuls furent arrêtés les bolchéviks qui avaient abusé de la confiance du Comité Révolutionnaire.

Dans la fin de l'après-midi du 2 mars, le Comité Révolutionnaire avait convoqué tous les responsables de l'état-major de la forteresse, ainsi que tous les spécialistes militaires. Le Comité Révolutionnaire leur avait expliqué la situation et proposé de participer à la préparation et au renforcement de la défense de Kronstadt, ce qu'ils avaient accepté. A ce propos, il est nécessaire de préciser que Kozlovsky ne vint pas cette fois à la réunion du Comité Révolutionnaire, mais seulement le lendemain à 15 heures, d'une part, et qu'il ne fut responsable que de l'artillerie ensuite, et non pas de toute la défense de la forteresse, comme le firent croire les bolchéviks.

Le 3 mars, des bruits se répandirent dans la ville, affirmant que les bolchéviks arrêtés étaient torturés, fusillés et subissaient toutes sortes de violences. Des membres du bureau du collectif du parti communiste se présentèrent au Comité Révolutionnaire pour qu'on leur permette de visiter le bâtiment où étaient enfermés les communistes arrêtés. Deux membres du Révkom se joignirent à eux pour se rendre sur les lieux. S'étant convaincus des bonnes conditions de détention des communistes, et s'étant informés de leur situation, les



membres du collectif communiste rédigèrent un appel à la population de l'île où ils démentaient les rumeurs provocatrices et précisaient que les communistes arrêtés se trouvaient dans de bonnes conditions, tous sains et saufs, et qu'aucune violence n'était exercée contre eux. Des membres très connus du parti signèrent cet appel, les ouvriers : Illine, Kabanov et Pervouchine.

Le Comité Révolutionnaire émit un premier appel à l'ordre, à l'intention de la garnison de la ville. Il demanda aux ouvriers de ne pas cesser le travail et d'être présents aux ateliers ; aux marins et aux soldats rouges, il demanda de rester à leurs postes sur les navires et dans les forts ; et à tous les établissements publics, il demanda de poursuivre leur activité habituelle.

Ensuite le Comité Révolutionnaire appela toutes les organisations de travailleurs de Russie, à procéder à de nouvelles élections, plus représentatives, dans les ateliers, les syndicats et les soviets. Le Comité Révolutionnaire appela à l'ordre, au calme, à la fermeté, et à un nouveau et honnête labeur socialiste, au profit de tous les travailleurs.

Une première réunion sur les problèmes militaires eut lieu sous la présidence du Révkom, au cours de laquelle fut élaboré le plan d'une auto-défense. Dans la soirée, tous les détachements furent armés et occupèrent leurs postes dans la ville et les forts. On apprit qu'à 16 heures un groupe ennemi s'était approché du fort Totleben ; des marins étaient sortis du fort à leur rencontre, leur avaient confié des résolutions et les avaient quittés sans qu'il y eut d'affrontement armé. Par ailleurs, on reçut l'information qu'à Oranienbaum, à 5 heures du matin, le train blindé « Tchernomoretz » était arrivé avec un échelon de coursantis.

Pendant toute la journée, des renforts bolchéviks arrivèrent à Oranienbaum, Sestroretsk et Lissy Nos, constitués principalement de coursantis d'Orloff, de Nijnegorod et de Moscou. Des détachements d'élite de bolchéviks, de la Tchéka et de permanents des Soviets locaux y affluèrent aussi. Deux trains blindés arrivèrent encore à Oranienbaum. Dans la nuit, des groupes d'éclaireurs s'ap-

prochèrent du fort N° 1, puis reculèrent après avoir rencontré nos détachements.

Ainsi commença l'insurrection à Kronstadt.

Comment cette insurrection était-elle présentée par les bolchéviks ? A partir du 3 mars, à la radio de Moscou il avait été annoncé qu'un complot blanc-gardiste et une mutinerie du navire Pétropavlovsk, sous la direction de l'ex-général Kozlovsky venaient d'éclater à Kronstadt, que ce complot était ourdi par les agents et les espions de l'Entente ; la radio émettait la certitude que cette rébellion des Socialistes Révolutionnaire et d'un général serait vite liquidée.

Par la suite, on put lire dans la « gazette rouge » et la Pravda que les principaux acteurs de l'insurrection s'étaient distribué des grades, qu'ils étaient des bourgeois, des fils de pope, et possédaient de nombreuses propriétés. Les journaux insistaient sur leur passé criminel et ainsi de suite. Voilà comment les bolchéviks présentaient la révolte de Kronstadt.

#### 4 mars

Ce jour-là, le Comité Révolutionnaire se transporta du cuirassé Pétropavlovsk à la Maison du Peuple, où il resta jusqu'au dernier moment. Un télégramme du Soviet de Pétrograd fut reçu, proposant d'envoyer à Kronstadt des membres du Soviet de Pétrograd.

Le Comité Révolutionnaire répondit par radio que la délégation serait volontiers reçue, mais qu'il était souhaitable que cette délégation soit désignée par des représentants du peuple, c'est-à-dire par des ouvriers, des marins et des soldats rouges, et qu'on ajoute à cette délégation 15 % de communistes. Le Soviet de Pétrograd ne donna pas de suite à cette réponse.

Le Révkom se souciait beaucoup d'éviter de faire couler inutilement une seule goutte de sang.

A Kronstadt, tout était calme. Tous les services fonctionnaient et il n'y avait pas d'arrêt de travail, même pour une heure.

Durant les trois premiers jours, pas une seule cartouche ne fut tirée. Les rues étaient animées. Les enfants jouaient paisiblement.

A 16 heures les délégués de tous les établissements, des entreprises, des syndicats et des unités militaires se réunirent au club de la garnison.

A l'ouverture de la séance, le président informa l'assemblée de la situation militaire et de l'état du ravitaillement. Le problème du combustible fut aussi traité. Il fut proposé aux ouvriers de s'armer et d'occuper des postes de garde dans la ville, afin de libérer la garnison qui pourrait alors prendre position à des postes plus avancés. La proposition fut approuvée à l'unanimité par les ouvriers.

La réunion se déroula dans un grand enthousiasme et tous se séparèrent au mot d'ordre de « vaincre ou mourir ».

Lors de cette réunion, le Révkom fut complété, sur proposition du Président, par 10 autres membres.

Pendant la nuit, un groupe d'éclaireurs ennemis tenta de s'approcher des forts.

## 5 mars

Le matin, un avion survola Kronstadt et lança des proclamations « ils y ont réussi », où les bolchéviks tentaient de démontrer que nous étions dupés par des généraux tsaristes, ajoutant que Kronstadt était encerclée de tous côtés et que nous serions réduits par la famine, car il n'y avait pas assez de réserves alimentaires à Kronstadt ; ils appelaient à la reddition des armes, au désarmement et à l'arrestation de tous les meneurs criminels. Ceux qui se rendraient seraient pardonnés pour leur erreur. Le Révkom ordonna de ne pas mitrailler l'avion. Les proclamations furent largement diffusées auprès de la garnison et de la population. Une émission de radio du même style fut captée sur le Pétropavlovsk ; elle fut aussi largement diffusée. S'indignant d'une telle ignominie des bolchéviks, la garnison voulut y répondre par

un feu d'artillerie sur Oranienbaum. Le Revkom dut appeler sans cesse au calme et à la maîtrise de soi, jusqu'à ce que des dispositions fussent prises.

Le Révkom envoya un message radio « A tous, A tous, A tous ! » dans lequel il montrait qu'il était sûr de la justesse de son œuvre, que Kronstadt prenait parti pour le pouvoir des Soviets librement élus et non pas des partis, que seuls de tels Soviets pouvaient exprimer la volonté des travailleurs, et non pas les bolchéviks. Il appelait à entrer immédiatement en contact avec Kronstadt, et à y envoyer des délégués, qui feraient toute la lumière sur le mouvement des Kronstadiens, etc.

Aux environs de minuit, l'ennemi essaya sans succès de s'emparer de nos sentinelles d'avant-poste, et il rebroussa chemin. Le calme et l'ordre régnaient en ville.

Ainsi se passa la journée du 5 mars.

## 6 mars

Nous sûmes la nouvelle dès le matin : à Pétrograd avaient lieu des arrestations massives des familles et des parents de tous les Kronstadiens. Le C.R. envoya par radio une protestation contre l'arrestation des familles et exigea leur libération, ajoutant que les communistes disposaient d'une liberté entière, que leurs proches étaient tenus totalement en dehors de tout et que ce procédé était le plus lâche et honteux sous tous les aspects.

A midi, le Pétropavlovsk reçut le message radio qui transmettait l'ultimatum de Trotsky, ordonnant de rendre immédiatement Kronstadt et les navires mutinés à la République Soviétique, de rendre les armes, de désarmer ceux qui s'obstineraient et de les remettre aux mains des autorités soviétiques : Trotsky disait encore qu'il avait ordonné de préparer l'écrasement militaire de la mutinerie.

Le délai de réception de la délégation de Pétrograd à Kronstadt était fixé à 18 heures du même jour.

A 15 heures un avion survola de nouveau Kronstadt et lança l'ordre de Trotsky, déjà imprimé. Une émission

de la radio de Moscou fut captée aussi, on y disait que des agents français s'étaient infiltrés à Kronstadt, et qu'ils y débauchaient les Kronstadiens avec de l'or ; ainsi que tous autres mensonges du même genre.

Tout cela était largement rediffusé à la population et à la garnison de Kronstadt, provoquant une indignation croissante contre l'infamie des bolchéviks. Nous fûmes informés que les forces ennemies arrivaient de plus en plus nombreuses autour de Kronstadt. Trotsky et Dybenko, ainsi que d'autres dirigeants connus arrivèrent à Oranienbaum. L'ordre de l'offensive contre Kronstadt fut intercepté.

Le Revkom tint une réunion avec l'état-major de la défense et communiqua l'ordre à tous les insurgés de se tenir prêts à repousser l'ennemi. En ville tout était calme et paisible, mais tous étaient persuadés maintenant que le premier coup de feu ne tarderait pas.

La nuit, des groupes ennemis de reconnaissance furent découverts.

## 7 mars

Belle journée ensoleillée. A Kronstadt, une grande animation régnait grâce au beau temps. Les enfants jouèrent dans les rues toute la journée. On n'aurait jamais pensé que Kronstadt était assiégée et qu'on pouvait s'attendre, à chaque instant à la chute d'un obus qui n'épargnerait personne. Les services publics et les ateliers continuaient tranquillement leurs activités. Un des forts nous informa qu'une faible unité de koursantis s'était approchée de nos postes avancés ; les koursantis avaient échangé des textes et s'en étaient retournés.

Durant toute la journée, jusqu'au soir, deux cents délégués furent envoyés de Kronstadt dans toutes les directions, avec des textes et journaux. Dix délégués seulement en revinrent.

A 18 h 45, l'ennemi ouvrit un feu nourri sur la ville et sur les forts à partir de Sestroretsk et de Lissy Nos. Les forts acceptèrent l'invitation et ripostèrent, forçant l'en-

nemi à se taire. Voyant cela, le fort de Krasnaya Gorka ouvrit le feu, recevant une réponse adéquate du Sébastopol, puis il y eut un échange d'artillerie de tous côtés, de façon intermittente, se prolongeant jusqu'à la tombée de la nuit.

Les obus tombèrent sur le port de la ville et près des forts, sans causer aucun dommage ; deux soldats rouges furent blessés sur les forts et acheminés à l'hôpital. La population et la garnison prirent la canonnade avec calme, et réagirent ainsi : « enfin, le sort est jeté, la grande lutte est commencée », « toute la responsabilité rejaillira devant le monde entier sur ceux qui ont commencé les premiers », « nous ne voulions pas verser le sang, mais si Trotsky nous force à le faire, alors nous défendrons notre juste cause ».

Le bruit de la canonnade continuant à se faire entendre le soir, la population manifesta plus de curiosité que de frayeur. Malgré l'interdiction du Révkom, les gens sortirent sur le rivage et le port pour voir le feu ennemi. Beaucoup préférèrent des malédictions à l'encontre des bolchéviks, bourreaux de la Révolution.

Les communistes qui se trouvaient à Kronstadt, disposant d'une entière liberté, s'indignèrent de même contre un tel acte, et s'unirent à la lutte active contre leur propre parti.

Il faut remarquer que beaucoup d'entre eux manifestèrent un grand héroïsme et une grande abnégation dans le combat.

Ainsi fut tiré le premier coup de canon... Se tenant jusqu'à la ceinture dans le sang des travailleurs, le sanguinaire feldmaréchal Trotsky ouvrit le feu le premier contre Kronstadt, insurgée contre la domination des bolchéviks pour la restauration d'un pouvoir authentique des soviets.

Sans un coup de feu, sans une goutte de sang ; nous, soldats rouges, marins et ouvriers de Kronstadt, avons renversé la domination des communistes et nous avons même épargné leurs vies. Sous la menace des armes, ils voulaient de nouveau nous enchaîner à leur pouvoir. Ne voulant pas d'effusion de sang, nous avons demandé que

soient envoyés à Kronstadt des délégués sans parti du Prolétariat de Pétrograd, afin qu'ils puissent constater que Kronstadt luttait pour le pouvoir des soviets librement élus. Mais les bolchéviks avaient caché cela aux ouvriers pétrogradois, et avaient ouvert le feu : la réponse habituelle d'un gouvernement, soi-disant ouvrier et paysan, aux exigences des masses laborieuses.

Notre position était la suivante : que le monde entier des travailleurs sache que nous, défenseurs du pouvoir des soviets de travailleurs, nous nous sommes unis pour sauvegarder les conquêtes de la révolution. Nous vaincrons ou nous périrons sous les ruines de Kronstadt, en combattant pour la juste cause du peuple laborieux. Les travailleurs du monde entier nous jugeront, mais le sang des innocents retombera sur la tête des bolchéviks-bourreaux, enivrés par le pouvoir. Vive le Pouvoir des Soviets !

C'est donc par un feu d'artillerie que se termina la journée du 7 mars. La canonnade de la ville et des forts montrait qu'il fallait s'attendre à une attaque pour le lendemain matin ; nous nous y préparâmes.

## 8 mars

A 4 h 30 du matin, l'ennemi déclencha une offensive contre le fort Totleben, et la partie Est de Kotline, vers les portes de Pétrograd. Une grande partie des assaillants fut anéantie, le reste s'enfuit. Près de 200 hommes furent faits prisonniers.

Des coursantis se cachèrent dans les appontements — ils furent aussitôt débusqués — les prisonniers furent emmenés en groupe au manège terrestre.

Un assaut fut lancé, en même temps, contre les forts du sud ; — l'ennemi fut repoussé et l'on fit des prisonniers en grand nombre. Des essais d'offensive furent menés également en d'autres points, mais n'eurent pas plus de succès. Les offensives de l'ennemi lui coûtèrent de grandes pertes en tués, blessés et noyés — il y eut huit cents prisonniers.

Après un tel désastre, l'ennemi envoya de nouveau à

l'attaque une grande chaîne d'Oranienbaum (4). Quand ils furent pris sous le feu de l'artillerie de Kronstadt, ils montrèrent un drapeau blanc, puis se mirent à avancer de flanc en direction de Kronstadt.

Deux membres du Comité Révolutionnaire sortirent à leur rencontre, Verchinine et Koupolov ; sitôt qu'ils furent en vue de la chaîne, ils enlevèrent leurs armes et allèrent témérairement à sa rencontre. Mais ils n'eurent même pas le temps de dire quelques mots que les bolchéviks les entourèrent et s'emparèrent de Verchinine ; Koupolov, quant à lui, réussit à échapper.

C'est en utilisant ce moyen lâche et vil que les bolchéviks purent s'emparer de l'un des meilleurs membres du Comité Révolutionnaire, combattant exemplaire, orateur chaleureux et dévoué entièrement à la cause de la Révolution et de l'humanité.

Nous pûmes remarquer que si les chaînes ennemies, montant à l'assaut, ne supportaient pas notre feu, et tentaient de reculer, des tirs d'artillerie et de mitrailleuses à partir du rivage leur coupaient la retraite pour les obliger à repartir à l'attaque. Ils ne pouvaient pas se rendre non plus, car derrière eux marchait une chaîne de communistes sélectionnés qui leur tiraient alors dans le dos.

Les prisonniers nous expliquèrent de plus que si dans les régiments naissaient des doutes et des hésitations, et qu'ils refusaient de monter à l'assaut, on en fusillait alors un sur cinq. C'est ce qui arriva aux régiment d'Orchansky, de Névelsky et de Minsk. Les assaillants étaient surtout des coursantis, des troupes d'élite de communistes sûrs, des tchékistes, des permanents de la bureaucratie des soviets, des détachements de contrôle routier et d'autres troupes sélectionnées dont la fidélité était à toute épreuve.

Le 561<sup>e</sup> régiment de Kronstadt figurait au nombre des attaquants ; cinq cents hommes en furent faits prisonniers.

---

(4) Chaîne signifie dans ce contexte des files d'assaillants, espacés de deux ou trois mètres chacun, se présentant de front à l'objectif. (N.d.T.)



Vers midi, toutes les tentatives d'assaut de l'ennemi cessèrent. Pendant toute la journée, des avions nous survolèrent, mais leurs bombes ne causèrent pas de préjudice à la ville, et tombèrent pour la plupart en dehors de Kronstadt, car les batteries anti-aériennes ne leur permirent pas de voler au-dessus de la ville.

Une seule bombe tomba sur la ville vers 6 heures du soir, elle eut pour résultat de détruire la corniche d'une maison, d'endommager une façade, de briser les vitres des maisons environnantes, et ne blessa par bonheur que légèrement un garçon de treize ans.

Des tirs d'artillerie eurent lieu toute la journée. Notre artillerie provoqua un incendie et la destruction de la voie ferrée sur la rive d'Oranienbaum, Kronstadt et les forts ne subirent pas de leur côté de dégâts sérieux.

Des transfuges nous signalèrent que, ce jour-là, l'ennemi avait concentré 15.000 hommes sur la rive Sud et 8.000 au Nord, avec 20 batteries et 4 trains blindés, dont l'un fut mis hors de combat par notre artillerie.

L'ennemi recevait sans cesse des renforts.

Dans tous les services publics, les syndicats et les unités militaires de Kronstadt, des troïkas révolutionnaires furent désignées, parmi lesquelles il n'y eut aucun communiste.

Ces troïkas étaient chargées d'appliquer sur place les dispositions prises par le Revkom.

Le travail ne cessait pas dans les services publics, seuls les écoles et les cours pour adultes étaient fermés. Les élèves des classes terminales servaient en volontaires, à côté des adultes dans la milice de la ville.

Au Comité Révolutionnaire, tous travaillaient jour et nuit.

Vu le manque de bottes de cuir parmi les défenseurs de Kronstadt, le Revkom ordonna d'enlever celles des bolchéviks arrêtés, en leur donnant à la place des laptis (5) ; cela fournit 280 paires de bonnes bottes qui furent distribuées à la garnison.

---

(5) Chaussons tressés en tulle.

Pour la même raison, le Révkom s'adressa à la population, afin que ceux, qui en possédaient plusieurs, les donnent aux défenseurs ; cela fournit près de 400 autres paires de bottes.

Ces bottes étaient échangées contre les souliers de feutre des marins, dont ils ne pouvaient se servir en ville.

Il fut procédé aussi à une répartition du ravitaillement pour la période du 8 au 14 mars, selon les normes suivantes : la garnison terrestre et maritime reçut, au lieu de la ration de pain antérieure, du pain et du café, 1/2 livre de pommes séchées, 1/2 boîte de conserve de viande et 1/4 de livre de viande par jour. La population civile de catégorie A reçut 1/2 livre de pain, 1/2 boîte de conserve, 1/2 livre de viande ; celle de catégorie B : 1 livre de seigle, 1/2 boîte de conserve de viande, 1/4 de livre de viande, plus, pendant quelque temps, 1/2 livre de sucre et 1/2 livre de beurre salé.

Les enfants de série A : chaque jour, de la farine, de l'orge ou 1/2 livre de biscottes, 1/2 boîte de conserve de viande, et pendant quelque temps, en complément, 1 boîte de lait en conserve, 1/2 livre de sucre et 1/4 de livre de beurre de table.

Pour ceux de série B et C, quotidiennement, la même ration, sauf 1/2 livre de viande à la place du lait en conserve.

Voilà donc dans quelles conditions Kronstadt était obligée de vivre ; tout cela sans un murmure, ni de la population, ni de la garnison. Chacun déclarait fièrement : « Nous savons au nom de quoi nous supportons ces privations. » Ainsi se termina la journée du 8 mars.

## 9 et 10 mars

L'ennemi ouvrit un feu d'artillerie, tantôt intermittent, tantôt continu et intense, sur la ville et les forts.

Les tentatives d'assaut, menées au Sud et au Nord, furent repoussées avec de grandes pertes pour l'ennemi.

Notre artillerie riposta sans cesse. Nous eûmes, pour ces deux jours, 14 tués et 46 blessés.

Le Révkom envoya un message radio aux prolétaires de tous pays, dans lequel il détruisait les calomnies mensongères des bolchéviks, déclarait au monde entier qu'aucun général blanc-gardiste ne nous commandait, et que nous nous étions organisés nous-mêmes ; que nous ne nous étions pas vendus à la Finlande et que nous ne menions pas de pourparlers avec personne pour une éventuelle aide militaire, que Kronstadt avait jeté bas le joug des bolchéviks, et avait décidé de lutter jusqu'au bout.

Cependant, si la lutte se prolongeait trop longtemps, nous serions obligés de demander une aide extérieure pour le ravitaillement, ne serait-ce que pour nos blessés.

En ville tout était calme. Plus la lutte se prolongeait, plus la population et la garnison se liaient étroitement.

Chacun aspirait à aider par tous les moyens la cause commune. Les survols d'avions eurent lieu constamment, mais ne provoquèrent pas de dégâts sérieux.

11, 12, 13 mars

L'ennemi soumit la ville et les forts pendant ces 3 jours à un feu d'artillerie soit intense, soit intermittent. Quelques tentatives ennemies de mener l'assaut eurent lieu au Nord et au Sud de l'île. Des avions survolèrent sans arrêt Kronstadt et y jetèrent des bombes. A toutes ces attaques terrestres et aériennes, et au feu de l'artillerie ennemie, la garnison de Kronstadt riposta par l'artillerie de la forteresse et des navires, les batteries aériennes, les mitrailleuses ou les fusils.

A part la destruction de plusieurs maisons, il n'y eut pas de dégâts matériels considérables. Les bombes tuèrent et blessèrent plusieurs personnes ; le Révkom envoya un message radio, le 12 mars, au monde entier, appelant à protester contre les assassins de la population pacifique de la ville, contre la destruction d'habitations et demandant que se manifeste un soutien moral aux insurgés.

14 mars

Tôt, le matin du 14 mars, l'ennemi tenta, par deux fois, de donner l'assaut, mais il fut repoussé par notre feu.

Dès 13 heures, commença un déluge d'artillerie, auquel ripostèrent nos canons. Ceci dura jusqu'à 7 heures du soir, puis il y eut une accalmie. Les avions n'apparurent pas. En ville tout était tranquille. La population s'était tellement habituée aux canonnades, que tout le monde se déplaçait librement en ville qui semblait être en fête. Les enfants jouaient à la guerre avec des boules de neige dans la rue du Soviet et sur l'avenue Lénine. Les gens enlevaient d'eux-mêmes la neige et la glace sur les trottoirs.

Le Revkom s'adressa par radio aux journalistes de tous pays, leur proposant de venir à Kronstadt, se convaincre de ce que pour quoi se battaient les Kronstadiens.

Il fut procédé à une deuxième répartition du ravitaillement, car la première s'était arrêtée au 14 mars.

Cette répartition fut faite ainsi : un gros pain aux militaires marins et ouvriers, du 15 au 21 mars inclus, 1/2 livre de pain ou 1/4 de galette, 1/4 de boîte de conserve et 3/8 de livre de viande par jour. Aux enfants de série A : une livre de lait en conserve, 2 livres de farine, 1 livre de volaille et 3 œufs ; le tout jusqu'au 1<sup>er</sup> avril.

Aux enfants de série B : 1/2 livre d'orge par jour, 1/4 de volaille, 1/4 de livre de viande par jour et 1/4 de livre de fromage ; le tout jusqu'au 1<sup>er</sup> avril.

Aux enfants de série C : 1/2 livre d'orge, 1/2 livre de viande par jour et une fois 1 livre et demie d'œufs de poisson.

En plus, 1/4 de livre de beurre, en supplément, à tous les enfants ainsi qu'une 1/2 livre de sucre. Ainsi furent réparties les dernières réserves du ravitaillement.

15 mars

Des éclaireurs ennemis tentèrent de s'approcher, en certains endroits, de nos postes de garde, mais ils furent

dispersés par nos tirs et nous fîmes des prisonniers. De 14 à 17 heures il y eut un faible feu d'artillerie. Après 18 h 30, des avions firent 3 raids et jetèrent des bombes ; ils furent repoussés par nos batteries anti-aériennes. En ville tout était calme, l'état d'esprit excellent. A 20 heures eut lieu le transport des corps des tués de l'hôpital à la cathédrale maritime, ainsi que les préparatifs des funérailles du lendemain, sur la place de l'Ancre. Rue Pesotchnaia, lors du transport des corps, un avion ennemi lança une bombe, qui par bonheur n'explosa pas.

16 mars

L'ennemi essaya de mener l'assaut en plusieurs points, mais fut repoussé par notre feu d'artillerie. Les avions commencèrent leurs raids dès le matin, ne causant pas de grands dommages à la ville. Dès 9 heures du matin, à partir de Lissy Nos, de Sestroretsk, d'Oranienbaum et de Krasnaya Gorka, commença la canonnade de la ville et des forts. Notre artillerie riposta, et en certains endroits fit taire l'artillerie ennemie.

A midi, l'heure qui avait été convenue pour les funérailles des victimes de la III<sup>e</sup> Révolution, sans prêter attention au bombardement de la ville, la population et les unités militaires qui n'étaient pas de service, affluèrent à la place de l'Ancre, du côté de la cathédrale maritime. Après une cérémonie, les 21 cercueils, drapés de rouge, furent transportés à la fosse commune fraternelle, préparée sur la place. Des marins faisaient des haies d'honneur jusqu'à la tombe même. Toute la population de Kronstadt et le C.R. assistaient aux funérailles. Les cercueils furent descendus dans la tombe fraternelle et recouverts de terre. Les unités armées les saluèrent. Ensuite des discours furent prononcés à la tribune, dans lesquels les orateurs mettaient en relief les événements en cours et soulignaient la férocité sanguinaire des dirigeants bolchéviks.

Dans l'intervalle des discours, un orchestre joua des airs révolutionnaires. Pendant toute la durée des funé-

railles et des discours, l'ennemi soumit la ville à une canonnade nourrie ; les obus tombaient très près. Un marin fut blessé par un éclat. Toutefois la foule conserva un sang-froid remarquable jusqu'à la fin et ne se sépara qu'après les discours des orateurs.

Vers le soir, le bombardement de la ville s'intensifia.

De la Krasnaya Gorka, un obus de 12 pouces tomba sur le pont du cuirassé « Sébastopol » ; 14 marins furent tués et 36 blessés.

A la tombée de la nuit, le bombardement de tous côtés, de la ville et des forts devint encore plus intense. Notre artillerie riposta et cet échange dura jusqu'à 3 heures du matin, puis cessa.

Il y eut, dans la ville, des maisons détruites et des incendies qui furent rapidement circonscrits ; un obus tomba sur le bâtiment du Révkom, blessant 2 matelots et commotionnant un soldat rouge. Il y eut aussi des blessés dans les maisons détruites. La population aida activement à déblayer les décombres, à évacuer les blessés à l'hôpital et à dégager les corps, ainsi qu'à maîtriser les incendies, le tout sous le tir meurtrier des canons ennemis. Cette aide soulagea grandement la garnison de la forteresse et de la ville qui ne pouvait s'occuper de tout à la fois.

## 17 mars

A 4 h 30 du matin, l'ennemi lança une offensive générale, envoyant de nombreuses vagues d'assaut, en suaires blancs, sur un très grand espace, pour s'emparer de Kronstadt par les côtés Sud, Ouest et Est. Les vagues des attaquants furent accueillies par le feu de nos batteries et des mitrailleuses.

Les assaillants tombaient par gerbes, mais les rescapés continuaient à avancer, en se dispersant dans tous les sens. L'ennemi parvint à s'abriter près de la prison d'instruction, grâce à un grand détour et aux suaires blancs que portaient les soldats, sans qu'on les remarque. Se retrouvant ainsi sur le flanc de la 6<sup>e</sup> batterie disposée

près des portes de Pétrograd, sur le dépôt du parc de charbon, l'ennemi s'en empara par un raid rapide, en passant par l'usine à gaz. Les assaillants forcèrent les portes de Pétrograd en subissant de lourdes pertes ; cependant ils parvinrent à s'emparer de la prison d'instruction.

La caserne du Nord resta à leur arrière ; 60 marins s'y étaient réfugiés : 4 seulement purent s'en sortir.

Ayant occupé l'hôpital, la prison d'instruction et le Central du téléphone, les bolchéviks exigèrent des employés, sous la menace de mort, de transmettre tout ce qu'ils leur donnaient.

Cette action introduisit une certaine confusion dans la défense de Kronstadt. L'ennemi libéra les 174 bolchéviks emprisonnés à la prison, et put s'emparer de la salle d'armes, du dépôt de viande, de l'école des machines, et de tout le quartier jusqu'au polygone de tir. Des groupes ennemis isolés purent même parvenir jusqu'à l'Etat-major militaire et la cathédrale maritime. Ils installèrent 2 mitrailleuses dans la maison de l'ancien Moltchanoff, au moyen desquelles ils tinrent toute la rue.

Simultanément, une grande offensive avait lieu sur le port militaire, sur l'étang italien, sur la Bourse et sur les portes de la citadelle du côté du fort « Piotr ». De même, les forts du Sud et les batteries 4, 6 et 7 furent fortement attaqués. En ville, ce fut l'enfer. Les canons tonnaient sans arrêt de tous côtés, les mitrailleuses crépitaient et les fusils tiraient. Les balles sifflaient de partout. Une confusion terrible s'était créée. Partout, dans les rues et les ruelles, des combats acharnés avaient lieu. Il fut difficile de se reconnaître, car les communistes avaient enlevé leurs suaires blancs en se dispersant dans la ville. En plus, évidemment, il faut dire aussi que les bolchéviks qui n'avaient pas été arrêtés auparavant jouèrent un rôle non négligeable, en tirant dans le dos des insurgés, ce qui jeta la panique et la confusion parmi la garnison. A un moment l'ennemi put s'emparer des portes de la citadelle, et avança rapidement vers la voie ferrée afin de prendre les portes de Kronstadt, mais nous le repoussâmes. Les pertes ennemies à cet endroit furent énormes.

Le combat était particulièrement acharné des 2 côtés. En dehors de la garnison, combattaient des ouvriers, des femmes, et même des adolescents. A 14 heures nous arrivâmes à déloger l'ennemi de ce quartier.

Nous fîmes plus de 1.200 prisonniers, le reste de l'ennemi recula jusqu'aux forts du Sud. Alors nous commençâmes à nettoyer la partie Sud de la ville. Le dépôt de viande, la salle d'armes, et une partie de la rue Pesotchnaia furent libérés ; nous fîmes encore près de 2.200 prisonniers sur la Place, près de la cathédrale.

Le matin, la 6<sup>e</sup> batterie Nord avait été prise par l'ennemi, puis la 5<sup>e</sup> qui n'avait qu'une seule mitrailleuse. La 4<sup>e</sup> avait été abandonnée, sous la pression ennemie.

Les communistes lancèrent un assaut sur la partie orientale de Kotline, mais ils furent repoussés et se réfugièrent aux batteries 4, 5 et 6.

Près des portes de Pétrograd, le combat continuait et était à notre avantage, bien que des renforts parvinssent sans cesse à l'ennemi. Vers 5 heures du soir, ayant reçu des renforts, l'ennemi lança un nouvel assaut contre les portes de la citadelle, s'en empara et se disposa près du laboratoire, mais nos réserves survinrent et nous le repoussâmes de nouveau. Les communistes réussirent à s'emparer des forts du Sud 1 et 2. A ce moment des renforts ennemis furent signalés du côté d'Oranienbaum ; des réserves furent dépêchées à leur rencontre, vers la partie Ouest de Kotline. Des renforts arrivaient sans cesse sur la rive Nord des forts 6 et 7 ; on signala un mouvement important de troupes dans la région d'Oranienbaum et des colonnes de cavaliers du côté de Pétrograd.

La ville, les forts et le port étaient bombardés par l'artillerie des rives Sud et Nord, ainsi que par les trains blindés. Krasnaya Gorka tirait uniquement sur le port.

Notre artillerie — du Pétropavlovsk, du Sébastopol et des forts — tirait exclusivement sur l'offensive ennemie, faisait craquer la glace, et noyait les assaillants. Malgré cela, les chaînes ennemies se disséminaient davantage et rampaient comme des fourmis sur la glace.

A 6 heures du soir, restaient en notre possession les forts



suiuants : Constantin, Rif, Totleben, Maritime et Krasno-arméïsky ; mais certains de ces forts étaient disposés de façon à ne pouuoir se défendre que du côté de la mer, et non pas tout autour.

Il y auait aussi les forts Chanets et Milioutine, sans importance militaire ; puis les cuirassés Pétropauovsk et Sébastopol. A 6 heures du soir, des demandes parvinrent du fort Tobleten : « donnez-nous un renfort de 200 homme et 5 mitrailleuses, car il ne nous reste qu'un seul canon », du fort Rif : « Nous demandons un renfort de 100 hommes avec 2 mitrailleuses, car les pièces des canons commencent à mal fonctionner », du fort Constantin : « Nous demandons un renfort de 150 hommes avec des mitrailleuses, sinon nous ne pourrons pas contenir la pression ennemie, et deurons évacuer les fort. »

Partout on demandait des renforts pour remplacer les pertes : des commandants, des artilleurs, des mitrailleurs ; du Sébastopol on déclara qu'il ne restait plus que 3 obus de 12 et qu'il n'y auait plus de quoi tirer. De plus, beaucoup de pièces d'artillerie étaient hors d'état de fonctionner, les compresseurs brisés, les supports partis, certains canons présentaient des lézardes et on ne pouuait les charger dans ces conditions.

Des rapports du même genre parvinrent du Pétropauovsk. L'ancrage des nauires constituait un grand inconvénient, car ils étaient bord contre bord, et ne pouuait tirer que d'un seul côté. De plus, il était impossible de les séparer, car il n'y auait plus de charbon sur le Sébastopol, aussi il utilisait l'énergie électrique du Pétropauovsk ; enfin il n'y auait pas de brise-glace qui eût pu libérer le passage des nauires.

Les combats se prolongeaient toujours autour des portes de Pétrograd. Les ouuiers menèrent une lutte désespérée, allégeant beaucoup la garnison ; des femmes prenaient part aux combats, enlevant les cartouches des morts pour les remettre aux combattants, car les munitions commençaient à manquer. Les ouuiers tenaient les assaillants sous le feu de mitrailleuses du haut des toits et des greniers.

Deux escadrons de cavalerie qui s'étaient rués dans Kronstadt furent immédiatement balayés par les Kronstadiens. Du haut de la ville, on voyait arriver de plus en plus de renforts ennemis qui se groupaient autour des forts, encerclant la ville.

La garnison de la ville était peu nombreuse, composée du 560<sup>e</sup> régiment et de groupes de marins, constituant en tout 3.500 fusils. Beaucoup de marins étaient pour ainsi dire pieds-nus (6), et ne pouvaient participer au combat. Nous manquions terriblement de spécialistes et d'encadrement. Une maigre ration, un service ininterrompu de 15 jours, un combat de 10 jours, en particulier le dernier jour, depuis 4 h. 30 du matin jusqu'au soir, le combat de rue, tout cela brisa définitivement les forces de la garnison. La diminution de la garnison à la suite des combats ; l'absence de réserves et d'espoir en un ravitaillement et une aide militaire extérieurs ; tout nous indiquait à l'évidence que nous ne pourrions pas repousser une dernière attaque, qui serait certainement suivie d'autres assauts.

Le président du Révkom, ayant analysé tous ces éléments et la situation avec le responsable de la défense, décida de se retirer à la tombée de la nuit dans les forts Krasnoarmeïsky, Rif et Totleben, où nous tenterions de résister. Toutes les Troïkas révolutionnaires furent convoquées d'urgence, et se mirent d'accord pour se rendre en ordre de bataille, à la tombée de la nuit, aux forts désignés ; il était recommandé de ne pas créer de panique, car dans ce cas toutes les unités et la garnison pouvaient périr inutilement. Là, où la liaison avait été coupée, des émissaires furent envoyés. Le commandement de la ville fut informé d'avoir à quitter la ville, et d'emmener avec lui les ouvriers qui le désiraient, car ils étaient sous sa responsabilité.

L'état-major de la défense se divisa en 2 groupes, l'un devait aller au fort Krasnoarmeïsky, et prendre des dispositions ultérieures pour lui-même ; l'autre groupe de

---

(6) Les matelots servant sur les navires portaient des bottes de feutre, inutilisables sur la neige ou la glace. (N.d.T.)

vait rester sur place pour transmettre toutes les dispositions au fort Krasnoarmeïsky.

Ainsi à 8 h 10 du soir, je quittai Kronstadt avec le responsable de la défense et nos collaborateurs pour le fort précité.

Sur la route, des groupes marchaient en direction des forts, mais 2 kms avant d'y arriver, nous remarquâmes un mouvement de grandes masses d'hommes aux abords mêmes du fort.

Les obus pleuvaient, tombaient court et faisaient de nombreuses victimes. Le fort se tût brusquement. En arrivant au fort nous vîmes que la station électrique était détruite, les fils téléphoniques coupés et 6 canons lourds inutilisables ; les canons d'un plus grand calibre ne pivotaient pas et étaient orientés vers la mer. Il était près de 9 h 30 du soir. La route partant du fort vers Kronstadt était coupée et il n'y avait qu'une seule issue ; aller en direction de la frontière finlandaise.

C'est ainsi que le premier groupe de l'état-major, dans lequel je me trouvais, quitta Kronstadt.

Le deuxième groupe quitta Kronstadt à 10 h 30 du soir et arriva de même en Finlande ; 4 membres du Révkom ne purent nous rejoindre, leur sort m'est inconnu.

D'après le récit des derniers prisonniers que nous fîmes, il apparût que l'ennemi disposait, en plus d'une nombreuse artillerie, de 4 trains blindés et de 8 canons sur tracteurs, et qu'il avait concentré dans la région d'Oranienbaum près de 50.000 fusils, et 30.000 autres du côté de Sestroretsk et Lissy Nos, plus un nombre indéterminé de cavaliers. Les troupes étaient composées principalement de koursantis, de membres du parti communiste, de tchékistes, de détachements de contrôle routier, de permanents de Soviets locaux, de Mongols, de Bachkirs et d'autres troupes asiatiques.

Des régiments entiers avaient été amenés du fin fond de la Russie, mais on ne les envoyait pas tous ensemble, chaque régiment était divisé en plusieurs groupes et ensuite ils étaient amalgamés avec d'autres régiments ; et

lorsqu'ils partaient à l'assaut, des bolchéviks sûrs marchaient derrière eux.

Les bolchéviks persuadaient les soldats qu'ils allaient combattre des bandes d'officiers qui s'étaient emparés de Kronstadt et avaient arrêté tous les marins, qu'il y avait déjà des soldats finnois appelés par ces traine-sabre. Pour convaincre davantage les soldats, ils habillaient des membres du P.C. avec des uniformes d'officiers, leur mettant des épaulettes et des décorations, puis les promenaient devant les troupes en déclarant que c'étaient des prisonniers de Kronstadt et que c'était contre eux qu'il fallait combattre.

Ils habillaient aussi d'autres communistes avec des uniformes finlandais, les promenant pareillement devant les troupes, avec les mêmes paroles. Ils racontaient par exemple que les marins et soldats rouges avaient quitté Kronstadt depuis longtemps et s'étaient réfugiés en Finlande, qu'il ne restait plus qu'une bande d'officiers dont il serait facile de se débarrasser. Ils racontaient aussi aux asiatiques, que le golfe était un grand champ, et que derrière il y avait un grand village qu'il fallait prendre, car une bande de spadassins s'en était emparé et y faisait régner la terreur contre la population.

Par exemple, un Mongol raconta : « J'ai été sur beaucoup de fronts, j'ai vu beaucoup de villages, mais je n'en ai jamais vu un si grand. J'ai vu beaucoup d'obus, mais jamais de cette sorte, car lorsqu'il explose, il fait un grand trou d'eau et nous y fait tomber. Je n'ai jamais vu encore d'obus aquatique comme cela — Moi — j'aime bien tirer d'un seul endroit, assis et allongé, alors que là, l'eau m'a chassé 9 fois (7). »

Au moyen de différents prétextes et tromperies, ils s'efforçaient d'envoyer les gens sur la glace, lesquels, une fois engagés dessus, ne pouvaient plus espérer reculer, car alors les bolchéviks ouvraient sur eux un feu de mitrailleuses et d'artillerie. Leur situation était vraiment

---

(7) Les Mongols parlaient peu ou pas du tout le russe. Pétritchenko restitue les explications du prisonnier telles qu'il les a entendues, ce qui explique le style direct et maladroit de ce passage (N.d.T.)

effroyable car s'ils voulaient se rendre, la chaîne bolchévique, qui les suivait, ouvrait le feu sur eux par derrière.

Les prisonniers racontèrent aussi que si des hésitations apparaissaient dans un régiment, dans ce cas il était immédiatement désarmé, et envoyé on ne sait où, ou bien encore, on en fusillait un sur cinq, envoyant le reste à l'assaut.

Personne ne connaissait réellement la véritable situation de Kronstadt. Nous étions absolument coupés du monde extérieur. N'ayant pas même un avion, nous ne pouvions informer personne.

Il faut signaler que les bolchéviks ne purent envoyer aucune troupe de Pétrograd et de sa région, ni d'infanterie, ni de marins. A Pétrograd, on comprit tout de suite que les marins s'étaient révoltés. Les torpilleurs qui mouillaient à Pétrograd furent désarmés et les perceurs des canons furent enlevés.

De même, ils rendirent inutilisable tout ce qui aurait pu servir sur les cuirassés « Gangout » et « Poltava », qui de toute façon n'étaient pas en état de fonctionner, car des réparations étaient en cours. Les équipages des navires furent tout de suite arrêtés, et souvent évacués de Pétrograd vers un lieu inconnu. Les unités militaires de la garnison étaient cantonnées dans les casernes, sous forte surveillance, sans armes ni uniformes.

Lorsque les meetings commencèrent à Kronstadt, c'est-à-dire les 27, 28 février et après, la situation des bolchéviks commença à y devenir sans issue, ils se mirent alors à libérer pour des permissions de courte durée, le plus possible de marins, les envoyant au pays, à Pétrograd, à Oranienbaum ou dans d'autres localités voisines. Ils réussirent ainsi à renvoyer, en quelques jours, de Kronstadt, plus de mille marins, ce qui affaiblit considérablement la garnison, d'autant plus que parmi les permissionnaires se trouvaient des spécialistes indispensables comme des galvanomètres, des mitrailleurs, etc., lesquels auraient pu être très précieux à Kronstadt. Les commissaires le firent donc en connaissance de cause.

Voilà donc les conditions et les circonstances dans lesquelles se trouva Kronstadt, avant la formation du Co-

mité Révolutionnaire, puis pendant son existence jusqu'à sa retraite.

*J'ajouterai seulement que l'honneur et la gloire des Kronstadiens, en défendant le pouvoir authentique des Soviets librement élus, et non le pouvoir des partis, fut d'avoir démontré au monde entier comment sans aucune violence et la conscience tranquille, le peuple laborieux peut mener la lutte vers son émancipation totale.*

Il fut démontré en particulier aux membres du Parti Communiste Russe que, bien qu'ils soient les plus féroces ennemis du peuple laborieux, celui-ci montra encore une fois, au cours d'un combat désespéré, sa grandeur d'âme russe et sa force, en prouvant qu'il est réellement capable de pardonner et de grâcier ses ennemis, non pas en paroles et sur le papier, mais en fait.

*Kronstadt a coûté cher aux bolchéviks. La chute de Kronstadt est la chute des bolchéviks.*

*Les bolchéviks peuvent fusiller les Kronstadiens, mais ils ne pourront jamais fusiller la vérité de Kronstadt.*

Stépan Maximovitch PETRITCHENKO,  
1921.

**IV**

**Stepan PETRITCHENKO**

**LES CAUSES DE L'INSURRECTION  
DE KRONSTADT**





J'ai pris connaissance, dans le n° 6-7 de « Znamia Borby », de la correspondance échangée entre l'organisation des Socialistes-Révolutionnaires de gauche et des maximalistes, d'une part, et les communistes anglais, d'autre part. L'insurrection de Kronstadt de mars 1921 y est abordée. Le bureau politique du Comité Central du Parti Communiste anglais reproche dans sa réponse aux S.R. de gauche et aux maximalistes de « rendre hommage, dans leur presse, à l'insurrection de Kronstadt ; laquelle fut soutenue, sinon inspirée, par les organisations contre-révolutionnaires du monde entier, russes et étrangères, ainsi qu'on le sut par la suite ».

Quant à moi, je pense que l'insurrection de Kronstadt en 1921, devrait être saluée par tous ceux, en qui bat un cœur révolutionnaire, et qui veulent défendre les intérêts des travailleurs.

S'il n'avait pas été possible sur le moment d'être pleinement informé de l'esprit et du but de cette insurrection, à cause du blocus (1), l'intuition du révolutionnaire devrait lui faire comprendre qu'il y a eu là-bas une lutte pour la Révolution, et non une contre-révolution. En effet, chaque socialiste russe connaît la signification politique de Kronstadt. Comme les organisations sus-nommées sont socialistes, je pense qu'elles n'ont pas commis un crime, en saluant dans leur presse l'insurrec-

---

(1) L'Europe n'avait pas encore levé le blocus de la Russie. Kronstadt était donc bloquée des deux côtés : de la Russie et de l'Europe. Elle était ainsi coupée du monde entier, et en plus se trouvait sur une île.

tion de Kronstadt. Bien au contraire, cela eut été un tort de leur part si elles ne l'eussent pas fait, en nous refusant leur soutien moral.

En tant qu'ancien président du Comité Révolutionnaire de Kronstadt, durant l'insurrection, j'estime de mon devoir moral d'explicitier brièvement ces événements au Politburo du P.C. anglais.

Je sais que vous avez été informés à ce sujet par Moscou, et je sais aussi que cette information unilatérale est trop partiiale. Il ne vous serait pas mauvais d'entendre le point de vue opposé. Je promets que ces événements seront soumis plus tard au jugement du prolétariat mondial et de la paysannerie laborieuse, avec toutes les précisions nécessaires.

Vous avez reconnu vous-mêmes que l'insurrection de Kronstadt n'avait pas été inspirée de l'extérieur, en d'autres mots, cela signifie que la patience des travailleurs — marins, soldats rouges, ouvriers et paysans — avait atteint son terme.

La colère populaire accumulée contre la dictature du Parti Communiste russe, ou plutôt contre ses dirigeants, s'est exprimée dans cette insurrection, et c'est ainsi que commença l'effusion insensée d'un sang précieux. Oui, précisément d'un sang précieux, car là, il n'y avait pas de conflit de caste ou de classe : des deux côtés, il n'y avait que des travailleurs en armes.

La seule différence était que les Kronstadiens se battaient sans contrainte et en toute conscience, alors que les assaillants étaient trompés et forcés de marcher à l'assaut par les dirigeants du P.C.R. Je suis même prêt à vous en dire davantage : les Kronstadiens n'avaient aucune envie de combattre et de verser le sang. Je reviendrai sur ce point plus loin, mais pour l'instant je prends note, avec gratitude, du fait que vous ne niez pas l'aspect spontané et autonome de l'insurrection. Il est toujours agréable d'entendre de la bouche des bolchéviks, ne serait-ce qu'une parcelle de vérité, même s'il ne s'agit que du Politburo du P.C. anglais. Par la même occasion, il est à signaler encore une autre démonstration

de ce fait : j'ai justement le document sous la main. Vous verrez plus bas à quoi cela va servir.

Il s'agit du n° 1 de la Pravda de Pétrograd, du 1<sup>er</sup> janvier 1922 ; c'est un organe politique officiel que nous pouvons croire sans réserve. L'éditorialiste de ce journal, Brystriansky, écrit en faisant le bilan de l'année 1921 : « Mais nos ennemis n'ont pas tenu compte d'un facteur décisif : le bon sens du guide et du dirigeant du prolétariat russe — le Parti Communiste — *Devant une situation menaçante, il a su changer sa tactique en 24 heures, donner au gouvernail du navire le coup de barre nécessaire, donner une nouvelle direction à la politique économique du Parti, etc.* »

Comme vous pouvez vous en rendre compte, cette reconnaissance officielle est importante, car elle montre que les dirigeants du P.C.R. ne réagissent que devant une situation menaçante, et si précipitamment, qu'ils le font en 24 heures. Mais *jusqu'à* ce que la situation devienne menaçante, tout fonctionne mécaniquement. Ils ne voient rien, ne sentent rien, n'entendent rien : Tel un pachyderme pataud. A la seule différence que l'éléphant est guidé par la baguette de son cornac, à laquelle il obéit ; alors que les dirigeants du P.C. de Moscou ne réagissent que lorsqu'on a pointé sur eux les canons de 12 pouces de Kronstadt.

Eh bien, que s'est-il donc passé pour que les Kronstadiens en arrivent à parler la langue des canons avec les dictateurs du P.C. Russe se dénommant « Gouvernement ouvrier et paysan » ?

Les Kronstadiens sont ceux-là mêmes qui prirent une part active dans la création de ce gouvernement. Ils l'ont défendu contre toutes les attaques de la contre-révolution. Ils ont protégé non seulement les accès de Pétrograd, cœur de la Révolution mondiale, mais encore ils ont envoyé des détachements expéditionnaires contre tous les innombrables fronts des Blancs, en commençant par Kornilov et en finissant par les généraux Ioudénitch et Néklioudov.

Les Kronstadiens sont ceux-là mêmes, que vantait le « gouvernement ouvrier et paysan » non seulement en

Russie, mais aussi dans le monde entier. Ce sont ceux, pour lesquels le « gouvernement ouvrier et paysan » ne trouvait pas assez de termes pour louer leur esprit révolutionnaire, leur audace et leur fermeté. Il les appelait des noms les plus élogieux à commencer par « héros de l'univers », les portant aux nues, jusqu'à les comparer à des aigles, à des albatros, etc. Ces mêmes Kronstadiens seraient-ils devenus brusquement les ennemis de la Révolution ? Seraient-ils donc déclarés contre-révolutionnaires, agents de l'Entente, espions français, soutiens de la bourgeoisie, des S.R., des menchéviks, etc. ?

Pourtant le gouvernement « ouvrier et paysan » lança de telles accusations contre les Kronstadiens. Il est surprenant que les Kronstadiens soient devenus les ennemis dangereux du gouvernement « ouvrier et paysan », au moment où tout danger était écarté pour lui du côté des généraux blancs et de la Contre-révolution armée.

Au moment précis où il fallait passer à la reconstruction du pays, et commencer à récolter les fruits des conquêtes d'Octobre ; quand il fallait montrer la marchandise sous son vrai jour, étaler son bagage politique — car il ne suffit pas de promettre, faut-il encore réaliser — lorsque vint le moment de faire le bilan de la Révolution, ce à quoi personne n'osait pas même rêver pendant la tension de la guerre civile.

A ce moment-là, les Kronstadiens devinrent des ennemis. En quoi cela consistait-il ? Quel crime avait commis Kronstadt contre la Révolution ?

Je n'ai pas l'intention d'approfondir ici l'origine des erreurs de *tout* le système de la dictature et du communisme de guerre (je rappellerai à ce propos que Trotsky apprécia beaucoup le communisme de guerre, et qu'il insista avec force pour qu'il soit conservé économiquement pendant toute la période de renaissance du pays). Je ne m'arrêterai que sur un fait précis. Avec la liquidation de la guerre civile, les ouvriers des usines de Pétrograd estimèrent être en droit de rappeler au Soviet de Pétrograd, que le moment était venu de se soucier de leur situation économique, et de passer ainsi d'un régime de guerre à un régime de paix. Les ouvriers dirent qu'ils étaient affa-

més par la sous-alimentation systématique, et exténués par un travail excessif.

Le Soviet de Pétrograd vit la contre-révolution dans cette exigence innocente et vitale des ouvriers. Il resta sourd et aveugle à ces revendications les plus élémentaires des travailleurs et se mit à réprimer : perquisitions et arrestations, les déclarant espions et agents de l'Entente. S'appuyant sur la force armée et se couvrant du drapeau de la Révolution, la Tchéka appliqua là aussi ses méthodes favorites. Ces bureaucrates s'étaient laissés corrompre pendant la guerre civile, lorsque personne n'osait rien dire, et ils agirent mécaniquement comme auparavant. Ils ne comprirent pas que la situation avait changé. La réponse des ouvriers fut la grève. La fureur du Pétrosoviez ne connut plus de bornes. Rendu sanguinaire, comme une bête féroce, il prit les ouvriers, affamés et épuisés, dans un étau de fer, à l'aide de ses argousins, afin de les contraindre par tous les moyens à travailler.

Les unités militaires de marins et de soldats rouges qui se trouvaient à Pétrograd, n'osèrent pas prendre la défense des ouvriers, malgré leur sympathie, car les autorités les menaçaient de Kronstadt, présentée comme le bras séculier de la Révolution, châtiant tous ceux qui oseraient attenter au Pouvoir soviétique. Mais cette fois-ci, le « gouvernement ouvrier et paysan » ne réussit pas à spéculer sur Kronstadt, bien que cela lui eût réussi plus d'une fois dans le passé.

Grâce à leur proximité géographique, les Kronstadiens purent s'informer de la situation à Pétrograd. Ne vous étonnez pas que cela fut avec retard, bien que Pétrograd ne se trouve qu'à 30 km de Kronstadt. Car la dictature du « Prolétariat » existe justement pour que le prolétariat ne sache rien.

Aussi indignés qu'ils fussent par les actes du « gouvernement ouvrier et paysan » envers les ouvriers pétrogradois, les matelots savaient avec raison qu'on ne pouvait se fier seulement à des bruits, et ils voulurent voir de leurs propres yeux, aussi s'y prirent-ils de manière organisée. A cette fin, ils désignèrent une délégation de

marins des navires mouillant à Kronstadt, pour qu'elle aille à Pétrograd se rendre compte sur place de la situation réelle et faire ensuite un rapport. Qu'y avait-il là de criminel ?

Mais lorsque cinq marins du Sébastopol, délégués par leur équipage, tentèrent de monter sur le Pétropavlovsk, pour accorder leur action avec celle de l'équipage de ce navire, les sentinelles leur interdirent le passage, sur ordre du collectif du P.C. ; ce qui n'avait jamais eu lieu, car les relations entre les deux équipages étaient habituellement toujours libres. Aux protestations de ceux du Sébastopol, des mitrailleuses furent pointées sur eux ; ce qui était une nouvelle surprise, car il n'y avait jamais eu de mitrailleuses sur le pont supérieur du navire.

Apparemment, le collectif du P.C. avait des instructions pour agir ainsi le cas échéant.

L'équipage du Pétropavlovsk fut rapidement informé de cet incident et un groupe de matelots monta sur le pont, et fit entrer triomphalement ceux du Sébastopol. Les membres du Parti, qui gardaient les mitrailleuses, durent subir les admonestations de leurs camarades de navire, et suivirent, le rouge au visage et la tête baissée, l'ensemble de leurs camarades sur le grand pont. Cet incident troubla encore plus les marins et le meeting résolut de désigner, sans perdre de temps, une délégation, et de l'envoyer tout de suite à Pétrograd.

Malgré les obstacles créés par l'administration, comme l'interdiction de tout rassemblement, de tout meeting, etc. vu l'état de siège décrété, malgré le sabotage des comités de soviets locaux, contrôlés par les communistes, malgré tout cela, les délégués purent visiter tout de même des usines, prendre contact et discuter avec les ouvriers, afin de s'informer de la situation exacte. Toutefois, ils rencontrèrent un obstacle de taille dans leurs efforts.

Qu'est-ce que cela pouvait être ? Que pouvez-vous imaginer comme obstacle, camarades anglais ? Peut-être pourrez-vous comprendre en prenant connaissance des rapports des délégués.

Ils étaient tous identiques : directs, sans arrière-pensées, révélateurs par leur contenu :

« Les usines, vues de l'extérieur, prêtent à confusion ; on peut croire que ce ne sont pas des usines, mais des bagnes du régime tsariste. Elles sont encerclées par une garde militaire. A l'intérieur, des coursantis se promènent, l'arme à la main ; on y rencontre aussi des tchékistes. Les ouvriers se tiennent à leur place de travail, le regard perdu, lorsque le responsable communiste de l'usine leur demande de se rassembler pour écouter les délégués de Kronstadt, ils se mettent en cercle de mauvais gré. Certains ne bougent pas de leur place. D'autres murmurent avec colère : « Nous la connaissons cette délégation ! »

Nous leur demandons : Pourquoi, camarades, ne vous rassemblez-vous pas de bon gré pour discuter avec nous, délégués de Kronstadt ?

Tous prêtent l'oreille et nous regardent obstinément, comme s'ils voulaient nous convaincre de quelque chose, et continuent à se taire. Pourquoi vous taisez-vous ? ils se taisent toujours. « Nous sommes des délégués de Kronstadt, envoyés ici pour éclaircir les causes de votre mécontentement à l'égard du pouvoir, et pour cela nous vous prions de nous dire la vérité directement et franchement... » Une voix s'élève parmi les ouvriers : « Nous avons déjà reçu des délégués, et après ils ont emmené tous ceux qui leur avaient fait confiance. »

Nous sommes obligés de montrer tous nos documents, pour les convaincre que nous sommes bien mandatés par Kronstadt. « Maintenant, nous croyez-vous ? » Ils se taisent et montrent des yeux la garde armée et les membres du Parti, présents à la réunion. Nous commençons à comprendre de quoi il retourne. Alors, les délégués s'efforcent de rassurer les ouvriers, leur promettant leur soutien dans leurs revendications. Ils leur assurent que le « pouvoir soviétique » prendra celles-ci en considération, avec le soutien de Kronstadt.

Ils veulent, par ces paroles, provoquer la discussion.

Mais rien, les ouvriers se taisent toujours, certains même ne peuvent retenir leurs larmes.

« Camarades, que pourrons-nous dire en revenant à Kronstadt ? Pourquoi vous taisez-vous ? On ne vous a tout de même pas arraché la langue ? » Enfin il se trouve un ouvrier qui a du cran et qui intervient : « Oui, camarades, nous n'avons plus de langue et plus de mémoire, notre aspect en témoigne. Je sais ce qu'il adviendra de moi après votre départ, mais puisque vous êtes de Kronstadt, dont on se sert sans arrêt pour nous faire peur, et que vous voulez savoir la vérité, la voici : nous sommes affamés, mal vêtus et mal chaussés, aussi le froid nous transite, et surtout nous sommes terrorisés moralement et physiquement. Nous ne pouvons plus vivre ainsi ! Nous n'avons plus de forces ! A chacune de nos demandes et revendications, le pouvoir répond par la terreur. La terreur, sans cesse la terreur. Allez voir les prisons de Pétrograd, vous verrez combien de nos camarades ont été emprisonnés ces trois derniers jours. Non, camarades, cela ne peut plus continuer ainsi, le temps est venu de dire ouvertement aux bolchéviks : Arrêtez de vous cacher derrière notre nom.

A bas votre dictature, qui nous a mené dans une impasse. Empruntons la voie sans-parti.

Vive les Soviets librement élus ! Eux seuls nous sortiront de ce cul-de-sac ! »

Camarades anglais, voyez-vous maintenant où en était réduit l'ouvrier pétrogradois. C'est le même ouvrier, qui de sa poitrine fraya la voie vers Octobre. Il a été assimilé à du bétail : muselé et terrorisé.

Oui, les Kronstadiens durent apprendre beaucoup de choses amères à Pétrograd. Nous ne nous y arrêterons pas en détail. Nous ne sommes tous que des hommes, et nous pouvons tous nous tromper. Mais tout de même, en faisant la somme de tout ce qui avait été entendu, vu et vécu, sans tenir compte des attaques et cris hostiles au régime existant, en écartant les petits défauts du pouvoir, et finalement en prévoyant la contre-révolution qui n'aurait pas manqué de se produire dans ces conditions,



comment donc devaient réagir les Kronstadiens devant une pareille situation ? Ils adoptèrent une résolution, portant sur des exigences et des demandes, tout à fait élémentaires. Vous connaissez probablement, camarades, le contenu de cette résolution, qui ne voulait pas rompre avec le Parti Communiste en son entier ; elle voulait juste se démarquer des dictateurs impudents et corrompus, pour supprimer l'arbitraire régnant dans tout le pays, à la suite du Communisme de guerre.

Cette résolution ne voulait qu'élargir les droits des travailleurs à disposer des conquêtes d'Octobre. A cette fin, elle ne réclamait que des « Soviets librement élus », ce qui nécessitait « la liberté de parole, de la presse et de rassemblement pour les ouvriers et paysans, anarchistes et les partis socialistes de gauche ».

Cela signifiait la fin de la terreur physique et morale contre ceux-là mêmes qui avaient porté Octobre sur leurs épaules, tout autant que les communistes et sinon plus.

Pour l'instant, nous n'allons pas nous attarder sur le reste de la résolution. Que peut-on discerner de contre-révolutionnaire dans ces premières revendications ? Cependant, quelle a été la réaction du gouvernement « ouvrier et paysan » ? Il s'abstint de quelque concession que ce soit, il éluda les pourparlers avec le Comité Révolutionnaire ; lequel n'avait pas encore abandonné l'espoir de résoudre la situation créée par des voies pacifiques.

Il déclara Kronstadt contre-révolutionnaire, la qualifia de complot blanc-gardiste, lui accola l'ex-général Kozlovsky, malade, invalide et incapable de quoi que ce soit, vu son âge ; le contre-espionnage français, les agents de l'Entente, les S.R., les menchéviks et ainsi de suite. Puis ce gouvernement ouvrit le feu le premier, le 7 mars, à 6 h 45 du soir, contre une Kronstadt animée d'intentions pacifiques.

Que devaient faire les Kronstadiens ? Il ne leur restait plus qu'à se défendre, et leur victoire morale réside en ce fait.

Ainsi, camarades anglais, vous avez raison, lorsque vous dites que l'insurrection de Kronstadt ne fut pas ins-

pirée de l'étranger, comme je vous l'ai démontré plus haut.

Je voudrais encore que vous me disiez en quoi consista l'aide aux Kronstadiens qu'auraient fournie les *organisations contre-révolutionnaires* du monde entier, russes et étrangères ?

Je rappellerai encore une fois que l'insurrection de Kronstadt ne s'est pas produite par la volonté d'une organisation politique quelconque ; il est même vain d'en parler, car il n'y en avait pas à Kronstadt ; l'insurrection s'est déclenchée *spontanément*, par la seule volonté de la masse même de la population et de la garnison.

Cela apparaît aussi bien dans le contenu de la résolution, que dans la composition du Comité Révolutionnaire désigné. Nulle part, on ne peut remarquer l'expression dominante de la volonté d'une organisation anti-soviétique quelconque.

Pour les Kronstadiens, tout ce qui eut lieu et tout ce qui se fit, fut dicté par les circonstances et les événements. Les Kronstadiens ne mirent aucun espoir ou calcul en qui que ce soit. Cette question ne fut jamais soulevée par personne, ni au Comité Révolutionnaire, ni aux assemblées de délégués, ni aux meetings. Pour cette raison, de son côté le Comité Révolutionnaire ne prit aucune initiative dans ce sens, bien qu'il en eût la possibilité. Le Comité Révolutionnaire s'efforça seulement d'appliquer strictement la volonté de la *masse*.

Je ne suis pas en état de juger cela *bon ou mauvais*, mais *c'était la masse qui guidait le Comité Révolutionnaire, et non l'inverse*. Il n'y avait pas parmi nous de politiciens patentés, qui voient tout à 3 archines (2) sous terre, et savent pour cela ce qu'il faut faire afin d'en tirer bénéfice. Les Kronstadiens agirent sans plan, ni programme, en tâtonnant seulement, dans les limites de la résolution et selon les circonstances. Coupés du monde, entier, nous ne savions pas ce qui se passait en dehors de Kronstadt, tant dans la République Soviétique qu'à l'é-

---

(2) Unité de mesure de longueur dans l'ancien système métrique russe (= 0,71 m.)

tranger. Peut-être quelqu'un spéculait-il sur notre insurrection ? ce qui se produit toujours dans ces cas-là, mais je dois dire que c'était en vain. Ne faisons pas d'hypothèses sur ce qui aurait pu se produire ultérieurement, au cas où les événements eussent pris une autre tournure, car tout pouvait arriver, et nous ne pouvions rien prévoir.

Mais les Kronstadiens *ne s'apprétaient pas à donner l'initiative à qui que ce soit*, tant qu'ils étaient vivants. Si les communistes nous ont accusés dans leurs journaux, d'avoir accepté la proposition de la Croix Rouge Russe, se trouvant en Finlande, pour nous aider en ravitaillement et en médicaments ; de notre côté, nous n'y voyons rien de mal.

Nous l'avons fait selon la volonté de tout le comité et de l'assemblée des délégués. Nous considérons que c'était une organisation purement philanthropique, nous proposant une aide inoffensive et sans arrière-pensée. Lorsque nous décidâmes de laisser entrer à Kronstadt cette délégation, nous l'avons menée à l'Etat-major de la forteresse les yeux bandés. A la première réunion, nous leur avons déclaré que nous acceptions leur aide, en tant qu'organisation philanthropique, mais que nous étions libres de toute obligation. Nous donnâmes satisfaction à leur demande de laisser un représentant à Kronstadt, pour surveiller la répartition des produits qu'ils devaient faire parvenir principalement aux femmes et aux enfants.

Le capitaine Vilken resta à Kronstadt, enfermé dans une chambre sous surveillance, afin qu'il ne puisse sortir sans autorisation. Quel danger ce Vilken représentait-il ? S'il pouvait constater uniquement l'état d'esprit de la garnison et des citoyens de la ville, de toute façon ce n'était pas une « assez bonne noisette pour ses dents ».

Est-ce en cela que consistait l'aide de la contre-révolution ? Peut-être même en ce que Victor Tchernov envoya son salut à Kronstadt insurgé, et lui proposa ses services ; ce à quoi le Comité Révolutionnaire répondit que son salut était reçu avec reconnaissance, mais que son arrivée était inopportune. Le C.R. considérait en effet que ce problème devait être réglé par le Soviet dé-

signé après de nouvelles élections. Est-ce en cela que consista le soutien de la Contre-révolution russe et internationale ? Est-ce ainsi que les Kronstadiens se jetèrent dans les bras d'un parti anti-soviétique ? Je ne fais que rendre compte des faits, le plus exactement possible, comme ils se sont produits, indépendamment de mes convictions politiques personnelles.

S. PÉTRITCHENKO,  
1925.

V

**INTERVIEW  
DU COMITÉ RÉVOLUTIONNAIRE  
PROVISOIRE DE KRONSTADT**



Nous reproduisons ci-dessous l'interview du Comité Révolutionnaire Provisoire de Kronstadt, tel qu'il parut dans le n° 8 de « Revolioutsionnaya Rossiia » (mai 1921).

« Kronstadt était et est resté le nid de la Révolution », me déclare le matelot de la Flotte Baltique, Yakovenko, secrétaire du Comité Révolutionnaire Provisoire de Kronstadt.

« Les aigles de la Révolution — continue-t-il — c'est ainsi qu'on nous appelait avant, et aigles nous sommes restés. Maintenant nous avons pu effacer de la mémoire du peuple la légende qui disait que les matelots russes étaient les serviteurs et les défenseurs des communistes et des pilliers du peuple. Il n'était pas possible d'en supporter davantage. Notre insurrection est apparue comme une explosion d'indignation de la part de ceux qui avaient combattu pour la liberté et la Révolution. »

« C'est que moi-même j'étais assis à la même table que Trotsky — Yakovenko frappe violemment du poing sur la table — lorsque nous renversions ensemble Kérénsky. J'ai combattu avec les Bolchéviks pour la Révolution. »

« Nous, les matelots, nous avons arrosé de notre propre sang la cause de la Révolution russe, pas seulement en paroles comme certains, et nous lui resterons fidèles jusqu'au bout ! »

« Mais que s'est-il passé ? — Il s'est passé que lorsque je me suis présenté au bureau de Trotsky, il n'y a pas si longtemps, et que je lui ai réclamé du pain pour le peu-

ple, la réponse de Trotsky fut : « Qu'on le mette dehors ! »

Yakovenko frappe encore plus fort sur la table et son visage s'empourpre. On peut sentir chaque artère battre en lui ; sa voix devient de plus en plus forte et autoritaire.

— Les bolchéviks sont arrivés au bout du rouleau — déclare-t-il —. Ils ne dureront pas jusqu'à la fin de l'année, j'en répons moi-même. Tout le monde est contre eux.

On ne peut pas se foutre longtemps du moujik russe. On peut le battre longtemps, mais lorsqu'il ne reste plus un morceau de peau intact où frapper, alors il se soulève et cela constitue un signal menaçant. Il n'épargnera rien ni personne, défendra ses intérêts et agira à la russe. Voilà ce moment arrivé ! Ce scélérat de Trotsky et cette canaille de Zinoviev tentent de sauver leur pouvoir et non la Révolution.

— J'estime Lénine, mais il se laisse entraîner par Trotsky et Zinoviev ; je m'occuperais bien de mes propres mains de ces deux-là.

Yakovenko bondit de sa chaise et son visage se colore encore davantage. Involontairement j'examine ses yeux : ils sont aussi clairs et brûlants qu'auparavant. Il semble regarder quelque chose à une distance infinie. Absolument rien de sanguinaire n'apparaît dans ses yeux. Il semble appartenir à ce type d'hommes qui rougissent et s'enflamment rapidement lorsque l'inquiétude les saisit.

Pendant la conversation que j'eus ensuite avec les autres membres du Comité Révolutionnaire, Yakovenko se tut mais quand quelque chose ne lui convenait pas il intervenait violemment, faisant ses remarques avec éclat et frappant souvent sur la table.

Yakovenko est un homme grand, bien bâti, d'âge moyen, châtain, avec une petite barbe, un visage intelligent aux traits allongés. Il porte un uniforme de matelot, mais au lieu du maillot rayé on aperçoit des touffes épaisses de poils sur sa poitrine. Assis il garde tout le temps à la tête son béret de marin, portant l'inscription « Flotte Baltique », et dont deux rubans noirs lui tom-



bent sur les épaules. Il parle avec clarté et netteté ; chaque phrase est bien tournée et le ton écarte la possibilité de quelque objection que ce soit.

A chaque moment on sent en lui la flamme ardente de la Révolution, et on peut se demander pourquoi n'est-ce pas lui, le président du Comité Révolutionnaire, plutôt que Pétritchenko, plus calme et moins passionné.

Pourtant il devient tout de suite évident que le dirigeant et l'organisateur ne peut être que Pétritchenko : il est si ferme, énergique, tout d'un bloc, de taille moyenne, bien rasé, d'une trentaine d'années, le visage large et arrondi, un grand front, des yeux clairs et lumineux. Son regard est profond, quelquefois dense, droit et insistant. Il est vêtu aussi d'un uniforme de marin, parle fort, avec l'accent ukrainien, d'une façon moins littéraire que Yakovenko, mais on voit qu'il a beaucoup parlé à des meetings, et lorsqu'il déclare quelque chose on dirait qu'il s'adresse non pas à son interlocuteur, mais à une foule de plusieurs milliers de personnes, comme celles qui se rassemblaient sur la place de l'Ancre à Kronstadt.

Pendant la conversation, à chaque fois que Yakovenko intervient avec éclat dans la discussion, Pétritchenko fait souvent remarquer :

— Le camarade Yakovenko exprime là son point de vue personnel.

— Nous ne faisons rien de nous-mêmes — dit-il — nous ne faisons qu'exprimer ce que nous demandait la masse des travailleurs. Lorsqu'elle disait — « Oui », pour nous c'était — « Oui » ; ou bien — « Non », et c'était pour nous — « Non ».

Ce n'est pas nous qui avons dit : « A bas les communistes ! », mais les travailleurs, et non seulement de Kronstadt, mais aussi de toute la Russie. Seulement, dans tout le pays, les tchékistes, achetés à prix d'or, empêchent le peuple de s'exprimer. Cependant l'or ne suffira pas, il n'est plus possible de supporter davantage. J'ai été à peu près dans tous les coins de Russie, j'ai rencontré beaucoup de monde, dans les villes et les campagnes. Partout les travailleurs haïssent les bolchéviks.

— Nous, ceux de Kronstadt-la-libre, nous nous sommes insurgés les premiers parce que nous ne craignons pas la lutte, nous ne craignons pas de perdre la vie dans le combat pour les droits des travailleurs. Quand j'étais au village, chez moi, mon père me demanda de quitter la marine, car les matelots étaient détestés par tout le monde (1). Je lui ai répondu alors : « Attends, on a besoin de moi là-bas, il nous faudra lutter encore pour les droits du peuple. »

— Nous ne voulons qu'une chose : ce que nous a donné la Révolution — des droits égaux pour tous —. La Révolution nous a donné la liberté, nous voulons justement que cette liberté existe pour tous. Qu'est-ce qu'ont fait les bolchéviks ? Ils ont fait en sorte qu'il n'y en a que pour eux. Chez nous, à Kronstadt, il a été décidé que tous ont le droit de vivre et de s'exprimer. Si quelqu'un est communiste, celui-là aussi doit avoir ce droit. Nous avons réclamé des Soviets librement élus, afin qu'il n'y ait aucun parti, car du moment qu'il y a les partis, alors les communistes font passer les leurs. En premier lieu, il faut que les élections aient lieu au scrutin secret (2), alors que c'était toujours le vote public : on nous donnait une liste et il fallait voter pour elle, tandis qu'au scrutin secret, tous les communistes auraient été balayés.

— A part les commissaires et les militants responsables du Parti Communiste, nous avons laissé les autres en liberté et à leurs places.

— Ils nous en ont salement remercié, intervient durement Yakovenko.

---

(1) Des matelots participaient souvent, sur ordre des autorités supérieures, aux détachements de réquisitions dans les campagnes et les paysans les considéraient comme les défenseurs les plus fidèles des Bolchéviks. En fait ils constituaient bien la phalange de fer de la Révolution et soutinrent les Bolchéviks tant qu'ils œuvraient pour celle-ci ; Kronstadt marque donc la rupture des marins avec le pouvoir. (N.d.T.)

(2) Ainsi que le prévoyait d'ailleurs la Constitution soviétique de 1918. (N.d.T.)

— Non, continue Pétritchenko, il n'était pas possible d'agir autrement. Tout reposait sur cela chez nous — il me montre même avec fierté un numéro des « Izvestia de Kronstadt », publiant une déclaration d'ouvriers du Parti Communiste de Kronstadt, où ils s'unissent aux insurgés et considèrent que la cause de Kronstadt est juste, Pétritchenko souligne :

— Vous voyez, ils ont reconnu eux-mêmes leur erreur et ont assuré que les communistes que nous avons arrêtés étaient détenus dans de bonnes conditions.

Il ajoute, avec une plus grande fierté, en détachant bien ses mots :

— Pas un communiste n'a été fusillé chez nous. Notre insurrection était fondée sur le principe que nous ne voulions pas verser le sang. Pourquoi en arriver là, alors que tous comprennent sans cela, que notre cause est juste. Les bolchéviks ont beau duper le monde, tous pourront savoir, maintenant, que Kronstadt s'est insurgée pour les droits des travailleurs, c'est-à-dire contre les communistes.

Tous savent qu'il n'a pu en être autrement, car les communistes ont accaparé tous les droits aux dépens des travailleurs.

— Les bolchéviks ont enlevé ses droits au peuple, intervient dans la conversation le matelot Arkhipov, membre du Comité Révolutionnaire, blond, de taille moyenne, habillé en civil, avec une tête de paysan aux yeux perçants. Il continue d'une voix dure : ils ne reconnaissent que leurs candidats à eux. Tout était pour eux, pour les commissaires ; ils nous surveillaient, nous espionnaient... Arkhipov prononcera plus tard toujours avec haine le mot — bolchéviks —. Ses phrases courtes tombent comme des étincelles sur le groupe des présents.

Il y a beaucoup de monde dans le local : en plus des membres du Comité Révolutionnaire, tous les membres de l'Etat-major sont là, y compris le commandant de la défense de la forteresse, Solovianov. Tous se mettent soudainement à parler en même temps : chacun veut donner son point de vue sur les bolchéviks, détailler leurs caractéristiques, J'étais assis un peu à l'écart, étran-

ger à eux, ils m'entourent et je peux sentir presque physiquement leur haine des bolchéviks. Elle transparaît dans les mots, dans le ton de la voix, dans des expressions violentes, dans le mouvement des mains, chacun tente d'achever ce qu'il a à dire, d'ajuster encore une caractéristique des bolchéviks.

Il m'est difficile de mentionner des phrases séparées, étant donné qu'elles se ramènent toutes à un seul et unique thème : — Il n'est plus possible de supporter davantage la violence des bolchéviks contre la personnalité humaine. Chacun comprend que si l'on ne se débarrasse pas du joug des bolchéviks, le sang versé pour la Révolution aura été inutile.

— Ne pensez pas, éleva la voix Pétritchenko, que nous sommes les seuls à parler ainsi, en tant que membres du Comité Révolutionnaire et de l'Etat-major de la défense. Tout ce que vous entendez là, n'importe quel marin ou soldat rouge vous le dira pareillement.

— Allez au camp Ino, où se trouvent les matelots, vous y entendrez la même chose.

Pétritchenko a raison : j'ai entendu les mêmes arguments, la même haine des bolchéviks chez chaque Kronstadien que j'ai rencontré par la suite.

Il est caractéristique que cette appréciation des communistes ne date pas seulement de maintenant où les insurgés se retrouvent émigrés, mais aussi d'avant la chute de Kronstadt, quand je pouvais converser avec des Kronstadiens isolés qui arrivaient sur le rivage finlandais.

Je tentai de savoir auprès de l'un d'eux comment s'était produit exactement l'insurrection, s'il y avait eu une préparation ou autre chose. Il me répondit brièvement — Kronstadt — c'est l'abcès qui a crevé. On pouvait s'y attendre depuis longtemps.

On pouvait arriver à la même conclusion après les explications des membres du Comité Révolutionnaire.

La soudaineté de l'insurrection, bien qu'on ait pu s'y attendre depuis longtemps, et en même temps l'absence d'une préparation suffisante, témoignent précisément de

cette haine, de « ce débordement de la coupe », dont parlaient tous les matelots, et dont on pouvait prendre conscience et presque sentir physiquement dans les relations avec eux.

Je demande tout de même à Pétritchenko de me raconter comment l'insurrection s'est produite.

— L'affaire avait commencé au moment où il y eut des troubles dans les usines à Pétrograd, raconte Pétritchenko. A Pétrograd comme chez nous, tous disaient que l'affaire ne consistait pas en la revendication de « la liberté du commerce », mais en une contestation des communistes. Il y eut des troubles dans l'île Vassiliev, mais les communistes y amenèrent tout de suite des tchékistes et ne donnèrent pas aux ouvriers la possibilité de s'exprimer.

A ce moment, vers la fin de février, sur le Pétropavlovsk et le Sébastopol des discussions commencèrent à avoir lieu et plusieurs résolutions furent élaborées sur la situation. Le 28 février une résolution fut adoptée sur le Pétropavlovsk, puis par le Sébastopol ; son contenu fut publié par la suite dans les Izvestia de Kronstadt et dans d'autres journaux russes. Le plus important et le plus urgent de cette résolution consistait en l'exigence de nouvelles élections de Soviets, sur les bases de la Constitution, c'est-à-dire, au scrutin secret. Nous pensions ainsi que les communistes ne passeraient pas et que les conquêtes de la Révolution d'Octobre triompheraient.

Nous décidâmes de faire connaître notre résolution à Kronstadt et à Pétrograd.

Nous réunîmes un meeting le 1<sup>er</sup> mars sur la place de l'Ancre. Ce meeting se présentait comme l'Assemblée Générale des équipages des 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> brigades des cuirassés ; 16.000 personnes y assistèrent. Notre résolution était déjà connue par les ouvriers et les soldats rouges de Kronstadt, et nous savions qu'ils la soutenaient. Les bolchéviks connaissaient eux aussi cette résolution. Il va sans dire qu'ils avaient informé Pétrograd de tout ce qui se passait.

Le président Kalinine est arrivé au meeting. Il y eut au début des rapports des représentants des équipages

des navires, envoyés par l'Assemblée Générale de ces équipages à Pétrograd pour se rendre compte de la situation sur place. Je suis arrivé au meeting un peu plus tard et je décidai de proposer simplement cette résolution.

Après que la résolution ait été lue, Kalinine se mit à répéter qu'il n'y avait que le Parti Communiste qui pouvait sauver le pays, et que si nous acceptions cette résolution nous ménerions la Russie à l'abîme.

Le commissaire Kouzmine démontra aussi qu'il n'y avait que les communistes pour aider à résoudre l'affaire. La foule ne les écouta presque pas, on leur criait même : « A bas ! — On vous connaît — Il y en a assez ! », etc.

Kalinine proposa de voter la résolution par points, nous proposâmes de la voter globalement. Notre proposition fut admise, la résolution fut adoptée à l'unanimité ; seuls votèrent contre Kalinine, le commissaire de la Flotte Baltique, Kouzmine, et le président du soviet de Kronstadt, Vassiliev.

Après cela, Kalinine quitta librement Kronstadt, et Kouzmine me demanda s'il lui était possible de rester à Kronstadt, ou bien s'il devait partir avec Kalinine. Je lui répondis :

— Pourquoi partir ? Vous savez que nous ne demandons que de nouvelles élections des Soviets, et nous verrons ensuite, qui a raison — nous ou vous ? — et à qui le peuple fait confiance. Kouzmine est resté.

En même temps nous envoyâmes 30 délégués à pied à Pétrograd, expliquer aux soldats rouges des cantonnements et aux ouvriers dans les usines, ce que voulaient les Kronstadiens, et demander à ce que des délégués sans-parti soient désignés pour venir faire connaissance avec ce que nous exigeons.

Nos délégués partirent ; nous ne savons pas ce qu'il advint d'eux, en tout cas les communistes ne laissèrent pas partir de délégués de Pétrograd.

Nous convoquâmes une assemblée pour le 2 mars dans la salle de l'école militaire de Kronstadt, pour examiner la situation. Kouzmine et Vassiliev se présentèrent à cette assemblée. Ils tentèrent à nouveau d'attaquer la ré-

solution de la veille, mais l'assistance ne les laissa pas parler. Pendant l'examen de la question de l'envoi de délégués à Pétrograd, et de la nécessité d'informer le plus possible de travailleurs sur nos revendications, des billets commencèrent à m'arriver, en tant que président de séance, dans lesquels il était dit : « Déjà dans certains établissements les communistes ont installé des mitrailleuses » — « des koursantis d'Oranienbaum marchent sur Kronstadt. » Ces billets avaient un caractère provocateur ; c'étaient des communistes présents dans la salle qui les envoyaient ; ils espéraient effrayer l'assemblée pour qu'on arrête les débats et qu'on se disperse.

D'autant plus que la veille déjà, Kalinine nous avait menacés de toutes sortes de mesures rigoureuses pour notre résolution.

En tant que président de séance je devais faire connaître ces billets ; je déclarai que quelque chose était en train de se préparer contre nous. Nous devons nous préparer, même si les rumeurs étaient fausses, à une auto-défense.

A ce moment l'assistance proposa, vu le danger de la situation, de désigner un Comité Révolutionnaire Provisoire, et vu le manque de temps pour former ce comité, que cette fonction soit assumée par le présidium et par le président de séance. Je mis cette proposition aux voix — elle fut adoptée à l'unanimité.

C'est là-même que furent constitués les détachements, qui devaient contrôler la ville et convoquer les délégués des unités militaires des casernes au Pétropavlovsk où je servais comme matelot.

En même temps, il fut décidé de désarmer et de placer sous surveillance Kouzmine et Vassiliev.

Lorsque je sortis de l'école tout était calme. On ne voyait aucune menace d'assaut. Arrivé, en compagnie de plusieurs membres du Comité Révolutionnaire, sur le Pétropavlovsk, des informations par téléphone commencèrent à parvenir sur l'occupation de la ville par les détachements. Nous apprîmes qu'en effet, dans certains établissements, il avait été trouvé des mitrailleuses ins-

tallées par les communistes et que les servants avaient désertées.

Il se passa la chose suivante avec les communistes : ils étaient à peu près deux mille en tout, dont la plupart étaient des « communistes de papier », inscrits par intérêt.

Le reste des matelots et des soldats rouges de Kronstadt se considéraient comme sans-parti. Au moment des premiers événements, la grande masse des membres du Parti se détacha des dirigeants et s'unit à nous. Les dirigeants, ne disposant que d'un petit nombre de kourstantis ne pouvaient plus espérer prendre le dessus sur nous. C'est pour cela qu'ils abandonnèrent l'idée d'une lutte armée contre nous et allèrent faire le tour des forts. Ils n'y trouvèrent aucun soutien, aussi ils se réfugièrent tous à la Krasnaya Gorka. Une partie des dirigeants bolchéviks, dont le commandant de la forteresse, s'enfuit tout simplement.

Le Comité Révolutionnaire se réunit le 3 mars sur le Pétropavlovsk — il y apparut que toute la ville et tous les forts le soutenaient. Certains communistes inscrits au Parti demandèrent que l'on ne les considère plus comme membres du Parti. Les forts nous firent parvenir des résolutions un peu plus tard, où ils racontèrent comment on obligeait certains matelots à s'inscrire au Parti ; habituellement, cela consistait par une pression violente, non seulement morale mais aussi quelquefois allant jusqu'à la menace de mort.

De même, il apparut à la réunion qu'il fallait isoler plusieurs dizaines de communistes occupant des postes responsables. Ils furent placés dans la prison de la partie orientale de la ville, celle qui fut occupée en premier lieu par la suite, lors de la chute de Kronstadt. Nous ne relierions pas ce fait avec la chute de Kronstadt, mais il n'y avait pas d'autre lieu où il ait été possible de les enfermer.

Quand il s'avéra que le commandant de la forteresse avait pris la fuite, selon les lois existantes il devait être remplacé dans ses fonctions par le commandant de l'artillerie de la forteresse, c'est-à-dire le général Kozlovsky,



mais celui-ci refusa, considérant que les lois anciennes n'étaient plus valables, étant donné l'existence du Comité Révolutionnaire, aussi le Comité désigna, après avoir étudié l'affaire, un des officiers, Solovianov, comme Commandant de la forteresse, et il fut enjoint à Kozlovsky de s'occuper de l'aspect technique de l'artillerie, en tant que spécialiste.

A partir de ce moment, Kronstadt se trouva coupé du reste du monde. Personne ne vint plus nous voir, ni aucun de nos envoyés ne revint. Nous envoyâmes plus de 200 délégués sur le rivage, chargés de journaux et de résolutions, mais aucun d'eux ne revint.

Nous ne pouvions pas non plus trop dégarnir la forteresse. Le premier jour nous tentâmes d'envoyer sur le rivage d'Oranienbaum un détachement de 250 hommes, afin d'obtenir le soutien de la population locale, mais il fut accueilli par un feu nourri de mitrailleuses, ce qui était l'œuvre des tchékistes. Pourtant, nous avons des renseignements sur le soutien de notre cause par plusieurs unités cantonnées là sur le rivage, ainsi que de la population. (Plus tard les bolchéviks firent savoir qu'il leur avait fallu retirer d'Oranienbaum deux régiments qui étaient sous l'influence des S.R. *Note de l'interviewer.*)

Kronstadt resta seule. Nous avons analysé la situation, et considérons que la question n'était pas d'attendre de l'aide du continent et en particulier de Pétrograd, car nous avons réalisé en fait ce que les ouvriers de Pétrograd avaient exprimé d'une façon confuse et désorganisée quelques jours plus tôt. La question consistait en ce que nous ne nous étions insurgés que pour donner le signal pour tous : — nous avons commencé et tous devaient continuer. Nous pensons encore maintenant que Kronstadt est un signal ! Si les ouvriers de Pétrograd n'ont pas pu s'exprimer cette fois-ci à cause des tchékistes, de toute façon, tôt ou tard, ils écartèront les communistes.

— Ça sera pour cette année assurément, intervient Yakovenko.

Je disposais de peu de temps pour l'interview, aussi

je dus refuser les éclaircissements détaillés des événements de Pétritchenko pour me cantonner à quelques questions particulières.

— Nous savons bien qu'il y a plusieurs sortes de communistes, dit Pétritchenko. Les uns sont des commissaires, — les autres, leurs larbins — d'autres des « communistes de papier » — sans compter les intrus et autres. Il est difficile de reconnaître tout de suite à quelle espèce appartient un communiste, et pourquoi il est communiste. Pendant les événements à Kronstadt il était possible de tenter de définir les communistes sans pour autant courir un danger comme auparavant. Nous savons aussi qu'il y a des communistes sincères et qu'il est possible de l'être. C'est en prenant en considération ces diverses raisons d'être communiste, ainsi que le fait que bon nombre d'entre eux occupaient des postes indispensables à la défense de la forteresse, que nous avons décidé de les laisser dans leur grande majorité à leurs postes.

— Nous leur avons même donné la possibilité de s'organiser en groupe, afin qu'ils puissent agir de manière organisée pour se rendre compte, par exemple, des conditions de détention de leurs camarades emprisonnés.

— Vous savez aussi que même au moment où nous avons quitté la forteresse, aucun des communistes arrêtés n'a eu à subir de violences. Kouzmine et Vassiliev ont été libérés par les tchékistes arrivés de Piter, et ont repris leurs fonctions antérieures.

— Il est vrai aussi que, malgré notre comportement envers les communistes, ceux qui restèrent à Kronstadt aidèrent les tchékistes. Encore avant la prise d'une partie de la ville, ils lancèrent des fusées et firent des signaux aux assaillants. Lorsque les tchékistes pénétrèrent dans la ville, les communistes, laissés en liberté, sabotèrent les moyens de communication et de liaison et nous tirèrent dans le dos.

— Nous avons pris comme slogan — l'égalité de droits pour tous, sans discrimination d'opinions. Un communiste de telle ou telle tendance doit avoir le droit de

s'exprimer. Et nous avons réalisé en pratique ce mot d'ordre.

— J'ai vu de mes propres yeux, se mit à raconter un des membres du Comité Révolutionnaire, comment s'est produit le fait suivant : quand les premiers communistes et tchékistes pénétrèrent dans la ville, ils se heurtèrent à notre patrouille, dans laquelle il y avait un matelot qui était membre du Parti avant l'insurrection. — Comment t'es-tu retrouvé là ? lui cria un des assaillants, son ami intime, membre du Parti aussi. — Nous sommes tous ici pour le Révkom (le Comité Révolutionnaire) lui répondit le premier.

— Où sont vos officiers et vos généraux ?

— Nous n'avons aucun général, nous sommes tous responsables.

— Comment ?... cela signifie qu'on nous a trompés, cria le communiste et il éclata en sanglots... Je vais combattre avec vous...

— Ce qui nous gêna beaucoup, reprend Pétritchenko, c'est le mensonge que les communistes ont répandu sur Kronstadt. Cela commença par Kalinine qui, revenant à Pétrograd, trompa tout le Pétrosoviet. Il y fit un rapport sur les événements de Kronstadt, et les présenta comme un complot de gardes blancs. Il a dû dire la vérité aux autres dirigeants ; cependant ils se mirent à persuader les masses que chez nous des généraux avaient organisé une insurrection contre le pouvoir soviétique.

Ils publièrent dans leurs journaux des mensonges éhontés sur Kronstadt. Vous connaissez le communiqué de leur radio où ils parlent de généraux à Kronstadt. Dans les journaux ils écrivirent que nous nous étions vendus à la Finlande, ils démontraient que nous étions achetés par l'Entente (3). Ils répétaient que la réaction russe nous aidait ; cependant nous affichions publiquement à Kronstadt leurs journaux, afin que tous puissent lire comment ce qui se passait à Kronstadt était interprété et expliqué à Pétrograd.

---

(3) L'Entente : accord des alliés occidentaux dans leur intervention en Russie révolutionnaire. (N.d.T.)

— Comment receviez-vous leurs journaux ? demandai-je.

— Très simplement. Leur patrouille d'éclaireurs pénétrait en avant et déposait leurs journaux. Nos éclaireurs s'avançaient aussi et laissaient les nôtres.

Durant les premiers jours de l'insurrection, quand les combats n'étaient pas encore commencés, et que les liaisons téléphoniques fonctionnaient encore entre Kronstadt, Oranienbaum et Krasnaya Gorka, Dybenko nous criait au téléphone : — Vous vous êtes vendus aux généraux, aux capitalistes et aux gardes blancs ! Vous voulez la perte du pouvoir soviétique !..., etc.

Nous connaissions tous ces mensonges, et nous comprenions ce qui devait se passer dans les esprits des ouvriers des usines et fabriques de Pétrograd. Mais nous n'avions aucun moyen d'informer la population de Pétrograd sur ce qui se passait chez nous. Durant les derniers jours nous ne pouvions même plus, comme je l'ai déjà dit, envoyer des délégués, et si nous le faisons c'était occasionnellement, de manière insuffisante et avec beaucoup de risques.

Nous ne disposions même pas d'un avion pour pouvoir diffuser nos appels.

Zritel.

Finlande, avril 1921.

## BIBLIOGRAPHIE

- ABRAMOVITCH, S., *10-letnyi pou' politrabotnika*, Krasnyi flot n° 20-1927, p. 136 (10 années de militantisme, paru dans la revue « La flotte rouge »).
- ALÉXÉIEV, S., *Malaya sovietskaya entsiklopedia* (Petite Encyclopédie soviétique), Moscou, 1929, tome IV, pp. 380-381, *kronchtadtsky miatej* (La mutinerie de Kronstadt).
- ANARCHY, March 1971, *Kronstadt 1921*, London.
- ANTONOVCHTCHINA, *Tambov, 1923*, recueil d'articles et de documents sur l'insurrection d'Antonov dans la province de Tambov en 1920-1921.
- ARSÉNIEV, M., *Fort Krasnoflotsky*, Léningrad, 1926, « Kronchtadtskoïé vosstanié » (l'insurrection de Kronstadt), chap. 16, pp. 71-80.
- AVRICH, Paul, *Kronstadt 1921*, 1970, Columbia University. Très documentée, l'étude la plus complète publiée en anglais, malheureusement l'auteur n'a rien compris à la nature et à la portée du mouvement de Kronstadt et introduit la confusion en mêlant inconsidérément les Russes blancs de l'étranger à l'insurrection. Prouve les limites de toute étude « universitaire » sur un tel sujet.
- BARMINE, *Vingt ans au service de l'U.R.S.S.* Traduit par Victor Serge. Paris, 1939.
- BERKMAN, Alexandre, *The anti-climax*, Berlin, 1925.  
*The bolshevik myth* (journal 1920-1922), New York, 1925.  
*The Kronstadt rebellion*, Berlin, 1922.
- BOGDANOV, A.V., *Moriaki baltiitsy v 1917 godou* (Les marins de la Baltique en 1917), Moscou, 1955.

- Bolchévistskaya diktatura v sviété anarkhisma* (La dictature bolchévique à la lumière de l'anarchisme), étude collective. Edité par le groupe Diélo Trouda, Paris, 1928. Analyse très incisive de dix années de pouvoir bolchévik.
- Borba*, organe des S.R. de gauche et des maximalistes, n° 1-2, pp. 3-8, 1921.
- BOUBNOV, A., *Bolchaya sovietskaya entsiklopédia* (La grande encyclopédie soviétique), Moscou, 1930, tome 11, pp. 477-478. *Kronchtadsky Miatej*.
- BUNYAN, James, *The origine of forced labor in the Soviet State, 1917-1921*, matériaux et documents, Baltimore, 1967.
- CARR, Edvard Hallet, *A history of soviet Russia : The bolshevik revolution, 1917-1923*, Londres, 3 tomes, 1953.
- CHAMBERLIN, W.H., *The Russian Revolution, 1917-1921*, 2 vol., Londres, 1935.
- CILIGA, Anton, *Lénine et la Révolution*, Cahiers Spartacus, janvier 1948, Paris. *L'insurrection de Kronstadt et la destinée de la Révolution russe*, Révolution Prolétarienne, n° 278, 1938.
- Daily Herald*, Londres.
- DAN, F.I., *Dva goda skitanii : 1919-1921* (Deux années d'errance).
- DANIELS, Robert V., *The conscience of the Revolution : Communist opposition in Soviet Russia*. Cambridge, Mass., 1960.
- *The Kronstadt Revolt of 1921 : « A study in the Dynamics of Revolution »*. American Slavic and East European Review, X, December 1951.
- Dérévenskaya Kommouna* (La commune paysanne), quotidien du comité du Parti communiste russe de Pétersbourg.
- Désiaty s'ezd* (le X<sup>e</sup> congrès du P.C.R.), compte rendu sténographique sous la responsabilité de É. Yaroslavsky, 1921.
- DEUTSCHER Isaac, *Soviet Trade Unions* (les syndicats soviétiques), Londres, 1950.
- D'OR, *Krasnyi tchasovoï Kronchtadt* (Kronstadt, la sentinelle rouge), Pétrograd, 1920.
- DYBENKO, P.E., *Iz nedr tsarskogo flota k vélikomou oktiabriou* (Des tréfonds de la flotte tzariste vers le grand Octobre), Moscou, 1928.
- *Chtourm miatejnogo Kronchtadta* (L'assaut de Kronstadt mutinée), Etapy bolchogo pouti, Moscou, 1963, pp. 512-517.
- FÉDELLI, Ugo, *Dalla insurrezione dei contadini in Ucraina alla rivolta di Cronstadt*, Milan, 1950.

FÉDOROV, *Kronchtadtsky miatej*, létopis divisii n° 1 (la mutinerie de Kronstadt, « Annales de la Division », n° 1), pp. 20-21.

FLÉROVSKY, I.P., *Bolchevistsky Kronchtadt v 1917 godou* (d'après des souvenirs personnels), Léninegrad, 1957.

- Articles publiés dans la revue Prolétarskaya Révolioutsia :
- *Kronchtadt v oktiabrskoy révolioutsii* (Kronstadt dans la Révolution d'Octobre), Prolétarskaya Révol. n° 10, 1922.
- *Iioul'sky polititchesky ourok* (la leçon politique de Juillet), Prolétarskaya Révolioutsia, 1926, n° 7, pp. 57-89.
- *Miatej mobilizovannykh matrosov v Peterbourgue 14 oktjabria 1918 g.* (la mutinerie des matelots mobilisés du 14 octobre à Péetrograd), Prolétarskaya Révolioutsia, 1926, n° 8, pp. 218-237. Une étude révélatrice sur un mouvement précurseur de l'insurrection de 1921.
- *Kronchtadtskaya respoublika* (la République de Kronstadt), Prol. Rév. n° 11 (58) et 12 (59), 1926. — Matériaux et documents, dont les protocoles des séances du soviet de Kronstadt de mai à juin 1917. — Très intéressant, car on peut constater le rôle important joué par les sans-parti, en particulier par Lamanov, le futur rédacteur des Izvestia de Kronstadt insurgée, qui préside de nombreuses séances du soviet et prend une part prépondérante dans les décisions de celui-ci.

*Front libertaire*, n° 7, avril 1971, *Il y a cinquante ans Kronstadt-la-rouge se soulevait contre les bolchéviks.*

GENKINA, E.B., *Pérékhod sovetskogo gosoudarstva k novoï ékonomitcheskoï politike* (1921-1922), (le passage de l'Etat soviétique à une nouvelle politique économique), Moscou, 1954.

V.I. Lénine *i pérékhod k novoï politike*, *Voprosy Istorii*, 1964, n° 5, pp. 3-27 (Lénine et le passage à une nouvelle politique économique — Questions d'histoire).

GOLDMAN, Emma, *Living my life*, New York, 1934.

- *Trotsky protests too much*, Glasgow, 1938.

GOLINKOV, D.L., *Razgrom otchagov vnoutrennei kontrrévolioutsii v sovietskoï Rossii*, *Voprosy Istorii*, 1968, n° 1, pp. 133-149. (L'écrasement des foyers de la contre-révolution intérieure dans la Russie soviétique).

*Goloss Rossii*, Berlin.

GROMOV, V., *Vo vremia miateja*. Iz vospominaniï outchastnika kronchtadtskikh sobytï. 1921 g. (Au temps de la mutinerie

— Souvenirs d'un participant aux événements de Kronstadt de 1921), recueil « 1917-1922 à Kronstadt », pp. 47-52, Kronstadt, 1922.

*Izvestia Pétrogradsgogo Sovieta rabotchikh i krasnoarmeïskikh dépoutatov.* (Les Izvestia du Soviet de Pétrograd des députés des ouvriers et des soldats rouges), ce quotidien se signale par quelques articles un peu plus hystériques que la moyenne de cette époque.

*Izvestia vremennovo révolioutsionnogo komitéta matrosov, krasnoarmeïtsev i rabotchikh goroda Kronchtadta* — (Les Izvestia du Comité révolutionnaire provisoire des matelots, soldats rouges et ouvriers de Kronstadt) — l'organe des insurgés — 14 numéros parus du 3 au 16 mars 1921 — l'ensemble a été reproduit en 1921 à Prague par le journal *Volia Rossii*, sous le titre : *Pravda o Kronchtadte* (La vérité sur Kronstadt). Une traduction espagnole est parue en Argentine, incomplète et comportant beaucoup d'inexactitudes. L'édition française, parue en 1969 chez Béliaste, s'en est malheureusement inspirée.

*Iz Istorii Vserossïskoï Tchrezvytcháinoï komissii, 1917-1921.* (Sur l'histoire de la Tchéka, 1917-1921), recueil de documents, Moscou, 1958.

*Kak tambovskie krestiane boriatsia za svòbodu* (comment les paysans de Tambov luttent pour la liberté), 1921. Écrit socialiste-révolutionnaire.

KALININE, M.I., *Kronchtadtskie sobytiia* (Les événements de Kronstadt), Pétrogradskaya Pravda, n° 50, 6 mars 1921.

*Izbrannye sotchinieniia* (Œuvres choisies, Moscou), 1960, tome I, 1917-1925, pp. 268-270.

KATKOV, G., *The Kronstadt rising*, St. Antony's Papers, n° 6, London, 1959, pp. 9-74.

KHESINE, S.S., *Voïennye moriaki v borbé za vlast' sovetov* (les marins dans la lutte pour le pouvoir des soviets), octobre 1917 - mars 1918, Moscou, 1953.

KOLATCHEV, *Pod Kronchtadtom* (sous Kronstadt), recueil historique d'articles et de souvenirs sur la 56<sup>e</sup> division, pp. 55-57, Novgorod, 1922.

KOLBINE, I.N., *Kronchtadt ot févralia do kornilovskikh dneï* (Kronstadt de février aux journées de Kornilov), krasnaya létapis (les annales rouges), 1927, n° 2, pp. 134-161.

*Kronchtadt v 1917 godou*, Moscou, 1932.

KOLLONTAÏ, Alexandra, *The workers' opposition in Russia*, Londres,



1921. Repris en français dans le n° 35 — janvier-mars 1964 — de Socialisme ou Barbarie, Paris.

*Kommouna*, Kronstadt, 1917. Organe de la Fédération Anarchiste-Communiste de Pétrograd.

KORNATOVSKY (édition présentée par), *Kronchtadtsky miatej* (La rébellion de Kronstadt), Léninegrad, 1931. Recueil d'articles, de souvenirs et de documents. *Ouvrage fondamental, importante source d'informations.*

KOUZMINE, M., *Kronchtadtsky Miatej*, Léninegrad, 1931 (la rébellion de Kronstadt).

KOUZNETSOV, V., *Iz vospominanī politrabotnika* (souvenirs d'un militant), Moscou, pp. 62-86. Témoignage très important sur l'insurrection.

*Krasnaya kniga Vetcheka* (le livre rouge de la Tchéka), édition procurée par Makintsiān, L., 2 vol., Moscou, 1920.

*Krasnaya Gazeta*, Pétrograd.

*Krasnyi baltiets* (la Baltique rouge), revue de la direction politique de la Flotte baltique.

*Krasnyi baltisky flot.* (la Flotte rouge de la Baltique), quotidien de la Direction politique de la flotte baltique.

*Krasnyi kommandir* (le commandant rouge), organe des aspirants rouges de Pétrograd.

*Krasnyi pakhar* (le laboureur rouge).

*Krasnyi pouť* (le chemin rouge), organe du comité exécutif du Parti communiste russe de Péterhoff.

KRISTMAN, L.N., *Guéroitchesky period velikoy rouskoy revolioutsii*, Moscou, 1926 (la période héroïque de la grande Révolution russe).

*Kronchtadtsky kratky poutevoditel'* (Petit guide de Kronstadt). Vinokourov et autres. Léninegrad, 1963.

*L'Echo de Paris.*

*Le Matin*, Paris.

LÉNINE, *Œuvres complètes*, Editions de Moscou, 45 tomes parus en français.

LÉONIDOV, O., *Likvidatsia kronchtadtskogo miateja* (mart 1921 g.) (la liquidation de la rébellion de Kronstadt), Moscou, 1939. La version stalinienne.

*L'insurrection de Kronstadt-la-Rouge* — Pour le Pouvoir des So-

viets libres, mars 1921. Recueil de textes rassemblés et présentés par G. FONTENIS et A. SKIRDA, édité par le Mouvement communiste libertaire, mars 1971. Contient des articles de Ciliga, V. Serge, Trotsky, Marie Isidine, Nestor Makhno et autres.

LURIE, M.L., *Kronchtadtskie moriaki v iioulskom vystouplenii 1917 goda*, krasnaya létopis, 1931, n° 2, pp. 225-240 (les marins de Kronstadt dans les manifestations de juillet 1917).

*Bibliographie de la rébellion de Kronstadt de 1921*, dans le recueil de KORNATOVSKY, *op. cit.*

#### Très précieuses bibliographies

MAC DONALD, Dwight, *Kronstadt again*, the new International, October 1939, pp. 315-316.

*Once more : Kronstadt*, The New International, juillet 1938, pp. 212-214.

*Makhovik*, organe du Soviet des syndicats de la région de Pétrograd.

MAXIMOFF, G.P., *The guillotine at work*, Chicago, 1940.

MÉDVÉDEV, V.K., *Kronchtadt v ioulskie dni 1917 goda*, Istoritcheskije zapiski, XLII, 1953, pp. 262-275 (Kronstadt dans les journées de juillet 1917 — Ecrits historiques).

METT, Ida, *La Commune de Cronstadt*, crépuscule sanglant des soviets. Edité par les cahiers Spartacus, 1948. Une étude de pionnier.

MIKELSON, P.YA., *Obzôr boiévikh děistvy koursantov na kronchtadtskom fronté* (Examen des actions militaires des koursantis sur le front de Kronstadt), pp. 77-78, Léningrad.

MORDVINOV, P.N., *Baltiiskie moraki v podgotovké i provédénie Vélikov Oktiabrskoy sotsialistitcheskoy révolioutsii*, Moscou, 1957 (les marins de la Baltique dans la préparation et la réalisation de la grande Révolution socialiste d'Octobre).

*Narodnoié diélo*, Revel, Esthonie.

*New York Times*.

*New York Tribune*.

NIKOULINE, L.V., *Toukhatchevsky*, Moscou, 1964.

*Novaya Rousskaya jizn'*, Helsinki.

*Novgorodsky prolétaryi*, organe de la région de Novgorod.

*Novyi Mir*, Berlin.

*Obchtcheié diélo*, Paris.

OSINSKY, N. (V.V. Obolensky), *Gosoudarstvennoïé régoulirovanié krestianskogo khoziaïstva*, Moscou, 1920 (la régularisation étatique de l'économie paysanne).

OURITSKY, S., *Kronchtadtsky Miatej*. « Sbornik troudov voïenno-naoutchnogo ob-va » (la rébellion de Kronstadt, « recueil de travaux de formation militaro-scientifique »), livre 3, 1922, pp. 127-150.

- *Kronchtadtsky miatej* (pour le quatrième anniversaire de l'assaut du 17 mars 1921), « voïennyi vestnik » (le messager militaire), n° 11, 1925, pp. 8-10.
- *Krasnyi kronchtadt vo vlasti vragov révolioutsii*, « grajdanskaya voïna 1918-1921 » (Kronstadt-la-Rouge aux mains des ennemis de la Révolution), « La guerre civile 1918-1921 », tome I, pp. 358-374, Moscou, 1928.
- *Kronchtadtsky miatej v otcherkakh biélogvardeïskoy inostrannoy petchati*, kr. Armïia, n° 10-11, 1922, pp. 122-125 (la rébellion de Kronstadt vue par la presse blanc-gardiste de l'étranger).

*Oustioujinskaya rosta*, journal mural, Pétrograd.

PANKRATOVA, A., *Les comités d'usines en Russie à l'époque de la Révolution* (1917-1918), cahier n° 4 d'Autogestion, décembre 1967, Paris.

PEARCE, Brian, *1921 et tout ce qui s'en suit* (traduit de *Labour-Review*, oct.-nov. 1960), *Etudes marxistes*, n° 1, janvier 1969.

PÉTRACH, V.V., *Moriaki baltiïskogo flota v borbé za podebou oktiabria* (les marins de la Baltique dans la lutte pour la victoire d'Octobre), Léninegrad, 1966.

*Pétrogradskaya pravda*, quotidien du comité régional du P.C.R. de Pétrograd, contient les articles et les prises de positions les plus essentiels des autorités bolchéviques.

PIONTKOVSKY, S., « *Granjdanskaya voïna v Rossii* » (la guerre civile en Russie), Moscou, 1925, pp. 190-195.

*Plamia*, organe de la région de Novorogevsk.

*Ploug i molot* (la charrue et le marteau), organe du P.C.R. de Iambourg.

*Poliarnaya pravda* (la pravda polaire), Mourmansk.

POKROVSKY, M.N. (édition procurée par), *Otcherki po Istorii Oktïabrskoy révolioutsii* (Essais sur l'histoire de la Révolution d'Octobre), tome 2, Moscou et Léninegrad, 1927. Articles de

IOUGOV, M.S., *Soviety v pervyi period revolioutsii* (les soviets au cours de la période initiale de la révolution); LIDAK, O.A., *Ioulskie sobytia 1917 goda* (les événements de juillet 1917).

POPOV, N.N., *Otcherk Istorii VKP (b)*, 1928, édition 5, pp. 290-291. (Essai d'une histoire du Parti communiste Russe (bolchévik.)

POUKHOV, A.S., *Baltiisky flot no zachtchité Pétrograda* (1919), Moscou, 1958 (les marins de la flotte baltique dans la défense de Pétrograd).

— *Kronchtadtsky Miatej v 1921 g*, Léninegrad, 1931 (le compte rendu officiel le plus complet. Une version analogue du même auteur est parue dans la revue « krasnaya létopis », n° 4 (37), 1930, n° 6 (39), 1930, et n° 1 (40), 1931.

POUKHOV, G.S., *Kak vooroujalsia Pétrograd* (comment s'armait Pétrograd), Moscou, 1933.

POUTNA, V.K., *Kronchtadt 16-18 Marta 1921* (Kronstadt les 16 et 18 mars 1921), dans « Etapy bolchogo pouti (les étapes d'une grande voie). Moscou, 1963, pp. 359-385. Compte rendu des opérations militaires du groupe Sud, fondamental pour l'aspect militaire des événements.

*Pravda*, organe du Comité central du P.C.R. Y figurent certains communiqués officiels et la relation des travaux du X<sup>e</sup> congrès.

*Pskovsky Nabat* (le tocsin de Pskov), organe du P.C.R. de la région de Pskov.

RABINOVITCH, S.E., *Délégaty 10-go s'ezda R.K.P. (b) pod kronchtadtom v 1921 godou*, krasnaya létopis, 1931, n° 2 (41), pp. 22-55 (les délégués du 10<sup>e</sup> congrès du P.C.R. à Kronstadt).

RADEK, Karl, *Novyi pakhod Antanty*, Pravda, n° 47, 3 mars 1921. (Une nouvelle offensive de l'Entente.)

— *Na kronchtadtskom kanve* (Sur le canevas de Kronstadt), Pravda, n° 66, 27 mars 1921.

RAFAIL, M.A., *Kronchtadtsky miatej* (Iz dnevnika politrabotnika), Kharkov, 1921 (journal d'un commissaire politique, délégué du X<sup>e</sup> congrès sous Kronstadt), dans « Armia i Révolioutsia », n° 1, 2-3. Voir particulièrement les chapitres 5. les prisonniers des forts, 6. comment s'est produite l'insurrection, 7. les problèmes et les slogans des Kronstadiens, 8. comment se défendaient les Kronstadiens.

RASKOLNIKOV, F.F., *Kronchtadt i Piter v 1917 godou* (Kronstadt et Pétrograd en 1917), Moscou, 1925.

- *Kronchtadtsy* (les Kronstadiens en 1917), 1932.
- REUITER et TSINIT, *32 brigada na kronchtadskom fronté* (la 32<sup>e</sup> brigade sur le front de Kronstadt), « *Piat' let II-yi petrogradskoy strelkovoy divizii* » (Cinq années de la II<sup>e</sup> division d'infanterie de Pétrograd), pp. 127-140, Pétrograd, 1923.
- Révolioutsionnaya Rossiia*, revue mensuelle socialiste-révolutionnaire, éditée à Prague. Un récit des événements de Kronstadt par un membre anonyme du Comité révolutionnaire provisoire est paru dans le n° 7, avril 1921. (Cette revue a pu publier un certain nombre d'informations importantes sur la situation en Russie, grâce aux contacts entretenus avec des correspondants sur place.)
- ROSMER, Alfred, *Moscou sous Lénine*, Paris, 1953. Préface d'Albert Camus. *Exemple de la mystification d'un militant prolétarien par la propagande bolchéviste.*
- Roul', Berlin.
- Sbornik « 1917-1922 vg. v Kronchtadte »* (Recueil 1917-1922 à Kronstadt), Kronstadt, 1922.
- SCHAPIRO, Léonard, *Les Bolchéviks et l'opposition — 1917-1922*, Les Iles d'Or, Paris, 1957. *L'insurrection de Kronstadt*, pp. 246-259. *Brève et intéressante étude de l'insurrection, replacée dans le contexte général de l'évolution du régime.*
- SERGE, Victor, *Mémoires d'un révolutionnaire, 1901-1941*, Le Seuil, Paris, 1951.
- *Sur Cronstadt 1921 — et quelques autres sujets...*, dans *La Révolution Proletarienne*, n° 227 du 25-8-1938. En anglais dans le *New International*, July 1938, pp. 211-212 : « *Once More : Kronstadt* » ; february 1939, pp. 53-54 : « *Reply to Trotsky* ».
- *Trente ans après la Révolution russe, la Révolution Proletarienne*, novembre 1947, n° 309. *L'évolution lente et ambiguë d'un bolchévik-léniniste, malgré tout quelques éclairs de lucidité.*
- SIVKOV, P., *Moriaki baltiiskogo flota v borbé za vlast' sovietov v 1917 gagou* (les marins de la flotte baltique dans la lutte pour le pouvoir des soviets), Moscou, 1946.
- SLEPKOV, A., *Kronchtadtsky miatej*, Moscou, 1928.
- Smiëna*, revue de Pétrograd.
- SMILGA, I.T., *Na povoroté* (A la croisée des chemins), « *remarques pour le X<sup>e</sup> congrès du Parti* », Moscou, 1921.
- Soiouz S-R maximalistov* (union des Socialistes-Révolutionnaires)

maximalistes), *troudovaya sovietskaya respoublika* (la République soviétique du travail), Moscou, 1918.

*O rabotchem kontrolé* (sur le contrôle ouvrier), Moscou, 1918.

*Sotsialistitchesky vestnik* (le messenger socialiste), organe de la délégation du parti social-démocrate russe à l'étranger, bimensuel, Berlin, février 1921. Dans le n° 7 du 3 avril 1922, p. 11, figurent des informations intéressantes sur la répression des grèves de Pétrograd en février-mars 1921.

STEINBERG, I.N., *In the workshop of the Revolution*, New York, 1953.

STOLPYANSKY, P.N., *Istoriko-obchtchestvennyi poutevoditel' po Kronchtadtou*, Petersbourg, 1923 (guide historique et social de Kronstadt). Très utile, exceptionnellement un plan détaillé de la ville y figure. L'auteur fait quelques allusions aux récents événements, et laisse percer une certaine sympathie pour les insurgés.

TCHÉ-KA, *Matériaux et documents sur la terreur bolchéviste*, recueillis par le bureau central du Parti socialiste révolutionnaire russe, Paris, 1920. *Recueil de témoignages sur la terreur « rouge »* (voir en particulier les massacres d'ouvriers d'Astrakhan en mars 1919).

*Tché mou outchit kronchtadtsky miatej* (les leçons de la rébellion de Kronstadt), thèses pour les rapports aux réunions du Parti. *Pout' politrabotnika* (le chemin du commissaire politique), n° 1, 1921, Kharkov, pp. 27-28.

*The Times*, Londres.

TILOULÉNIEV, I.V., *Tcherez tri voïny* (A travers trois guerres).

TODORSKY, A.I., *Marchal Toukhatchevsky* (le maréchal Toukhatchevsky), Moscou, 1963.

TRIFONOV, *Kronchtadtsky miatej moriakov*, « krasnaya armia », n° 9, 1921, pp. 39-44 (la mutinerie des marins de Kronstadt, dans la revue « Armée Rouge »).

TROTSKY, L.D., *Kak vooroujalas' révolioutsia* (comment s'armait la Révolution), Moscou, 1924, tome III, livre I, pp. 201-207.

— *Choumikha vokroug kronchtadta* (beaucoup de bruit autour de Kronstadt) et *Echtcho obousmirenii* (encore sur la pacification de Kronstadt), parus dans *Bioullétén oppositsii* (Le bulletin de l'opposition), respectivement dans les n° 66-67, 1938, pp. 22-26, et 70, 1938, p. 10.

VARDINE, I., *Iésérovskie oubïsy i sotsial-démocratitcheskie advokaty* (fakty i dokoumenty), Les assassins S-R et les avocats social-démocrates (faits et documents), Moscou, 1922, pp. 16-18.

- *Révolioutsia i menchévism* (la Révolution et le menchévisme), Moscou, 1925, pp. 137-156.
- VASSILKOVSKY, K., *Boiévyé dni* (vospominanié o kronchtadtskom périodé), Sverdlovets, n° 7-8, 1923, pp. 71-76, Moscou. (Les jours de combat-souvenirs sur la période de Kronstadt).
- VLADIMIROVA, Véra, *Révolioutsia 1917 goda* (la Révolution de 1917), « chronique des événements », tome III : juin-juillet ; tome IV : août-septembre ; Moscou et Léninegrad, 1923-1924.
- Voiennoïé znanié* (l'Art militaire), n° 8, 1921, organe de la direction principale des établissements d'enseignement militaire. Tout le numéro est consacré à la mutinerie de Kronstadt, avec des articles de Toukhatchevsky, Dybenko, Verkhovsky et autres.
- Volia Rossii* (la Russie libre), quotidien publié par les S.R. à Prague ; contient une analyse des événements faite à partir des *Izvestia* des insurgés, ainsi qu'un certain nombre d'informations sur les Kronstadiens réfugiés en Finlande.
- VOLINE (V.M. Eichenbaum), *La Révolution inconnue* (1917-1921), Paris, 1948. Etude globale de la Révolution russe d'un point de vue libertaire. La partie sur Kronstadt s'inspire beaucoup du texte de Yartchouk (publié ci-dessus) et des *Izvestia* de Kronstadt.
- Volny Kronchtadt* (Kronstadt la libre). Kronstadt, 1917.
- VORONEVSKY, V. et KHENRIKSON, N., *Kronchtadtskaya krepost'* — klioutch k Léninegradou (la forteresse de Kronstadt, clé de Léninegrad), Léninegrad, 1926.
- VOROCHILOV, K.E., *Iz istorii podavléniia kronchtadtskogo miateja*, Voiennyi istoritchesky journal, 1961, n° 3, pp. 15-35 (sur l'histoire de l'écrasement de la rébellion de Kronstadt, revue historique et militaire).
- WHITE-FÉDOTOFF, *The growth of the Red Army*, Princeton, 1944.
- ZINOVIEV, G., *Pismo k bespartinym tovarichtcham*, Pétrogradskaya Pravda, n° 55, 11 mars 1921 (lettre aux camarades sans parti),
- et KALININE, *Ko vsem troujennikam i troujennitsam Pétrograda* (A tous les travailleurs et travailleuses de Pétrograd), Pétrogradskaya Pravda, n° 44, 27 février 1921.





## TABLE DES MATIERES

I. — <i>Prolétariat contre bolchévisme</i> (Alexandre SKIRDA) .....	7
Les 2 Octobre de 1917 .....	11
La Contre-Révolution bolchéviste .....	14
Le dernier sursaut d'Octobre : Kronstadt 1921 .....	30
La Commune de Kronstadt : du 2 au 18 mars .....	37
Les mouvements de solidarité avec Kronstadt .....	40
Les opérations militaires .....	45
La répression .....	54
La signification politique de Kronstadt : La 3 <sup>e</sup> Révolution .....	58
Les bolchéviks sur Kronstadt .....	63
Lénine et Kronstadt .....	71
Le « cas » Trotsky .....	82
Les leçons et la portée de Kronstadt .....	91
La paroles est aux Kronstadiens .....	95
II. — <i>Kronstadt dans la Révolution russe</i> (Efim YARTCHOUK) .....	101
Du début de la Révolution aux journées de Juillet .....	105
Le 3 juillet 1917 .....	114
Après le 3 juillet, le complot de Kornilov ..	123

Le chemin d'Octobre .....	129
La Révolution d'Octobre .....	140
Sur les traces d'Octobre .....	148
La lutte sur le front de Kalédine .....	159
La dispersion de Kronstadt .....	168
L'insurrection de Kronstadt au nom de la 3 <sup>e</sup> Révolution .....	178
Résolution de l'Assemblée Générale des équipages de la 1 <sup>re</sup> et de la 2 <sup>e</sup> es- cadre de la flotte de la Baltique, tenue le 1 <sup>er</sup> mars 1921 .....	179
Les derniers jours de Kronstadt insurgée ..	190
III. — <i>La vérité sur les événements de Kronstadt</i> (Stépan PETRITCHENKO) .....	197
IV. — <i>Les causes de l'insurrection de Kronstadt</i> (Stépan PETRITCHENKO) .....	231
V. — <i>Interview du Comité Révolutionnaire Provi- soire de Kronstadt</i> .....	245
Bibliographie .....	261

Achévé d'imprimer  
en février 1972  
sur les presses de  
l'Imprimerie Ch. CORLET  
22-26, rue de Vire  
14 - Condé-sur-Noireau  
pour le compte  
des Editions de la  
Tête de Feuilles

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1972



Déjà parus :

Fritz Brupbacher

*Bakounine ou le démon de la révolte*

Gaston Leval

*Espagne Libertaire, 36-39*

Max Nettlau

*Histoire de l'anarchie*

Maurice Dommanget

*Saint-Just*

Diffusion Bernard Laville

3, rue Crébillon - Paris-6<sup>e</sup>



**Couverture : Yves Aubry**  
**Labo : Michel Bronne / Jacques Petat**

**LES BOLCHEVIKS PEUVENT FUSILLER  
LES KRONSTADIENS,  
ILS NE POURRONT JAMAIS FUSILLER  
LA VERITE DE KRONSTADT.**

**S. M. PETRITCHENKO**